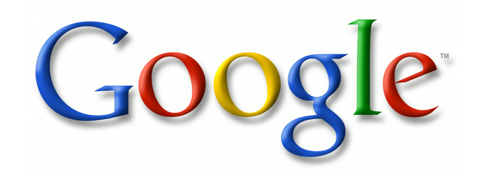
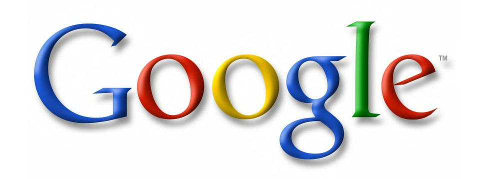
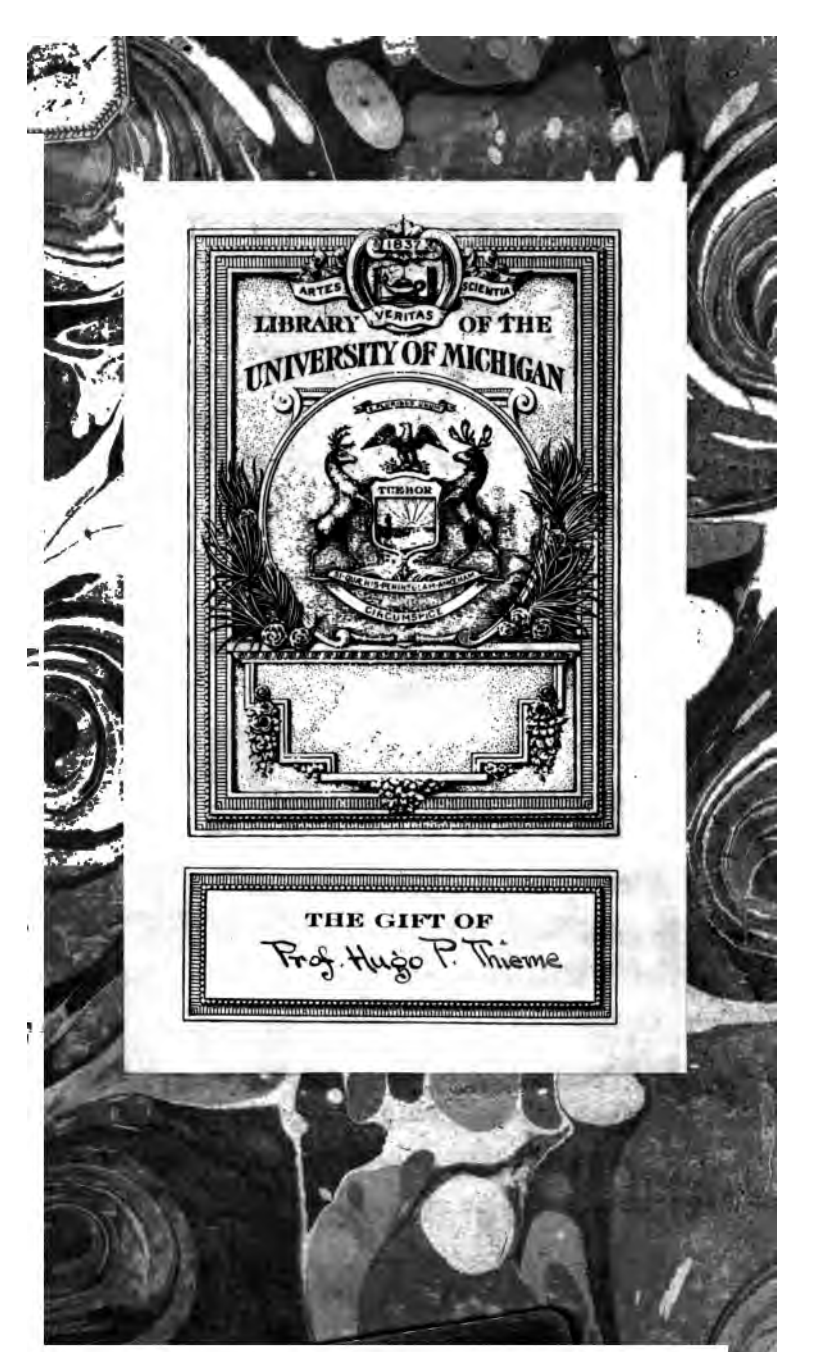







1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE
THE GIFT OF
Prof. Hugo P. Thieme



ŒUVRES

DE

CRÉBILLON.

TOME PREMIER.

Pièces contenues dans ce Volume.



De la Tour pinx. C. P. Marillier Ornam. del. Ingouf Junior Sculp. 1784.

ŒUVRES

COMPLETTES

DE CRÉBILLON,

NOUVELLE ÉDITION,

Augmentée & ornée de belles Gravures.

TOME PREMIER.



A PARIS,

CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

1785.

AVERTISSEMENT.

LA dernière Édition des Œuvres de M. de Crébillon *paroissoit ne rien laisser à desirer. On y a inséré le Triumvirat, dernière Tragédie de ce grand Poète, qui n'avoit pas encore été imprimée dans ses Œuvres ; & , pour rassembler tout ce qui intéresse sa mémoire, on a cru devoir ajouter à la fin du troisième Volume, divers éclaircissemens qui peuvent tenir lieu de Commentaires sur ses Tragédies. Nous en avons fait usage dans cette nouvelle Édition, où l'on verra deux Pièces qui ne sont point dans les précédentes. La première est une Scène de Catilina que M. de Crébillon en avoit retranchée, mais qui cependant a des beautés. La seconde est une Ode sur son Anniversaire, laquelle nous a aussi paru mériter d'être conservée.*

A l'égard de la Vie mise à la tête du premier Volume, elle est de la main d'un

a *

homme qui a été à portée de connoître M. de Crébillon, & d'apprécier les talens de cet Auteur que la Nation, malgré les réclamations de l'Envie, continue à placer au nombre de ses quatre grands Tragiques.

Enfin on s'appercevra facilement que nous n'avons rien négligé de ce qui pouvoit donner du prix à cette nouvelle Édition, soit du côté de la partie typographique, soit par les nouvelles recherches que nous avons faites. Outre les deux Pièces dont nous venons de faire mention, elles nous ont procuré des variantes & quelques opuscules très-foibles qui ne nous ont pas semblé dignes d'intéresser des Lecteurs éclairés.

PRÉFACE.

PRÉFACE.

LE Genre Tragique abſorbe, parmi nous, tout autre genre de Littérature; l'éclat qui en réſulte éblouït une foule d'aſpirans, & dérobe à leur vue les précipices qui environnent cette carrière. De-là tant d'eſſais prématurés, tant d'efforts impuiſſans, tant de chûtes réitérées. Il faut l'avouer, la gloire attachée à cette ſorte de triomphe eſt bien propre à faire des ambitieux & des téméraires. Quelques Tragédies d'un ordre ſupérieur ſuffiſent pour acquérir à leur Auteur le titre de grand-homme; mais quatre ouvrages de cet ordre ſont quelquefois le fruit de ſoixante ans de travaux. Le Théâtre de M. de Crébillon eſt un exemple, qui appuie ce raiſonnement.

Ce célèbre Tragique ne paroît pas avoir eu d'autre ambition, que de ſacrifier à Melpomene. Elle eut les prémices de ſon génie; & depuis elle a occupé tous ſes inſtans. *Idoménée* fut ſon coup d'eſſai. Il annonça dès-lors ce que l'Auteur devoit être un jour. On y reſpire déjà

cette ſombre terreur qui caractériſa depuis toutes les Tragédies de M. de Crébillon. La deſcription qu'*Idoménée* fait de la tempête qui occaſionna ſon vœu inſenſé, eſt pleine d'énergie, & peut-être trop poétique.

. . . .

. . . . Le vaſte ſein des mers
Nous entr'ouvrit cent fois la route des enfers.
Par des vents oppoſés les vagues ramaſſées,
De l'abîme profond, juſques au Ciel pouſſées,
Dans les airs embrâſés agitoient mes vaiſſeaux,
Auſſi prêts d'y périr qu'à fondre ſous les eaux.
D'un déluge de feux l'onde comme allumée,
Sembloit rouler ſur nous une mer enflammée;
Et Neptune en courroux à tant de malheureux
N'offroit pour tout ſalut que des rochers affreux.

. . . .

Sauve des malheureux ſi voiſins du naufrage,
Dieu puiſſant, m'écriai-je, & rends-nous au rivage.
Le premier des ſujets rencontré par ſon Roi,
A Neptune immolé ſatisfera pour moi.....

. . . .

Je me ſentis glacer en revoyant ces bords.
Je les trouvai déſerts, tout avoit fui l'orage.
Un ſeul homme allarmé parcouroit le rivage;
Il ſembloit de ſes pleurs mouiller quelques débris;
J'en approche en tremblant... hélas! c'étoit mon fils...

La néceſſité d'accomplir ce vœu barbare, eſt ce qui forme le nœud de la Pièce; mais la rivalité d'*Idoménée* & de ſon fils n'ajoûte rien à la force du ſujet. Eſt-il naturel & vraiſemblable qu'un Roi déjà vieux parle d'amour à une jeune Princeſſe dont il a fait mourir le père, tandis que lui-même eſt obligé de ſacrifier ſon fils pour ſauver ſon peuple? Il eſt vrai que cette rivalité produit quelques Scènes intéreſſantes: elle fournit à *Idamante* un motif de plus pour ſe tuer lui-même, & c'étoit peut-être la ſeule manière de dénouer cette Pièce. Car de repréſenter *Idoménée* preſſant l'accompliſſement de ſon vœu, c'eût été l'avilir. Une telle cruauté n'eût paſſé que pour foibleſſe. Il n'avoit d'autre parti à prendre, que de ſe dévouer à la place de ſon fils. La mort de ce fils met fin à ſa perplexité;

mais cette mort trop précipitée ne produit que de l'étonnement; & ce ſujet, au fond ſi tragique, n'inſpire qu'une pitié momentanée : on en ſort moins ému que ſurpris. Quant à la verſification, elle eſt plus forte que brillante; mais elle eſt animée par cette chaleur que la force produit. Enfin il falloit n'être pas un homme ordinaire, & ſentir ſa force, pour choiſir d'abord un ſujet auſſi difficile à bien traiter. C'eſt Hercule qui dès ſon enfance cherche à combattre les lions.

Atrée & Thyeſte, Tragédie de la plus grande manière, eſt tirée en partie de Séneque; mais l'Auteur a bien ſurpaſſé ſon modèle. On voit par la Préface qui précède cette Pièce, qu'elle a eſſuyé quelques critiques. L'Auteur les combat, ſinon avec avantage, du moins avec adreſſe, & quelquefois avec gaieté. Il s'étonne que, dans un Pays ſi fertile *en époux maltraités*, *Atrée* ait trouvé ſi peu de partiſans. Ce Prince vindicatif ſe plaint, dans cette Tragédie, d'avoir vu *Thyeſte* lui enlever *Ærope* à l'autel même

où il venoit de l'époufer. M. de Crébillon s'applaudit encore, dans fa Préface, d'avoir imaginé cet enlèvement fubit, & d'avoir par-là mis *Atrée* dans le cas du Héros de *la Coupe enchantée* :

L'étoit-il ? ne l'étoit-il point ?

Quoi qu'il en foit, il étoit réfulté des fuites de cet enlèvement un fils élevé par les foins d'*Atrée* : c'eft lui qu'il deftinoit à remplir fa vengeance. Il veut obliger *Pliſthène* (c'eft le nom de ce fils) à immoler fon père qu'il ne connoît pas. C'eft ici que la Pièce commence. *Thyeſte* & fa fille, jettés dans l'ifle d'*Eubée* par une tempête, ouvrent le fecond Acte ; & les projets qu'ils forment pour échapper aux regards d'*Atrée*, amènent ce fameux fonge de *Thyeſte*.

Près de ces noirs détours que la rive infernale
Forme à replis divers dans cette ifle fatale,
J'ai cru long-temps errer, &c.

Ce morceau eft d'une force que rien n'a

peut-être encore ſurpaſſé dans notre langue. Il eſt ſuivi de la reconnoiſſance d'*Atrée* & de *Thyeſte*, tableau terrible, & dont la Scène Françoiſe offre aſſez peu d'exemples. La Scène Angloiſe en offre encore moins qui égalent l'inſtant où *Atrée* veut faire boire à *Thyeſte* le ſang de ſon propre fils. On peut même dire que cette ſituation conduit juſqu'à l'horreur; & c'eſt manquer le but que de le paſſer. Malgré ce défaut, quel qu'il ſoit, on lira toujours cette Pièce avec admiration. Le ton mâle & ſoutenu qui y règne, ſa marche ferme & rapide, la nouveauté des penſées, la force de l'expreſſion, tout concourt à placer cette Tragédie au rang des chef-d'œuvres dramatiques. Elle prouve qu'un ouvrage de génie peut quelquefois ne réuſſir que médiocrement au Théâtre, comme tant d'autres Pièces ont fait voir qu'on pouvoit y être applaudi quelquefois ſans aucun effort de génie.

Les meilleurs ouvrages d'un Auteur ſont preſque toujours voiſins de ſes premières pro-

ductions. *Électre* ſuivit *Atrée.* Ce ſujet, traité par Sophocle, l'a ſouvent été parmi nous. Dès 1537, Baïf prétendoit avoir traduit la Pièce du Poète Grec, *ligne pour ligne, vers pour vers, en rimes Françoiſes.* Pradon a fait auſſi une *Électre* à ſa manière; & depuis celle de M. de Crébillon, ce ſujet a été remanié juſqu'à trois fois : d'abord par Longepierre, en 1719, avec peu de ſuccès; par le Baron de Walef, dont la Pièce n'a pas été jouée; & en dernier lieu par M. de Voltaire, ſous le titre d'*Oreſte.* L'*Électre* de M. de Crébillon n'a point ſuccombé ſous les efforts de tant de rivales. Elle reparoît ſouvent ſur la Scène avec la même fierté & les mêmes applaudiſſemens. Le perſonnage d'*Électre* eſt intéreſſant; celui d'*Oreſte*, qui s'ignore long-temps lui-même, a dû paroître neuf au Théâtre; celui de *Palamède*, abſolument d'invention, eſt marqué au coin du génie de l'Auteur. Rien encore de plus touchant que la reconnoiſſance d'*Électre* & de ſon frère, ni de mieux peint que les fureurs de ce dernier. On

reproche à cette Tragédie trop de complication, un amour épisodique ; des descriptions qui tiennent de l'Epopée, quelques vers durs, quelques expressions impropres. Il est bien difficile que, parmi tant d'objections, il n'y en ait pas quelques-unes de vraies ; mais n'y en eût-il aucune de fausse, il resteroit encore assez de mérite à la Pièce, pour justifier ses admirateurs. Ce mérite, c'est le génie qu'on y découvre, & qui donne du prix aux défauts mêmes.

La nouveauté des situations & des caractères, la force des pensées & de l'expression, placeront dans tous les temps la Tragédie de *Rhadamisthe & Zénobie* au rang des chef-d'œuvres dramatiques. Elle parut au Théâtre avec un éclat qui ne s'est point démenti, & qui semble s'accroître. Le sujet en est terrible, & traité avec la vigueur qui lui convient. On y trouve encore une reconnoissance, ressource aujourd'hui fort usée, mais qui ne l'étoit pas tant alors. D'ailleurs, la reconnoissance de *Rhadamisthe* & de *Zénobie* est d'une espèce unique :

elle eſt de plus amenée avec art, & traitée avec chaleur. L'amour d'*Arſame* eſt beaucoup plus froid, & moins tragique. Si on en excepte l'aveu qui échappe à *Zénobie* dans le quatrième Acte, cet amour ne produit aucun effet remarquable. J'ôſe croire que, ſi *Zénobie* eût encore pu aimer cet époux qui l'avoit poignardée, ce même amour eût pu faire naître de grandes beautés dans le cours de la Pièce. Elles euſſent été différentes de celles qui exiſtent; mais je doute qu'elles euſſent été inférieures. On a trouvé l'expoſition de cette Tragédie un peu obſcure, quoique répétée au ſecond Acte. Peut-être auſſi le caractère de *Rhadamiſthe* ſort-il un peu de la nature. Il eſt du moins aſſez rare de voir un amant poignarder ce qu'il aime, uniquement parce qu'il craint d'en être privé. Mais on n'a pas encore preſcrit des bornes aux fureurs de l'amour: elles peuvent donc s'étendre auſſi loin qu'un Auteur le veut dans un Roman ou dans une Tragédie. Il ne faut pas non plus enviſager un perſonnage magique

comme un homme ordinaire. C'eſt une figure dont les traits doivent être groſſis pour être vus de loin.

Le ſujet de *Sémiramis* offroit au génie de M. de Crébillon une carrière auſſi vaſte que les précédentes : il pouvoit s'y déployer à ſon gré. Pourquoi donc ne l'a-t-il pas fait ? On ne le diſtingue que par intervalles. Cependant on le reconnoît. *Sémiramis* conſerve ici ſon vrai caractère, à quelques remords près : ils ne ſeroient point ſuperflus, s'ils produiſoient quelqu'effet digne d'eux. Mais elle n'étouffe pas même ſon amour, après avoir été inſtruite que c'eſt ſon fils qu'elle aime. Il lui échappe, entr'autres, ces quatre vers, qui méritent d'être cités & retenus :

Dangereux Ninias, ne t'avois-je formé
Si grand, ſi généreux, ſi digne d'être aimé,
Que pour me voir moi-même adorer mon ouvrage,
Et trahir la Nature, à qui j'en dois l'hommage ?

M. de Voltaire, qui a traité le même ſujet,

donne auſſi des remords à *Sémiramis*. Ils ſont plus multipliés, plus violens, peut-être encore mieux exprimés. Ils rendent cette Reine plus intéreſſante à nos yeux, mais en même-temps plus foible. Dans les deux Pièces, *Ninias* s'ignore long-temps lui-même, & doit s'ignorer. Il eſt grand dans l'une & dans l'autre. Le Mage *Oſroës* de M. de Voltaire, & le *Bélus* de M. de Crébillon, préſentent le même fond de caractère : tous deux veulent venger *Ninus* ; mais le premier comme Miniſtre des Dieux, & chargé de faire exécuter leurs décrets ; le ſecond uniquement parce qu'il hait le crime. Ce dernier intéreſſeroit plus que l'autre, ſi tous deux ne vouloient pas venger un forfait par un crime. M. de Crébillon, que les évènemens terribles n'effraient pas pour l'ordinaire, a toutefois craint de faire périr *Sémiramis* par les mains de ſon fils : elle ſe tue elle-même dans ſa Pièce. M. de Voltaire a fait ce que n'avoit oſé faire M. de Crébillon ; & ſon dénouement, quoiqu'un peu chargé, l'a emporté ſur la ſim-

plicité de l'autre. J'ignore auſſi pourquoi M. de Crébillon fait deſcendre *Sémiramis* du ſang des Dieux. On ſait qu'elle étoit femme d'un ſimple Officier de *Ninus*, avant que d'épouſer ce Roi. *Bélus*, frère de cette Reine, eſt donc peu fondé à rejetter avec mépris l'alliance d'*Agénor*, qui n'eſt pas encore connu pour *Ninias*. Mais il faut laiſſer aux Poètes ces ſortes de libertés : heureux encore s'ils n'en prennent pas de plus grandes. Un Poète agit comme le Sculpteur d'Horace, qui, du tronc d'un arbre, fait un banc ou un Dieu.

Voici une Tragédie où la ſeule grandeur d'âme intéreſſe, & triomphe à la fin ; c'eſt *Pyrrhus*. M. de Crébillon a ſans doute voulu prouver qu'il pouvoit, comme un autre, régner ſur la Scène ſans l'enſanglanter. *Glaucias*, Roi d'Illyrie, à qui l'enfance & les jours de *Pyrrhus* ont été confiés, regarde avec raiſon ce dépôt comme ſacré. Il eſt prêt à voir périr ſon propre fils, plutôt que de livrer *Pyrrhus* à *Néoptolème*, uſurpateur du trône de ce Prince, & meurtrier

de ſon père. *Pyrrhus*, qui d'abord ſe croit fils de *Glaucias*, ayant découvert le contraire, ſe livre lui-même. Sa fermeté étonne le Tyran. Il demande grâce à celui qu'il vouloit & pouvoit faire périr. Sa fille, que *Pyrrhus* aime, eſt le gage de cette réconciliation. Voici comment *Pyrrhus* la motive :

Puiſqu'un ſeul repentir peut déſarmer les Dieux,
Un mortel ne doit pas en exiger plus qu'eux.

Il y a un grand art dans la conduite de cette Tragédie, & beaucoup de nobleſſe dans les caractères de *Glaucias*, de *Pyrrhus*, & même d'*Illyrus*. Cette Pièce, en un mot, eſt le triomphe de la vertu. Il ſemble que l'Auteur ait voulu par elle ſe diſculper d'avoir fait *Atrée*.

La Tragédie de *Xerxès* réuſſit peu. Ce n'eſt pas qu'elle ne renfermât beaucoup d'endroits dignes de ſon Auteur ; mais l'exceſſive crédulité de *Xerxès* ne devoit pas moins révolter les ſpectateurs, que l'extrême ſcélérateſſe d'*Artaban*. Tout l'intérêt tombe ſur *Darius* dépouillé de

ſes droits par ſon frère, & accuſé d'un parricide par celui-là même qui en eſt coupable. *Artaxerxe*, à ſon tour auſſi crédule que *Xerxès*, ne donne point à *Darius* le temps de s'expliquer. Il ordonne que le Conſeil s'aſſemble pour juger ſon frère, tandis que ce frère impute le crime à ſon accuſateur. Il falloit donc juger l'un & l'autre; mais *Darius* eſt condamné ſans être entendu. Le dénouement qui ſauve ce Prince ne me paroît ni ſuffiſamment préparé, ni ſuffiſamment éclairci. Il faut, pour juſtifier *Darius*, s'en rapporter à *Tiſſapherne*, de même que, pour le croire coupable, il avoit fallu ne conſulter qu'*Artaban*.

Peut-être eſt-ce à la chûte de *Xerxès* qu'il faut imputer le ſilence de plus de trente années, que garda M. de Crébillon. Peut-être auſſi ne vouloit-il plus compromettre une gloire ſi légitimement acquiſe. Ce ne fut que pour obéir aux ordres du Roi, ſon auguſte bienfaiteur, qu'il conſentit à donner au Théâtre la Tragédie de *Catilina*, commencée depuis tant d'années.

On y retrouve toute l'énergie des autres productions de l'Auteur, & des beautés dans un genre qui leur eſt étranger. Du reſte, il faut l'avouer, le ſujet eſt peu théâtral. M. de Crébillon n'avoit qu'un de ces deux partis à prendre ; d'intéreſſer pour Rome, ou pour *Catilina*. Mais ſi l'on ne prend nul intérêt à un ſcélérat, on n'en prend guères davantage à tout un peuple : une compaſſion trop diviſée s'affoiblit ; il lui faut un objet déterminé, dont le péril ſoit certain, la perſonne illuſtre, le caractère vertueux, ſans toutefois que cette vertu ſoit incompatible avec certaine foibleſſe. Tout ce que M. de Crébillon pouvoit eſpérer dans la Tragédie de *Catilina*, étoit d'occuper l'eſprit du ſpectateur : il y eſt parvenu ; il a donc réuſſi. Mais ſi l'on cherche de la gradation dans cette Tragédie, il faut remonter du cinquième Acte au premier, qui eſt le plus fort de tous. On a beaucoup applaudi dans le temps au caráctète du Grand-Prêtre *Probus*, & à celui de l'Ambaſſádeur Gaulois, & non à la

manière dont *Cicéron* & le Sénat ſont avilis. Il le falloit, dira-t-on, pour conſerver à *Catilina* une ſupériorité néceſſaire. Je répondrai qu'il falloit faire choix d'un perſonnage aſſez grand, pour paroître tel ſans avoir beſoin de l'aviliſſement des autres.

La Tragédie de *Catilina* eſt dédiée à une protectrice généreuſe, à qui les arts étoient également chers & familiers. « Et qui ne ſait pas, » lui dit M. de Crébillon, les ſoins que vous » avez daigné vous donner pour retirer des té- » nèbres un homme abſolument oublié » ? Eſt-ce l'Auteur d'*Électre* & de *Rhadamiſthe* qui parle ? Plus un tel oubli eſt honteux pour notre ſiècle, plus la main qui en a retiré un grand-homme en recueille de gloire.

Le dernier Ouvrage de M. de Crébillon eſt la Tragédie du *Triumvirat*. Elle eſt dans le même genre que la précédente, & elle la ſuivit d'aſſez près. L'Auteur nous apprend qu'il avoit quatre-vingt-un ans lorſqu'il la compoſa. Cette époque eſt digne de remarque, & me fournit une raiſon

d'appuyer

d'appuyer un peu plus ſur cette Pièce. J'en citerai même quelques morceaux qui prouveront que le grand âge du Poète n'a point glacé ſa verve. Il ſemble au ſurplus qu'il ait voulu, dans cette Tragédie, réparer la gloire de *Cicéron*. Il le fait agir & parler avec une grandeur d'âme qu'il n'avoit point manifeſtée dans *Catilina*. C'eſt qu'en effet il fut beaucoup plus grand à ſa mort, que dans tout le cours de ſa vie; c'eſt qu'ici le péril le regarde perſonnellement; que lui ſeul fixe notre attention; en un mot qu'il réunit le principal intérêt, trop diviſé lorſqu'il s'agit du péril de toute une République. Il juſtifie lui-même, par ces vers, les différens caractères que des circonſtances différentes lui firent adopter.

Dans les temps orageux où mon autorité
N'avoit dans le Sénat qu'un pouvoir limité,
Je laiſſai de Sylla triompher l'inſolence.
Le reſpect ſur Céſar m'impoſa le ſilence;
Et ce même Céſar prouve que la douceur
Peut, ainſi que la gloire, habiter un grand cœur.

Quand par des ſoins prudens j'ai conjuré l'orage,
Si l'on m'a reproché de manquer de courage,
Les déſordres préſens, ma mort & mes revers,
Vont me juſtifier aux yeux de l'Univers.

Plus loin il ajoûte & s'écrie, après avoir refuſé un aſyle :

Dieu puiſſant des Romains, indomptable Génie,
Aujourd'hui Dieu du meurtre & de la tyrannie,
Si je ne puis changer tes décrets immortels,
Fais-moi du moins mourir au pied de tes autels.

Le caractère d'*Octave* eſt ſupérieurement développé dans cette Tragédie : celui de *Tullie* nous retrace toute la fermeté, toute la hauteur d'une Romaine. Il n'y a peut-être que ſon amour pour le faux *Clodomir* qui étonne, puiſqu'elle ne croit voir d'abord dans le fils de *Pompée*, qu'un chef des Gaulois. Ce *Clodomir* intéreſſeroit lui-même davantage, ſi ſa préſence amenoit quelqu'évènement remarquable. Mais ſon rôle ſe termine par une fuite qui laiſſe & *Tullie* & ſon père au pouvoir de leurs

ennemis. On en peut dire autant de la courte apparition de *Lépide*. J'ai admiré la réponſe que *Tullie* fait à ce foible Triumvir, prêt à s'échapper de Rome:

Ah! la vertu qui fuit ne vaut pas le courage
Du crime audacieux qui ſait braver l'orage.
Que peut craindre un Romain des caprices du ſort,
Tant qu'il lui reſte un bras pour ſe donner la mort?
Avez-vous oublié que Rome eſt votre mère?
Demeurez, imitez l'exemple de mon père,
Et de votre vertu ne nous vantez l'éclat
Qu'après une victoire, ou du moins un combat.
On n'encenſa jamais la vertu fugitive,
Et celle d'un Romain doit être plus active.
On ne le reconnoît qu'à ſon dernier ſoupir;
Son honneur eſt de vaincre; & vaincu, de mourir.

J'ajouterai à ce paſſage le tableau de la proſcription où Rome eſt livrée: c'eſt *Clodomir* qui parle:

Un Tribun maſſacré par ſes propre ſoldats
Ne ſert que de ſignal pour d'autres attentats.

Un fils, presqu'à mes yeux, vient de livrer son père:
J'ai vu ce même fils égorgé par sa mère.
On ne voit que des corps mutilés & sanglans;
Des esclaves traîner leurs maîtres expirans.
Le carnage assouvi réchauffe le carnage.
J'ai vu des furieux dont la haîne & la rage
Se disputoient des cœurs encor tout palpitans.
On diroit à les voir l'un l'autre s'excitans,
Déployer à l'envi leur fureur meurtrière,
Que c'est le dernier jour de la Nature entière.

Il faut avouer que ces traits n'ont rien qui décèle un Poète octogénaire: c'est du moins la vieillesse vigoureuse de Sophocle. Autre point de ressemblance entre le Poète Grec & le Poète François: le premier se plaignoit de l'injustice de son fils; le second de celle de la cabale: &, il faut en convenir, il n'y eut pas moins d'ingratitude dans cette cabale, que dans le fils de Sophocle.

On a joint aux Ouvrages dramatiques de M. de Crébillon, son remerciement à l'Académie: il est en vers; & c'étoit alors une nou-

veauté. C'eſt une méthode que d'autres ont ſuivie depuis, & qui ne conſiſte qu'à répéter en vers, ce qu'on a dit tant de fois en proſe.

L'Éloge, auſſi en vers, du Maréchal de Villars, fut prononcé à l'Académie par M. de Crébillon, peu de temps après la mort du grand-homme qu'il célèbre. Un tel devoir méritoit d'y paſſer en uſage. Il ſeroit également digne de l'Académie, de préſerver notre langue de toute corruption, & de ſauver de grands noms de l'oubli.

La maladie qui arrêta dans ſa courſe un Monarque victorieux, & ſembloit vouloir priver la France du meilleur des Rois, fit preſque éclorre autant de vers, qu'elle avoit fait verſer de larmes & naître de vœux. Tout devint poète lorſqu'on ceſſa de craindre, comme tout avoit été citoyen lorſqu'on craignoit. M. de Crébillon rappela lui-même tout le feu de ſes jeunes années. A peine s'apperçoit-on que le Chantre a deux fois l'âge du Héros.

Tels ſont les Ouvrages que renferme la

dernière Édition de ce Poète célèbre. Leur nombre, aſſez limité, m'a permis une diſcuſſion un peu étendue. Ces obſervations n'ont point été dictées par aucun deſir de diminuer le mérite de ce grand-homme. Il eſt peu de nos chef-d'œuvres, dans tous les genres, qui ne ſoient ſuſceptibles d'une critique raiſonnable. Ils ont des côtés foibles qu'elle doit déſigner, parce qu'ils ſont preſque toujours les ſeuls qu'on imite. Loin de chercher à avilir ceux qui cultivent les Lettres avec diſtinction, je n'aſpire qu'à rendre & les Lettres & eux-mêmes reſpectables. J'abhorre, je mépriſe encore plus ce ton ridiculement deſtructeur qui, ennemi des talens reconnus, cherche ſur-tout à décourager ceux qui ne font que de naître. Je reviens à M. de Crébillon. Borné, peut-être volontairement, à ſuivre une ſeule carrière, il y trouva encore bien des obſtacles: Corneille & Racine l'avoient devancé. Ils avoient enlevé tous les ſuffrages; & c'étoit beaucoup que d'oſer ſuivre leurs traces: mais ce n'étoit point aſſez pour lui;

il voulut marcher de pair avec eux. Peut-être même agit-il moins par choix que par impulsion. Le génie balance peu ; il décide : il projette moins qu'il n'exécute. M. de Crébillon rappela sur la Scène tout le tragique d'Eschyle, avec une régularité de plus, qu'Eschyle ne connut jamais. Son style nerveux n'a ni l'élévation de celui de Corneille, ni l'élégance de celui de Racine. Il préfère les pensées aux images. Ses vers ont plus de force que d'harmonie ; & son pinceau mâle ne peint presque jamais que des objets terribles. En un mot, son génie nous asservit ; mais c'est en tyran, à force de nous faire trembler, & d'étaler à nos yeux le carnage & l'horreur



ÉLOGE
HISTORIQUE
DE
M. DE CRÉBILLON.

PROSPER JOLYOT DE CRÉBILLON naquit à Dijon le 13 Février 1674, de Melchior Jolyot, Greffier en Chef de la Chambre des Comptes de cette Ville, & de Géneviève Cagnard, fille d'un Lieutenant-Général de Baune. C'eſt donc mal-à-propos que, dans le ſecond volume des *Nouvelles Recherches ſur la France*, on le dit fils d'un Procureur & Notaire de Nuys. Sa famille eſt noble & ancienne : ſon titre primordial exiſte dans le Tréſor des Chartes de la Chambre des Comptes de Dijon. On y trouve que, l'an 1442, Philippe-le-Bon ennoblit tout-à-la-fois deux frères Jolyot pour ſer-

vices militaires. On ne connoît en Bourgogne d'autre Jolyot, que ceux dont ſortoit M. de Crébillon.

On ignore le détail de ſes premières années; on ſait ſeulement qu'il fit ſes humanités au Collége des Jéſuites de Dijon, & ſon Droit à Beſançon. M. l'Abbé d'Olivet racontoit que, parlant avec M. de Crébillon de leurs premières claſſes, il lui dit que les Jéſuites avoient coutume d'exprimer par des épithètes, ſur la liſte de leurs Écoliers, à côté de chaque nom, leurs bonnes & mauvaiſes qualités. M. de Crébillon parut curieux de ſavoir quelles épithètes on lui avoit données. M. l'Abbé d'Olivet lui propoſa, pour ſatisfaire ſa curioſité, d'écrire au célèbre P. Oudin à Dijon: M. de Crébillon y conſentit. Le P. Oudin conſulta les catalogues. Après Proſper Jolyot de Crébillon, il trouva ces mots: *Puer ingenioſus, ſed inſignis nebulo:* Enfant plein d'eſprit, mais un franc poliſſon. Le P. Oudin l'écrivit à M. l'Abbé d'Olivet, qui lut la réponſe du Jéſuite en pleine Académie,

avant que la Séance commençât. M. de Crébillon éclata de rire à la dernière qualification ; il étoit enchanté de cette découverte, & la racontoit à tout le monde.

Après ses études de Droit, il fut reçu Avocat au Parlement. Son père qui vouloit lui faire avoir sa Charge, le mit à Paris chez un Procureur, pour y prendre quelque connoissance de la pratique du Barreau. Né avec des passions fort vives, M. de Crébillon n'entra point dans ses vues ; & le Procureur étoit l'homme du monde qu'il voyoit le moins. C'étoit cependant un homme d'esprit, fils d'un nommé Prieur, à qui Scarron a adressé un Épître.

Un jour que le hasard les fit trouver ensemble, la conversation tomba sur les Spectacles, qu'ils aimoient beaucoup l'un & l'autre. Par les traits qui échappèrent au jeune-homme, & le génie qu'il développa, le Procureur jugea que la Nature l'avoit disposé au genre Tragique, & lui conseilla d'entreprendre une Tragédie. M. de Crébillon, qui n'avoit d'autres

garants de ſon talent pour la Poéſie, que quelques Chanſons qu'il ne priſoit guères, ſe révolta d'abord contre cette propoſition; mais le Procureur vint à bout de le perſuader; & le Poète choiſit pour ſon coup d'eſſai, le ſujet de la mort des enfans de Brutus. Il préſenta la Pièce aux Comédiens, qui la refusèrent; &, pour ne rien diſſimuler, non-ſeulement elle n'étoit pas bonne, mais quoiqu'on y découvrît aſſez de talent pour la verſification, elle n'annonçoit pas que ſon Auteur pût devenir un jour un très-grand Poète. Cette Tragédie exiſtoit encore il y a trente ans: le haſard la lui ayant fait rencontrer ſous la main, il la brûla.

Déſeſpéré de l'affront qu'il croyoit avoir reçu des Comédiens, M. de Crébillon ne rentra chez ſon Procureur, que pour ſe plaindre, & jura de ne faire des vers de ſa vie. Prieur eſſuya d'abord le premier feu; puis aidé de l'impulſion ſecrette qui portoit ce Poète vers le Théâtre, il le ramena inſenſiblement à commencer une autre Pièce: ce fut *Idoménée*, repréſentée pour la première

fois le 29 Décembre 1705, & reçue assez favorablement. Le dernier Acte cependant ne fut pas goûté à la première représentation; M. de Crébillon en fit un autre, qui fut composé, appris & joué en cinq jours; c'est l'Acte qui est resté.

On ne peut nier que cette Pièce n'eût des beautés, quoiqu'elle ne décelât pas encore l'Auteur d'*Atrée* ni de *Rhadamisthe*. Mais M. de Crébillon, en y travaillant, connut son génie, que jusques-là il sembloit avoir ignoré. On se souvient de lui avoir entendu dire qu'en composant la Tragédie d'*Idoménée*, l'idée lui vint de faire celle d'*Atrée*, & qu'il fut tenté de quitter l'une pour l'autre.

Il donna *Atrée* en 1707. Ce sujet est si terrible, & le caractère d'*Atrée* si fièrement dessiné, que l'on trouva cette Pièce un peu trop tragique. On ne la joue jamais sans voir régner parmi les Spectateurs un certain silence, qui annonce la force de l'impression qu'elle fait sur eux. Malgré toutes les critiques du temps, elle

commença dès-lors la grande célébrité de ſon Auteur : il fut décidé qu'il avoit un genre à lui ; & c'étoit beaucoup ſans doute, pour un homme qui venoit après Corneille & Racine.

On croit ne devoir pas omettre que ſon Procureur, alors fort malade, ſe fit porter à la première repréſentation d'*Atrée* ; & que M. de Crébillon étant allé le voir dans ſa loge, à la fin du Spectacle, Prieur lui dit en l'embraſſant : « Je meurs content ; je vous ai fait » Poète, & je laiſſe un homme à la Nation ».

Melchior Jolyot n'étoit pas auſſi ſatisfait que Prieur, de ce que ſon fils étoit Poète. Dès *Idoménée*, il en avoit marqué ſon mécontentement ; & le ſuccès d'*Atrée* ne l'avoit pas ramené ſur cet article. Le père & le fils ſe brouillèrent donc ; mais ce qui, ſelon toute appatence, contribua encore plus à entretenir cette déſunion, c'eſt que Melchior, ayant perdu ſa femme, s'étoit remarié ; & ce ſecond mariage avoit fort déplu à ſon fils. D'ailleurs, M. de Crébillon, né avec peu d'ordre dans ſes affaires,

& beaucoup de goût pour la dépenſe, avoit fait en Bourgogne différens voyages très-onéreux à ſon père: toutes ces cauſes réunies entretinrent la méſintelligence; & une dernière circonſtance acheva de les brouiller. Sans conſulter ſon père, M. de Crébillon venoit de contracter un mariage contre ſon gré; il avoit épouſé Charlotte Péaget, fille d'un Apothicaire de Paris, dont il avoit été vivement épris. Cet amour & la vertu de Charlotte l'emportèrent ſur toute autre conſidération; mais le père, outré de cette alliance, déshérita ſon fils, qui ne s'en appliqua que plus à la Poéſie: il donna *Électre* en 1706.

Cette Tragédie, malgré ſes critiques & même ſes défauts, augmenta la gloire & la célébrité de l'Auteur. Deſpréaux y blâmoit le double amour d'*Oreſte* & d'*Électre*: mais ce défaut avoit donné lieu à tant d'intérêt & de chaleur; il avoit produit un ſi beau caractère (celui de *Palamède*), une ſcène ſi noble, ſi pathétique au quatrième Acte, que le Poète le laiſſa ſub-

ſiſter. La rigueur du froid, pendant le grand hiver de l'année 1709, ayant obligé les Comédiens d'interrompre les repréſentations d'*Électre*, & de fermer leur Théâtre, ils jouèrent cette Tragédie dans le Foyer, pour M. le Prince de Conti & quantité de Seigneurs qui ne l'avoient pas encore vu repréſenter.

Sur la fin de l'année 1707, M. de Crébillon perdit ſon père. Ce dernier, avant que de mourir, avoit révoqué l'exhérédation; mais ce qui reſtoit fut vendu, ou mis en décret. Pendant le ſéjour que notre Poète fit alors à Dijon, il compoſa ſon *Électre*. On peut remarquer, à cette occaſion, qu'il aimoit beaucoup ſa patrie, ſavoit très-bien le patois Bourguignon, connu par les Noëls de la Monnoie, ſe plaiſoit à le parler, & ne l'a jamais oublié.

La perte de ſa fortune ne fut pour lui qu'une raiſon de plus de chercher des reſſources dans ſes talens. Il donna *Rhadamiſthe* en 1711. Le caractère ſingulier du premier perſonnage de cette Pièce, la nobleſſe du rôle de *Zénobie*,

la férocité noble & ſoutenue du caractère de *Pharaſmane*, la force & la majeſté de la plupart des vers, la firent recevoir avec tranſport. Les Comédiens ayant été forcés de la ſuſpendre, à cauſe de la mort de MONSEIGNEUR, arrivée dans le cours des repréſentations, cette interruption, contre l'ordinaire, ne fit aucun tort à l'ouvrage : il jouït d'un des ſuccès les plus éclatans & les plus ſoutenus qu'on eût jamais vus au Théâtre. Le temps n'a rien diminué de cette eſtime; & l'Auteur n'exiſtant plus, on a lieu de croire qu'on lui rendra encore plus de juſtice.

Juſques-là les Pièces de M. de Crébillon, ainſi qu'on peut en juger par l'ordre de leurs dates, s'étoient aſſez rapidement ſuccédées; ce qui prouve une très-grande facilité. Mais ce Poète aimoit le plaiſir; & ſes ſuccès l'avoient jetté dans le plus grand monde. Il ne pouvoit donc plus donner beaucoup de temps au travail. Ceux qui ont dit que, pour faire des vers, il étoit obligé de fermer ſes fenêtres en plein

jour,

jour, & d'allumer des bougies, ne l'ont pas connu. Il eſt vrai que quelquefois, en compoſant, il s'agitoit & ſe promenoit avec vivacité. On raconte que Duvernet, célèbre Anatomiſte, logeant au Jardin du Roi, dont M. de Crébillon recherchoit la ſolitude, lui avoit donné une clef des petits enclos qu'on y voyoit alors. Le Poète travailloit à ſon *Rhadamiſthe.* Croyant n'être vu de perſonne, il avoit quitté ſon habit, &, poſſédé de ſa verve, marchoit à pas inégaux & précipités, & pouſſoit des cris effroyables. Un Jardinier qui l'obſervoit, perſuadé que cet Auteur, qu'il ne connoiſſoit pas, étoit ou un inſenſé, ou un homme chargé de quelque mauvaiſe affaire, alla ſur-le-champ avertir Duvernet. Celui-ci accourut auſſi-tôt, & rit beaucoup de la mépriſe du Jardinier.

Il eût été à déſirer, & pour le Public & pour lui-même, que, moins indulgent au feu de ſon génie, M. de Crébillon eût eu plus de goût pour corriger ſes Ouvrages : mais ſon averſion à cet égard étoit inſurmontable ; &

presque toutes ses Pièces, & sur-tout ses plus belles Scènes, sont toutes de ce qu'on appelle le premier feu. Né pour les choses de génie, il ne pouvoit plier son esprit au froid de la correction, & se contentoit plus volontiers de ce que la Nature lui offroit sans peine. L'éclatant succès de *Rhadamisthe* le fit dès-lors nommer, par le Public, avec Corneille & Racine; & cette célébrité lui procura de très-utiles amis. Tel fut, entr'autres, feu M. le Baron Hoguer. Dans le poste qu'il occupoit alors en France, il auroit fait à M. de Crébillon une fortune aussi solide que brillante, si ce grand Poète eût jamais pu songer à l'avenir. Feu Monseigneur le Régent lui-même, qui l'honoroit de sa bonté; Messieurs Pâris, d'autres personnes encore, ont vainement tenté de le rendre heureux de ce côté-là.

La Tragédie de *Xerxès* parut en 1714, & ne fut jouée qu'une fois. Ce n'étoit pas que M. de Crébillon eût essuyé un de ces échecs humilians qui ne permettent pas à une Pièce de reparoître. Celle-ci fut, par intervalles, fort

applaudie; mais ces applaudiſſemens tombèrent plus ſur certains détails, que ſur le fond même de l'Ouvrage. La foibleſſe du caractère de *Xerxès* déplut, & effectivement devoit déplaire: la noire ſcélérateſſe d'*Artaban*, peut-être pas aſſez bien voilée, une fable froide & mal tiſſue, firent tomber cette Tragédie. Elle porte tout-à-la-fois l'empreinte des talens de ſon Auteur, & du tort que leur faiſoit ſa négligence. On y trouve cependant des traits de force & de génie, qui n'empêchèrent pas l'Auteur de la retirer ſur-le-champ. Les Comédiens voulurent en continuer les repréſentations, & la firent afficher pour le ſurlendemain. L'aſſemblée fut nombreuſe; mais M. de Crébillon fut inexorable. Il n'a fait imprimer cette Pièce qu'en même-temps que *Catilina*, & telle exactement qu'elle avoit paru au Théâtre. Les beautés qu'il y reconnoiſſoit lui-même auroient, ce ſemble, dû l'engager à en corriger les défauts dont il convenoit également.

En 1715, l'Auteur d'*Électre* & de *Rhadamiſthe*

fut pourvu de l'Office de Receveur ancien & mi-triennal des Amendes de la Cour-des-Aides, & en jouït jusqu'en 1721, que cet Office fut supprimé. M. de Crébillon étoit si peu occupé de sa fortune, qu'ayant un récépissé de 57,000 livres, avec lequel cette Charge lui avoit été remboursée, il le garda jusqu'à ce que ces sortes d'effets fussent, pour ainsi dire, comme proscrits; & alors il n'en trouva plus que deux cents pistoles. Ayant gagné au Systême, il lui étoit resté un assez grand nombre de billets; mais également incapable de les garder, ou de s'en faire des rentes, il les fondit peu-à-peu; & rien enfin ne lui resta, ni de son bien de patrimoine, ni de celui qu'il avoit acquis.

Sémiramis parut en 1717. Cette Pièce, mieux conduite que *Xerxès*, ne fut pas cependant extrêmement goûtée. Ce n'est pas que dans nombre de Scènes, on ne retrouve cette touche forte qui caractérise son Auteur; mais le sujet étoit froid, & susceptible de peu d'intérêt. M.

de Crébillon ne put donc mettre que dans les détails cette chaleur, cette dignité mâle qu'on trouve dans ſes autres Ouvrages.

Avant que de compoſer cette dernière Pièce, le Poète avoit eu l'idée de la Tragédie de Cromwel; mais il n'en a jamais fait que la première Scène, & la harangue de Cromwel, en préſentant l'infortuné Charles I au Parlement pour être jugé. Dans la courte Préface que M. de Crébillon a miſe à la tête de ſon *Triumvirat*, il ſe plaint avec juſtice de ce qu'on l'avoit accuſé d'avoir fait entrer, dans cette Tragédie, différens morceaux de celle de Cromwel: aucun de ces morceaux ne pouvoit, de quelque façon que ce fût, y être placé. Peu de jours avant ſa mort, il les récita à quelques perſonnes; & comme on déſiroit de les écrire ſous ſa dictée, il remit la choſe à une autre fois. Jamais depuis, quelques efforts qu'on ait faits, on n'a pu l'engager à les réciter de nouveau. Heureuſement on en a retenu quelques fragmens, qui ſont de la plus grande beauté. On

a prétendu que M. le Duc d'Orléans, Régent, avoit défendu à notre Poète de continuer cette Tragédie. N'eſt-ce pas plutôt la difficulté de mettre ſur notre Théâtre un ſujet ſi atroce, qui en a fait abandonner le travail?

Piqué du reproche qu'on lui faiſoit de ne pouvoir être que cruel, M. de Crébillon ſe mit à compoſer une Pièce où aucun de ſes Héros ne mourût : c'eſt la Tragédie de *Pyrrhus*, à laquelle il employa plus de cinq années, & qu'il n'auroit peut-être jamais finie, ſans M. Pâris l'aîné, à qui depuis il la dédia. Elle parut en 1726, à la rentrée du Théâtre, & fut extrêmement applaudie. A la cruauté près, on y retrouva toujours M. de Crébillon.

Ce fut durant les repréſentations de cette Pièce, que notre Poète commença ſon *Catilina*. Le premier Acte fut fait en moins de ſix ſemaines; mais tant de raiſons différentes ſuſpendirent depuis le feu de ſon génie, que la Tragédie ne parut que vingt-deux ans après, c'eſt-à-dire, à la fin de 1748.

Au mois de Septembre de l'année 1731, M. de Crébillon fut reçu à l'Académie Françoiſe, à la place de M. de la Faye, & déſira de faire en vers ſon remerciement. Quoique ce fût une choſe abſolument nouvelle, l'Académie voulut bien y conſentir; & ſon diſcours fut généralement applaudi. Enſuite le Récipiendaire récita le premier Acte de ſon *Catilina*, que l'aſſemblée écouta avec une ſorte de tranſport. C'étoit un garant aſſuré de celui que cet Ouvrage produiroit au Théâtre.

En 1735, M. de Crébillon, déja nommé Cenſeur Royal, le fut auſſi pour la Police. M. le Comte de Clermont, Prince auſſi connu par ſon goût pour les Arts & par ſon humanité, que par l'éclat de ſa naiſſance, lui avoit donné un logement dans le Palais du petit Luxembourg, qu'il occupoit alors. Ce même Prince a daigné, juſqu'aux derniers momens de M. de Crébillon, l'honorer de ſa bienveuillance & de ſes bienfaits.

Cependant un des plus grands hommes de

la Nation languiſſoit dans une obſcurité peu éloignée de l'indigence. Peut-être étoit-ce de ſa faute ; car il étoit très-timide, quand il s'agiſſoit de demander. Sans être né ſauvage, ce grand Poète aimoit la ſolitude ; & des goûts aſſez biſarres la lui rendoient encore plus chère. D'ailleurs, il ne pouvoit pas ſuivre une affaire, quelque légère qu'elle fût. Avec cette négligence, & une ſorte de crainte de ſe montrer, comment améliorer ſa fortune ? On l'avoit traîné dans le fond du Marais, où il n'avoit aucune connoiſſance. Au milieu de l'eſpèce d'oubli du monde & de lui-même, il travailloit de temps en temps à ſa tragédie, mais avec tant d'indifférence, qu'elle n'eût peut-être jamais vu le jour, ſi Madame la Marquiſe de Pompadour n'eût entrepris de ranimer une Muſe qui paroiſſoit totalement éteinte. On a connu ſon goût pour les Arts, & l'éclatante protection qu'elle leur accordoit. Le deſir qu'elle marqua à M. de Crébillon de lui voir finir ſon *Catilina*, & les encouragemens de toute eſpèce

qu'elle lui prodigua, le tirerent enfin de sa léthargie. Il se remit à cette Pièce, & retrouva tout son génie. *Catilina* enfin, mis en état de paroître lorsqu'on ne l'espéroit plus, fut joué avec beaucoup de magnificence, le Roi ayant voulu que tous les habits des Acteurs fussent à ses frais. Sa Majesté avoit donné à M. de Crébillon une pension de cent pistoles sur sa cassette, & une place à sa Bibliothèque; bonheur d'autant plus grand pour un homme de ce caractère, que c'étoit de la main de son Roi, qu'il tenoit toute sa fortune.

Pour peu que l'on connoisse le Théâtre, on conviendra que le sujet de *Catilina* est un de ceux qui promettent plus qu'ils ne rendent; mais nous n'en devons pas moins avouer que M. de Crébillon l'auroit traité avec plus d'avantage, si le principal objet de cette Pièce eût été Rome mise en danger par la fureur de *Catilina*, & sauvée par les soins & la vigilance de Cicéron. Mais alors *Catilina* auroit été nécessairement en sous-ordre; & ce fut à quoi

l'Auteur ne put jamais consentir. Le portrait que Salluste fait de ce fameux scélérat l'avoit gâté. Peut être même M. de Crébillon a-t-il cru que le caractère audacieux de ce fameux conjuré lui fourniroit des traits plus analogues à son génie, plus faits même pour le Théâtre, que le caractere prudent & mesuré du Consul; & cela n'est pas effectivement sans probabilité. Le Sénat, Cicéron, tout, jusqu'au sujet même, fut sacrifié au rôle de *Catilina*.

Le projet de l'Auteur avoit été de mettre cette Tragédie en sept Actes, ne croyant pas pouvoir lui donner moins d'étendue. Il entroit dans son plan beaucoup plus de discussions politiques, que n'en peut admettre le Théâtre; & il devoit y avoir aussi plus d'action. La Scène du serment sur le sang humain, qui étoit dans son premier plan, & auroit été d'un effet si terrible, fut supprimée; & c'est une perte qu'on ne sauroit trop regretter. Ce n'étoit pas que l'Auteur ne sentît tout ce qu'il en pouvoit tirer; mais pour la placer, il auroit fallu retour-

ner tout ſon plan ; & c'eſt à quoi il ne put ſe réſoudre.

On n'a guères vu au Théâtre d'aſſemblée plus nombreuſe, & en même temps plus choiſie, que celle qui ſe trouva à la première repréſentation de cette Tragédie. La grande célébrité de ſon Auteur, l'idée qu'on s'étoit faite de la Pièce par les fragmens qu'on lui en avoit entendu réciter, le temps qu'il avoit mis à la compoſer, ou, pour parler plus juſte, le temps depuis lequel il la promettoit, l'étonnement de la voir finie, ſon grand âge, tout fut pour le Public une raiſon de s'y porter avec la plus grande affluence. Le premier Acte, un des plus beaux qu'il y ait au Théâtre, fut applaudi avec tranſport. *Catilina*, accuſé par une maitreſſe fière & jalouſe, ſembloit annoncer un grand intérêt, dont cette Pièce, du côté de l'amour, ne paroiſſoit pas ſuſceptible ; mais malheureuſement M. de Crébillon ne tira pas du caractère de Fulvie, ni de la ſituation dans laquelle il l'avoit miſe, tout le parti qu'il en pouvoit

tirer. Fulvie diſparoît ſans aucune bonne raiſon, pour faire place à des perſonnages qui, n'étant pas du fond du ſujet, n'y peuvent être fort importans. On reprocha auſſi à l'Auteur quelques longueurs, qu'on n'y retrouva plus à la ſecônde repréſentation. La Pièce alors, malgré ſes défauts, jouït d'un plein ſuccès, & fut jouée vingt fois de ſuite. Elle a depuis été repriſe avec les mêmes applaudiſſemens; & l'on ne craint point de dire qu'elle ſéroit peut-être la plus belle de toutes celles de notre Poète, s'il y eût mis plus d'action, & que, pour faire de *Catilina* ſon principal héros, il n'eût pas dégradé ce même Cicéron, à tous égards ſi ſupérieur à l'homme auquel il eſt ici ſubordonné.

Le dialogue de cette Tragédie eſt preſque par-tout d'une extrême ſimplicité quant à la partie du ſtyle, & rempli en même temps des traits les plus forts, & de la plus grande majeſté. Probus, parlant à Fulvie, lui adreſſoit ces

vers, que l'Auteur fut obligé de retrancher, de peur de quelque application :

Vous n'aimâtes jamais : votre cœur insolent
Tend bien moins à l'amour, qu'à subjuguer l'amant.
Qu'on vous fasse règner, tout vous paroîtra juste;
Et vous mépriseriez l'amant le plus auguste,
S'il ne sacrifioit au pouvoir de vos yeux
Son honneur, son devoir, la justice & les Dieux.

Comme c'étoit à Madame de Pompadour que l'on devoit la Tragédie de *Catilina*, ce fut sous les mêmes auspices qu'à l'âge de soixante-seize ans M. de Crébillon commença le *Triumvirat* ; âge où les plus grands hommes sont éteints. Il sentoit le tort que dans son *Catilina* il avoit fait à Cicéron, & vouloit, disoit-il, le réparer. Notre Auteur avoit quatre-vingt-un ans, lorsqu'il donna cette Tragédie. Il n'eut pas d'abord à se louer de l'accueil que lui fit le Public ; mais dans la suite il eut lieu d'en être plus content. Ce sujet nous semble du nombre de ceux qui, offrant plus à l'esprit qu'au cœur,

ne peuvent jamais paroître ſur la Scène avec un certain éclat.

Quoiqu'on ne trouve point dans cette Pièce toute la chaleur qui règne dans les autres ouvrages du même Poète, & que peut-être ce ſoit autant la faute du ſujet, que celle de l'Auteur, on y reconnoît dans mille endroits la main d'un très-grand maître: & n'eſt-ce pas un très-grand ſujet d'étonnement, que, dans un âge ſi avancé, on conſerve autant de force & de génie qu'en montre encore M. de Crébillon?

Après le *Triumvirat*, il commença une autre Tragédie toute d'imagination: elle devoit être intitulée *Cléomède*. L'Auteur n'a point fait de Pièce où les évènemens tragiques ſoient plus accumulés, qu'ils paroiſſoient devoir l'être dans celle-ci.. On eût dit qu'en travaillant encore à cet âge, ce grand Poète vouloit ſe dédommager des années perdues. M. de Crébillon n'a fait que les trois premiers Actes de cette Tragédie, qu'une main infidelle & ſervile lui a dérobés quelques jours avant ſa mort. Ceux à qui l'Au-

teur les avoit communiqués, étoient étonnés de ce que ſon talent lui fourniſſoit encore à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

M. de Crébillon avoit une façon ſingulière de travailler. Jamais il n'a écrit le plan d'aucune de ſes Tragédies, ſi l'on en excepte *Xerxès*, qui n'eſt aſſurément pas la mieux conduite. Son génie ne ſouffroit point d'entraves ; & plus de méthode l'auroit gêné. Il n'écrivoit même jamais ſes Pièces, que lorſqu'il falloit les donner au Théâtre. Quand il préſenta aux Comédiens la Tragédie de *Catilina*, on ſait qu'il la leur récita toute de mémoire. Si on lui faiſoit quelque critique qu'il crût devoir adopter, l'endroit critiqué s'effaçoit totalement de ſa tête ; il n'y reſtoit plus que ce qu'il y avoit ſubſtitué. Sa mémoire étoit prodigieuſe ; jamais il n'avoit rien oublié de ce qu'il avoit appris. Dans ſes dernières années même il ſavoit encore très-bien le Latin, quoique depuis la ſortie de ſes claſſes il n'en eût fait que très-peu d'uſage. Il connoiſſoit parfaitement ſes Poètes ; mais on

ne s'en appercevoit que quand il y étoit forcé. Il faisoit grand cas des anciens & spécialement des Grecs, mais sans aucune espèce d'idolâtrie, sachant apprécier ses modèles & ses maîtres. On en a la preuve dans son *Électre*, dont les beautés sentent la noble simplicicité de l'antique, mais sans affectation, sans une servile imitation. Ce Poète désapprouvoit l'abus que nous faisons de l'amour dans nos Tragédies, & ne l'y trouvoit placé que quand il est la cause, comme dans celles de Racine, de tous les évènemens. M. de Crébillon se reprochoit de n'avoir pas osé bannir cette passion de sa Tragédie d'*Atrée*. S'il eût pu se résoudre à revenir sur lui-même, il ne l'y auroit pas laissé subsister.

L'abondance de ses idées rendant à ce grand-homme celles des autres peu nécessaires, il lisoit peu dans ses dernières années, aimant à s'occuper de ce qu'on appelle *châteaux en Espagne*. Quelquefois, au-lieu de se perdre dans ses rêveries, il s'amusoit à composer, dans sa tête, des Romans à la façon de la Calprenede, dont

dont il eſtimoit les productions ; mais comme il n'écrivoit jamais, il n'eſt rien reſté de tout ce que lui offroit alors ſon imagination.

Depuis plus de cinquante ans, M. de Crébillon s'étoit adonné à fumer du tabac ; & la quantité qu'il en fumoit en un jour, paroîtroit incroyable à ceux qui ne l'ont pas connu. Comme il ne pouvoit pas fumer par-tout, il n'alloit volontiers que chez les perſonnes qui lui accordoient cette liberté ; & c'eſt une des plus fortes raiſons qui le faiſoient vivre dans la ſolitude.

M. de Crébillon étoit grand, bien fait, avoit l'air noble, & un très beau caractère de tête, ſur-tout quand il l'avoit nue. C'eſt ainſi que M. de la Tour l'a peint dans un portrait expoſé au Sallon, & ſur lequel M. Lemoyne a fait ſon buſte. M. Aved l'avoit déjà peint long-temps auparavant ; & c'eſt, de tous les portraits de ce grand Poète, celui qui doit frapper le plus, parce qu'il le repréſente tel qu'on le voyoit ordinairement, & que d'ailleurs il eſt fort reſſemblant. Ce portrait a été gravé par le

célèbre Balechou. M. de Crébillon avoit les yeux bleus, grands & pleins de feu. Ses sourcils, quoique blonds, étoient fort marqués. Il les fronçoit volontiers, ce qui lui donnoit quelquefois un air dur. Quoique né impatient, & même un peu colère, il étoit fort doux; & ceux dont il croyoit avoir le plus à se plaindre, rentroient aisément en grâce auprès de lui. Il étoit très-aisé à vivre, trop peut-être sur la fin de sa vie, que le poids des années, le retenant chez lui, l'avoit rendu peu difficile sur le choix de ses sociétés. Avec l'air sérieux, & même mélancolique, il avoit de la gaieté, & se permettoit des propos très-badins, ou quelque chose de plus. Mais il haïssoit l'épigramme; & s'il lui en échappoit quelquefois, elles étoient du ton de son esprit, c'est-à-dire, fortes & nerveuses. Il méprisoit la satyre. « Jugez à quel point elle » est méprisable, (disoit-il à un jeune homme qui étoit venu lui lire un ouvrage de ce genre), » puisque vous y réussissez même à votre âge ». Aussi jamais n'a-t-il écrit contre personne; & on

le ſavoit ſi bien, qu'en récitant ce vers, dans ſon Diſcours à l'Académie,

Aucun fiel n'a jamais empoiſonné ma plume,

le Public, par des applaudiſſemens réitérés, confirma la juſtice que ſe rendoit M. de Crébillon. On n'a connu de lui, dans le genre de la critique, qu'une eſpèce de Fable en vers Marotiques, contre celles de M. de la Mothe. Cet Ouvrage étoit plein d'imagination, de gaité & de modération. Mais loin de le deſtiner à l'impreſſion, l'Auteur ne l'a pas ſeulement achevé. Il n'a compoſé que très-peu de ces pièces qu'on appelle *fugitives*. Sa façon de vivre, fort retirée, l'éloignoit encore plus de ces agréables bagatelles, que le genre de ſon eſprit. Il avoit autrefois entrepris un aſſez grand Ouvrage, intitulé *Maximes pour les Rois*, qui n'a pas non plus été fini. On n'a retrouvé dans ſes papiers, ni cet écrit, ni la Fable ſur M. de la Mothe, quoique l'un & l'autre exiſtent vraiſemblablement.

M. de Crébillon étoit ſimple dans ſes mœurs. Né ſans vanité, il parloit rarement de lui-même, & n'a jamais pu ſupporter la louange en face. Dans les derniers mois de ſa vie, s'étant fait lire ſes Ouvrages, il n'en diſſimula ni les beautés, ni les défauts, & ſe jugea enfin auſſi impartialement qu'il jugeoit les autres, conſervant juſqu'à la fin de ſa vie un ſentiment & un tact extrêmement sûrs.

Ce grand Poète n'a jamais connu la jalouſie, ni fait plus de cabales contre les autres, que de brigues pour lui-même. Le jour de la première repréſentation de *Catilina*, les Comédiens, craignant un Parterre trop nombreux, déterminoient avec lui la quantité de billets que l'on devoit diſtribuer. Beaucoup de perſonnes en ſollicitoient d'avance. Un homme attaché de très-près par le ſang à M. de Crébillon, lui en demanda pour quelques amis. « Morbleu! Monſieur, lui répondit-il, vous ſavez bien que je » ne veux pas que perſonne ſe croie dans l'o» bligation de m'applaudir! Eh! mon Dieu! lui

» répliqua-t-on, ne craignez rien à cet égard;
» ceux pour qui je vous demande des billets,
» ne vous en feront pas plus de grâce pour les
» tenir de vos mains; je puis vous en répon-
» dre. — Puisque cela est, vous en aurez ».

M. de Crébillon ne faisoit jamais de visites, & ne comprenoit pas, disoit-il, comment on pouvoit en faire. Rien non plus n'étoit plus difficile que d'obtenir de lui une réponse, quand on lui écrivoit. Tous les petits devoirs de la société lui étoient onéreux; mais il avoit l'équité de ne se pas offenser qu'on s'en dispensât à son égard. La dissipation dans laquelle on l'a vu vivre, sur-tout après le succès de *Rhadamisthe*; son silence sur ses propres Ouvrages; son ton dans le monde, fort éloigné de celui de ses écrits; la jalousie, peut-être, de quelques Auteurs moins accueillis du Public, ont fait dire très-long-temps, qu'il n'étoit que le prête-nom de ses Œuvres. Comme on ne pouvoit les attribuer à aucun Auteur connu, ce fut à un Chartreux qu'on jugea à propos d'en faire les

honneurs; & ce Chartreux, disoit-on, étoit un de ses parens. Ce bruit assurément étoit dénué de vraisemblance. M. de Crébillon ne connoissoit personne aux Chartreux; & son goût pour la solitude ne l'avoit même pas conduit dans leur jardin trois fois en sa vie. Mais ce grand Poète n'en éprouva pas moins, pendant quelque temps, que les bruits les plus mal fondés, ne manquent jamais d'être accrédités par la méchanceté, & adoptés par la sottise. Quand on le vit rester sur *Catilina*, on répandit que le Chartreux étoit mort, & que c'étoit là cause du silence de M. de Crébillon. Lorsque cette Tragédie parut, on n'eut pas la hardiesse de ressusciter le défunt; & la Pièce resta à son véritable Auteur. La manière dont il parloit de son Art, dénotoit un très-grand Poète tragique. On venoit quelquefois le consulter sur des Ouvrages de ce genre. Quand le sujet étoit mal choisi, ou déceloit peu de talens, il se contentoit d'exhorter l'Auteur à ne pas entrer dans cette carrière. Dans le cas contraire, loin

de dire ſimplement ſon avis, il raiſonnoit ſur l'Ouvrage, refondoit même tout le plan, & quelquefois le rendoit tel, qu'il eût fallu avoir ſon génie pour le traiter avec ſuccès. Ce grand-homme s'étoit propoſé de donner des réflexions ſur la Tragédie; & c'eſt une perte pour le Public, que ce projet n'ait pas été exécuté. Mais pour cela il auroit fallu écrire; & c'étoit une choſe à laquelle on ne pouvoit pas le déterminer.

M. de Crébillon, étant Directeur de l'Académie, eut deux fois l'honneur de haranguer Sa Majeſté; la première, le 17 Novembre 1744, après la cruelle maladie qui coûta tant de larmes à la France, & l'autre en 1745. Dans ces deux occaſions, il parla au Roi avec une noble aſſurance; & quelqu'un lui paroiſſant étonné de ce que la préſence du Monarque ne l'avoit point intimidé: « Eh! pourquoi, répondit-il, aurois- » je été embarraſſé de parler à un Prince qui » ne peut faire trembler ſes Sujets, que de la » crainte de le perdre »? Sa Majeſté écouta avec

une extrême bonté, & les deux Discours prononcés devant elle, & les vers qui les suivirent. On trouve toutes ces Pièces dans l'Édition de ses Œuvres faite au Louvre en 1750, pour le profit de l'Auteur.

Le Roi, sans compter ce bienfait, & d'autres dont on a déjà parlé, faisoit à M. de Crébillon une gratification annuelle de 600 livres, & une pension de 400 livres sur ses Bâtimens. C'étoit pour le dédommager d'un logement qu'on lui avoit donné dans une de ces maisons de la cour du vieux Louvre, abattues depuis pour achever ce superbe Palais. Sa Majesté lui accorda encore une pension de 2000 livres sur le Mercure de France.

M. de Crébillon dormoit peu, & le plus souvent à l'heure où les autres veillent. Il étoit grand mangeur; mais les alimens les plus simples, & même les plus grossiers, étoient le plus de son goût. On ne pouvoit être couché plus durement; en ce point il auroit pu le disputer aux Anachorètes mêmes, & l'emporter

peut-être ſur eux. On lui connoiſſoit autrefois beaucoup d'amour pour les beaux meubles, & ſur-tout pour la parure : qu'on ſe rappelle ce couplet de Rouſſeau :

Quel brillant habit, Crébillon, &c.

A la façon dont on l'a vu à ſa mort, on n'auroit pas imaginé qu'il eût jamais attaché un ſi grand prix à toutes ces choſes.

Tous les malheureux avoient des droits ſur ſon cœur ; les bêtes mêmes, ſur-tout ſi elles ſouffroient, excitoient ſa commiſération. C'étoit par ce principe, que ſa maiſon étoit remplie de chiens & de chats, dont la figure & les infirmités, prouvoient l'excès de ſa compaſſion.

Vingt ans avant ſa mort, M. de Crébillon fut attaqué d'un éréſypèle aux jambes. Ce mal ne fut pas regardé comme dangereux, parce qu'il fluoit ; mais on avertit le malade de prendre garde que cette humeur ne ceſsât de couler. Quelquefois il ſongeoit à l'entretenir ; d'autres

fois il y faisoit moins d'attention. Sur la fin de Décembre de l'anné 1761, étant dans une maison d'ami, il tomba dans une espèce de syncope, qui parut annoncer une dangereuse maladie. En même-temps ses jambes se fermèrent; mais comme cet accident lui étoit déjà arrivé plus d'une fois, & n'avoit rien amené de sinistre, le malade ne crut pas devoir s'en inquiéter, ni changer de régime. Cependant le mal devint grave; & sur la fin de Janvier de l'année 1762, le Curé de Saint Gervais, son Pasteur, le disposa à recevoir les Sacremens. Le 29 du même mois, il reçut tout-à-la-fois le Viatique & l'Extrême-Onction. Sa santé parut alors se raffermir assez pour faire espérer que cette maladie ne seroit pas sa dernière; & peut-être en effet ne l'eût-elle pas été, si l'on eût pu le résoudre à se ménager. Mais, loin de s'assujettir au régime prescrit, il ne changea rien à une manière de vivre dans laquelle une longue habitude l'avoit confirmé, & que la force de son tempérament lui avoit jusques-là fait

ſoutenir. Enfin, le 12 du mois de Juin 1762, il eut une ſuppreſſion d'urine, qui fut regardée comme fort dangereuſe. Le fils de M. de Crébillon, qui, depuis quelque temps étoit allé loger chez ſon père, fit avertir le Curé, & le 14 du même mois, le malade fut adminiſtré une ſeconde fois avec beaucoup d'édification. Il enviſagea la mort avec une très-grande fermeté, mais ſans nulle oſtentation de courage. Son état enſuite ne fit plus qu'empirer; & ce grand-homme expira enfin, après une agonie aſſez douce, le Jeudi 17 Juin, à neuf heures du ſoir, âgé de près de quatre-vingt-huit ans & demi. Il fut inhumé dans l'Egliſe de Saint Gervais, ſa Paroiſſe, laiſſant un fils à qui, ſans les bienfaits de Sa Majeſté, il n'eût reſté exactement que le nom de ſon père, & ſa propre réputation.

On croit ne devoir pas omettre que, le Mardi 16 Juillet, les Comédiens firent célébrer, dans l'Egliſe de Saint Jean-de-Latran, un pompeux Service, comme une preuve de leur recon-

noiſſance pour ce grand Poète, & un monument de leur reſpect pour les Lettres. Ce qu'il y avoit de plus diſtingué par la naiſſance, le rang, ou l'amour des Lettres, les Membres des Académies, les Corps Littéraires, tous les Gens de Lettres, enfin les Artiſtes célèbres, y furent invités par des billets, & s'y rendirent en ſi grand nombre, qu'à peine l'Egliſe pouvoit-elle les contenir. Cependant il n'y eut pas le moindre tumulte, par l'ordre exact qui fut obſervé, & le ſentiment unanime de reſpect qu'inſpiroit à tous les aſſiſtans l'objet de cette cérémonie.

Quelque temps après la mort de M. de Crébillon, le Roi ordonna qu'on lui érigeât un Mauſolée en marbre ; & M. le Marquis de Marigny, Directeur général des Bâtimens, confia ce travail au célèbre M. Lemoyne. L'Egliſe de Saint-Gervais, lieu de la ſépulture de notre illuſtre Poète, fut d'abord deſtinée à recevoir ce monument. On a changé cette deſtination, & l'on parle de le placer à la Bibliothèque du Roi.

ODE

Sur la Mort de M. de Crébillon.

Quel ſpectacle eſt offert à mon ame éperdue !
Que vois-je ? dans mes ſens la crainte eſt répandue.
Eſt-ce ici le ſéjour qu'habite la Terreur,
Eſt-ce ici du Néant la demeure fatale ?
    Quelle nuit infernale
Enveloppe ces lieux des voiles de l'horreur !

La lugubre clarté de cent torches funèbres,
Plus triſte mille fois que cès noires ténèbres,
Vers un Temple odieux guide mes pas errans.
Un marbre enſanglanté couronne ſes portiques,
    Dont les débris antiques
Semblent braver encor les menaces du Temps.

Sur un Autel d'airain, la Mort, la Mort aſſiſe,
Tient pour ſceptre une faulx que la Fureur aiguiſe ;
A ſes yeux eſt ouvert le Livre des Deſtins.
De ſes arrêts ſacrés miniſtres redoutables,

Les Douleurs lamentables
Entraînent à ſes pieds la foule des Humains.

Et ce fier Potentat, qui, gonflé d'arrogance,
Accable l'Univers du poids de ſa puiſſance;
Et l'Eſclave courbé ſous le faix des travaux :
Tout eſt en un inſtant diſparu dans l'abîme;
Tout, du Néant victime,
Périt également dans le fond des tombeaux.

Les torches à la main, échauffant le carnage,
Bellone ſur les morts ſe frayant un paſſage,
De rivières de ſang inonde les Autels.
L'Amour, qui ſous des fleurs maſque ſa perfidie,
D'une main plus hardie,
Sacrifie à la Mort des milliers de mortels.

Dans ces funeſtes lieux, quel vieillard reſpectable
A dévoué le Temps au Trépas indomptable?
Le ſceptre des beaux-Arts éclate dans ſa main;
Sa voix rappelle au jour les Monarques célèbres
Qui, des ſéjours funèbres,
S'empreſſent à l'envi de paſſer dans ſon ſein.

Maître des paſſions qui captivent notre âme,
Il l'émeut à ſon gré, l'attendrit ou l'enflamme.
Quoi ! la Mort a ſur lui levé ſes bras vengeurs !
Cruelle Mort, arrête ! ... il ſe débat, il tombe ;
Et la nuit de la tombe
L'enferme pour toujours, & le cache à nos pleurs.

Dérobez, ô François, vos honteuſes allarmes.
Cet inſtant que le Peuple enviſage avec larmes,
Eſt l'épreuve de l'homme, & l'inſtant du Héros.
Tant qu'il traîne ici-bas les chaînes de la vie,
Les voiles de l'Envie
Obſcurciſſent toujours l'éclat de ſes travaux.

Mais ſi-tôt que ſon âme à ſes deſtins fidelle,
Dépouillant les dehors de ſa forme mortelle,
Va boire le nectar dans la coupe des Dieux ;
Alors des ſentimens le cœur eſt l'interprète,
Et ſa cendre muette
Eſt même reſpectable à l'œil de l'envieux.

Immortel CRÉBILLON, les Filles de Mémoire
Ont fixé pour jamais les dégrés de ta gloire :

Ton nom des plus fameux égale la hauteur.
Eh ! qui ſut mieux que toi, des fils de Melpomène,
Déployer ſur la Scène
De forfaits inouïs la ſurprenante horreur?

Ce monſtre au cœur de fer, c'eſt l'inflexible *Atrée.*
Voyez de quelle main, par le crime aſſurée,
Il préſente à ſon frère un vâſe horrible, affreux.
Tu demandes ton fils, infortuné *Thyeſte.*
O vengeance funeſte!
Ton fils eſt tout entier dans tes flancs malheureux.

Quel ſang vient de couler dans les murs de *Mycène*?
Un couple ſcélérat, réuni par la haîne,
Dans le ſein maternel enfonce le couteau.
Tremblez, fils inhumains; le ſouffle des Furies,
Dans vos âmes impies,
Du remords dévorant allume le flambeau.

Que les ſoins d'*Iſménie* (*) ont à mes yeux de charmes!
D'un époux criminel enchaînant les allarmes,

(*) *La Tragédie de Rhadamiſthe.*

De

De ses cruels malheurs elle adoucit le faix;
Mais les Dieux l'ont marqué du sceau de leur colère,
Et la main de son père,
Par des forfaits plus grands, venge encor ses forfaits.

Ainsi de la terreur, aux humains si fatale,
Tu sais nous faire aimer la pompe sépulchrale;
Avec des flots de sang tu fais couler nos pleurs.
Quoi! (*) de l'ambition tu sondes les abîmes,
Et la mère des crimes
Te développe aussi ses sombres profondeurs!

Ce vieillard immortel, dont la main lente & sûre
Reproduit à la fois & détruit la Nature,
Dans son rapide vôl redouble tes efforts.
Ton esprit, dispensant des torrens de lumière,
Au bout de sa carrière,
S'élève encor plus haut en ses rares accords.

Je reconnois la voix du Défenseur (**) de Rome;
Ce sont-là tous ses traits, l'empreinte du grand-homme:

(*) *Celle de Catilina.*

(**) *Le Triumvirat, qu'il fit à l'âge de quatre-vingt-un ans, & qui fut injustement attaqué.*

C'eſt ainſi qu'il tomba ſous le couteau ſanglant.
Quels cris tumultueux ! le poiſon de l'Envie,
Épandu ſur ta vie,
Infecte de tes jours le reſte chancelant.

Laiſſons ce vil *Python* exhaler ſes blaſphêmes.
Des criminels humains les murmures extrêmes
Altèrent-ils jamais le front calme des Dieux ?
Un tranſport inconnu m'appelle à l'Empyrée ;
De la voûte azurée
Les chemins tout-à-coup ſont ouverts à mes yeux.

Quelle Divinité, dans ſon orgueil ſuprême,
Empruntant de la Mort l'effrayant diadême,
Raſſemble à ſes côtés la troupe des Malheurs ?
Son front eſt obſcurci du deuil de la Triſteſſe ;
A ſes pieds la Tendreſſe
Grave en lettres de ſang ſes tragiques douleurs.

Corneille, pour Romain adopté même à Rome ;
Racine, l'interprète & le peintre de l'homme,
Sont, d'un tribut de pleurs, pour encens, honorés :
Là, mon divin Héros, guidé par la Mémoire,

naître, pour ainsi dire, sa gloire ; je l'ai vu chaque jour prendre un nouvel éclat ; & je la vois enfin consommée par le don d'une paix qui ne peut être envisagée sans admiration, ni oubliée sans ingratitude.

Je suis avec le plus profond respect, & la plus parfaite soumission,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-obéissant,
& très-fidèle sujet & serviteur,
PROSPER JOLYOT DE CRÉBILLON.

PRÉFACE
DE L'AUTEUR.

J'AVOIS résolu de donner une Diſſertation ſur la Tragédie ; mais depuis quelque temps il a paru un ſi grand nombre de diſcours ſur cette matière déjà tant rebattue, & preſque toujours ſans fruit, que j'ai craint de tomber dans des redites. Jamais les Auteurs ne furent mieux inſtruits des règles & des fineſſes de l'Art : on en peut juger par leurs Préfaces ; il ſeroit ſeulement à ſouhaiter que les Ouvrages qui les occaſionnent ſe reſſentîſſent un peu plus de ces préliminaires ſi brillans. D'ailleurs que dirois-je à mes contemporains, qu'ils ne ſûſſent auſſi bien que moi ? Ceux qui ſont doués d'un génie heureux puiſent des leçons dans leurs propres talens ; ceux qui en ſont dénués n'ont beſoin que d'un ſeul précepte, c'eſt de ne point écrire. On ſera peut-être ſurpris que, dans le cours d'une aſſez longue vie, je ne me ſois point occupé à retoucher mes Ouvrages, ſur-tout depuis que le Roi a daigné en ordonner l'impreſſion à ſon Imprimerie Royale ; bienfait qui, en me comblant

Sur un rayon de gloire,
Du Sanctuaire auguſte occupe les dégrés.

Pardonne, Crébillon, aux efforts de ma lyre,
Si mes ſens, tranſportés par un heureux délire,
Ont retracé ta gloire aux ſiècles à venir.
Couronne mes accords; & tranſmets dans mon âme
Cette céleſte flamme
Qui fait des noms fameux vivre le ſouvenir.



AU ROI.

SIRE,

VOTRE MAJESTÉ vient de me faire une grâce si peu méritée, que j'ôse à peine lui offrir l'hommage de ses propres bienfaits. Témoin des merveilles de votre règne, je devrois rougir de les avoir si mal célébrées, tandis que VOTRE MAJESTÉ daigne immortaliser mes Ouvrages. Quel bonheur fut égal au mien ? J'ai commencé de voir le jour sous l'empire d'un Roi si grand, que, sans son Successeur, il n'auroit jamais eu de rival; j'ai vieilli sous les loix du plus aimable & du meilleur de tous les Rois; j'ai vu

fier, flattés du fol eſpoir de pouvoir les couvrir ſi bien, qu'on ne s'en doutera ſeulement pas. Si des amis clairvoyans nous en font appercevoir, nous répondons avec vivacité, que, pour ôter ce défaut prétendu, il faudroit refondre toute la Pièce; que Corneille & Racine ſont pleins de ces fautes. Mais ſi à la fin on parvient à nous faire ouvrir les yeux, alors, pour concilier le ſentiment de nos amis avec notre amour-propre, nous employons plus d'eſprit, d'art & de temps pour pallier ce défaut, qu'il ne nous en auroit fallu pour faire deux nouveaux Actes. Une autre erreur, auſſi dangereuſe pour le moins, c'eſt de prétendre qu'un défaut qui produit de grandes beautés ne doit pas être compté pour un défaut: je ne l'en trouve, moi, que plus énorme. Dès qu'on eſt capable d'enfanter de grandes beautés, on ne peut leur donner une ſource trop pure. Qu'arrive-t-il enfin? les défauts percent, & ſont ſaiſis par le Public, à qui rien n'échappe; & on ne manque pas de ſe récrier contre ſa dureté. Nous avons tort: l'indulgence du Public va juſqu'à

l'extrême patience ; ſon amour pour les Spectacles lui fait paſſer bien des choſes que nos plus zélés partiſans ne nous pardonneroient pas. Si l'on retranchoit de nos Pièces tout ce qu'il y a d'inutile, nous mourrions de frayeur à l'aſpect du ſquelette. Que de diſſertations, que de métaphyſique ſur les effets des paſſions que leurs ſeuls mouvemens développeroient de reſte, ſi nous nous attachions purement & ſimplement à l'action, que nous interrompons ſans ceſſe par des réflexions qui refroidiſſent également la Pièce, le Spectateur & l'Acteur ! A propos de paſſions ; me ſera-t-il permis de dire ici deux mots en faveur de l'amour, qu'une morale rénouvelée (car elle n'a point le mérite de la nouveauté) veut bannir de la Tragédie ? Je ne crains pas qu'on ſoupçonne de partialité, ſur cet article, un homme que l'on n'a point accuſé juſqu'ici d'être fort doucereux. Le Poëme Tragique, ſuppoſé que je le connoiſſe bien, eſt, pour ainſi dire, le rendez-vous de toutes les paſſions ; pourquoi en chaſſerions-nous l'amour, qui eſt ſouvent le mobile de toutes les

de gloire, feroit feul capable de confirmer le Public dans la bienveuillance dont il m'a toujours honoré, & dont il m'a donné des marques fi particulières: mais je n'ai jamais eu grande foi aux corrections; la plupart ne font que des fautes nouvelles: lorfqu'on n'eft plus dans la chaleur des premières idées, on ne peut trop fe défier des fecondes. Un autre motif m'a engagé à me laiffer tel que j'étois, quand le Public m'a pris fous fa protection. Comme je ne me flatte pas de pouvoir devenir un modèle, mes défauts pourront fervir d'inftruction. Peut-être qu'en m'examinant de près, mes fucceffeurs feront à leur tour tentés de faire l'examen de leur confcience; ils en fentiront mieux les dangers d'une carrière auffi épineufe que celle du Théâtre, quand ils verront qu'un homme né avec une forte de talent pour la Tragédie, & éclairé par les Pièces de Corneille & de Racine, n'a pu éviter des écueils que vraifemblablement il devoit avoir apperçus. Je fuis d'autant moins excufable que j'ai connu parfaitement les beautés de la Tragédie, & que j'ai, mieux que qui

que ce ſoit, ſenti mes défauts. Ai-je atteint ce que j'ai ſi parfaitement connu? me ſuis-je corrigé de ce que j'ai ſi bien ſenti? Je n'ai pu me garantir d'un vice qui nous eſt commun à tous, & qui eſt la véritable ſource de nos dérèglemens poétiques, je veux dire l'impatience, quelquefois l'entêtement, & encore plus ſouvent l'orgueil. L'impatience n'eſt pas tout-à-fait ſans fondement; un Auteur qui a fait choix d'un ſujet, & qui s'eſt cru obligé de le communiquer, ainſi que ſes idées, craint qu'on ne le lui vole; &, à la honte des Lettres, ces ſortes de larcins ne ſont que trop familiers, du moins ſi l'on s'en rapporte à ceux qui revendiquent ce qu'on leur a pris. Mais ces craintes doivent-elles l'emporter ſur ce que nous devons au Public, & ſur ce que nous nous devons à nous-mêmes, & nous engager à précipiter nos compoſitions? Il vaut encore mieux être pillés que ſifflés. Il n'y a pas un défaut dans nos plans dont nous ne ſoyons frappés les premiers: mais, après les avoir bien diſcutés, nous ne ſongeons ſouvent qu'à nous les juſti-

passions ensemble ? Les cœurs nés sans amour sont des êtres de raison ; & je ne vois pas en quoi l'amour, nommément dit, peut dégrader l'honnête-homme & le héros. Sophocle & Euripide, dit-on, se sont bien passés de l'amour. C'est un agrément de moins dans leurs ouvrages ; ces deux grands-hommes ont travaillé selon le goût de leur siècle ; nous nous conformons au goût du nôtre. Voudroit-on nous persuader que Corneille & Racine doivent être moins grands pour nous que Sophocle & Euripide ne le furent pour les Grecs ? Qui d'entr'eux doit nous donner le ton ? Que l'on blâme les analyses perpétuelles que nous faisons des sentimens amoureux, ces délicatesses, ces recherches puériles qui affadissent le cœur, au-lieu de l'émouvoir, & qui enlaidissent l'amour, loin de l'embellir ; je passe condamnation. Un homme d'esprit a dit :

Ce n'est point l'amour qui nous perd,
C'est la manière de le faire.

Parmi nous, c'est la manière de l'employer. Ce n'est pas la faute de l'amour, si nous le mettons

toujours à sa toilette : mais que nous le représentions impétueux, violent, injuste, malheureux, capable de nous porter aux plus grands crimes, ou aux actions les plus vertueuses, l'amour alors deviendra la plus grande ressource du Théâtre. J'oserai même soutenir qu'il est dangereux de s'en passer, & que, si on venoit à le supprimer, ce seroit priver la Tragédie de l'objet le plus intéressant, & le plus capable de bien exercer sa morale.

Quant aux brochures que l'on fait courir contre moi, je ne me pique pas d'y répondre. Les critiques les plus envenimées me font encore beaucoup d'honneur. J'en aurois même remercié leurs Auteurs, si j'y avois trouvé des instructions qui pussent m'être de quelqu'utilité : mais franchement je n'y ai entrevu que le dessein de m'humilier ou de me fâcher. Mes censeurs ont manqué leur coup : la critique n'humilie que les orgueilleux, & ne fâche que les sots : j'aurois presqu'osé me flatter de n'être ni l'un ni l'autre.

IDOMÉNÉE,

TRAGÉDIE,

Repréſentée, pour la première fois, le 29 Décembre 1703.

A SON ALTESSE
SÉRÉNISSIME
MONSEIGNEUR
LE DUC.

TOI qui, par mille exploits divers,
Soutiens le poids d'un nom si fameux dans le monde,
Héros, à tes bontés souffre que je réponde,
Et reçois l'offre de mes vers.
Je méditois en vain de t'en faire l'hommage,
En vain je me l'étois promis;
Jamais ton nom sacré n'eût paré mon Ouvrage,
Si tu ne me l'eusses permis.
Non: quel que soit pour toi le zèle qui me guide,

ACTEURS.

IDOMÉNÉE, *Roi de Crète.*

IDAMANTE, *Fils d'Idoménée.*

ÉRIXÈNE, *Fille de Mérion, Prince rebelle.*

SOPHRONYME, *Ministre d'Idoménée.*

ÉGÉSIPPE, *Officier du Palais.*

POLYCLETE, *Confident d'Idamante.*

ISMÈNE, *Confidente d'Erixène.*

SUITE DU ROI.

GARDES.

La Scène est à Cydonie, Capitale de la Crète, dans le Palais d'Idoménée.

JDOMENÉE



C. A. J. Marillier inv. 1784 ph. Triere sculp.

Dieux recevez mon sang ; voila votre victime .



IDOMÉNÉE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

IDOMÉNÉE, *seul.*

OU suis-je? quelle horreur m'épouvante & me suit!
Quel tremblement, ô ciel! & quelle affreuse nuit!
Dieux puissans, épargnez la Crète infortunée.

SCÈNE II.

IDOMÉNÉE, SOPHRONYME.

IDOMÉNÉE.

SOPHRONYME, est-ce toi?

SOPHRONYME.

Que vois-je? Idoménée!
Ah! Seigneur, de quel bruit ont retenti ces lieux!

IDOMÉNÉE.

Eh quoi! tant de malheurs n'ont pas laſſé les Dieux!
Depuis ſix mois entiers, une fureur commune
Agite tour-à-tour Jupiter & Neptune.
La foudre eſt l'aſtre ſeul qui nous luit dans les airs :
Neptune va bientôt nous couvrir de ſes mers.
C'en eſt fait! tout périt; la Crète déſolée
Semble rentrer au ſein de la terre ébranlée.
Chaque jour, entouré des plus triſtes objets,
La mort juſqu'en mes bras moiſſonne mes ſujets.
Jupiter, ſur moi ſeul épuiſe ta vengeance;
N'afflige plus des lieux ſi chers à ton enfance.
Mes peuples malheureux n'eſpèrent plus qu'en toi.
Si j'ai pu t'offenſer, ne tonne que ſur moi.
Pour les ſeuls innocens allumes-tu la foudre?
Sur ſon Trône embrâſé réduis le Prince en poudre,
Epargne les ſujets : pourquoi les frapper tous?
Qui d'eux, ou de leur Roi, mérite ton courroux?

SOPHRONYME.

Quoi! toujours de nos maux vous croirez-vous coupable?
N'armez-point contre vous une main redoutable.
Le Ciel, depuis long-tems déclaré contre nous,
Semble, dans ſa fureur, ne ménager que vous.
Dans les maux redoublés dont la rigueur nous preſſe,
Votre ſeule pitié, Seigneur, nous intéreſſe.

IDOMÉNÉE.

Les Dieux voudroient en vain ne ménager que moi.
Eh ! frapper tout son peuple, est-ce épargner un Roi ?
Hélas ! pour me remplir de douleurs & de craintes,
Pour accabler mon cœur des plus rudes atteintes,
Il suffiroit des cris de tant d'infortunés,
Aux maux les plus cruels chaque jour condamnés :
Et c'est moi cependant, c'est leur Roi sacrilége,
Qui répand dans ces lieux l'horreur qui les assiége.
Je ne gémirois point sur leur destin affreux,
Si le Ciel étoit juste, autant que rigoureux.
Mais ce n'est pas le Ciel, c'est moi qui les foudroie :
Juge de quels remords je dois être la proie.
Quels regrets, quand je vois mes peuples malheureux
Craindre pour moi les maux que j'attire sur eux ;
Prier que, pour eux seuls le Ciel inexorable,
Porte loin de leur Roi le coup qui les accable !

SOPHRONYME.

Quoi ! Seigneur, vous seriez l'auteur de tant de maux !
Et de vous seul la Crète attendroit son repos !
Quoi ! des Dieux irrités ce peuple la victime.....

IDOMÉNÉE.

L'est moins de leur courroux, qu'il ne l'est de mon crime.
Cet aveu te surprend. A peine croirois-tu,
Sophronyme, à quel point j'ai manqué de vertu ;
Mais telle est désormais ma triste destinée.....

SOPHRONYME.

Quel crime a donc commis le ſage Idoménée?
Fils de Deucalion, petit-fils de Minos,
Vos vertus ont paſſé celles de ces Héros:
Nous trouvions tout en vous, un Roi, les Dieux, un père.
Seigneur, par quel malheur, à vous-même contraire,
Avez-vous pu trahir des noms ſi glorieux?
Qui fit donc ſuccomber votre vertu?

IDOMÉNÉE.

Les Dieux.

SOPHRONYME.

Quel forfait peut ſur vous attirer leur colère?

IDOMÉNÉE.

On n'eſt pas innocent, lorſqu'on peut leur déplaire:
Les Dieux ſur mes pareils font gloire de leurs coups;
D'illuſtres malheureux honorent leur courroux.
Entre le Ciel & moi, ſois juge, Sophronyme:
Il prépara du moins, s'il ne fit pas mon crime.
Par vingt Rois dès long-temps vainement raſſemblés,
Les Troyens à la fin ſe virent accablés;
De leurs bords déſolés tout preſſoit la retraite:
Ainſi, loin de nos Grecs, je voguai vers la Crète.
Le Prince Mérion, prompt à m'y devancer,
Sur mon trône peut-être auroit pu ſe placer,
Si mon fils n'eût dompté l'orgueil de ce rebelle.
A Samos, par tes ſoins, j'en reçus la nouvelle.

Je peindrois mal ici les transports de mon cœur,
Lorsque j'appris d'un traître Idamante vainqueur.
La gloire de mon fils me causa plus de joie,
Que ne firent jamais les dépouilles de Troie.
Après dix ans d'absence, empressé de revoir
Cet appui de mon trône, & mon unique espoir,
A regagner la Crète aussi-tôt je m'apprête,
Ignorant le péril qui menaçoit ma tête.
Sans que je te rappelle un honteux souvenir,
Ni que de nos affronts je t'aille entretenir,
Tu sais de quels forfaits ma race s'est noircie.
Comme Pasiphaé, Phédre au crime endurcie
Ne signalent que trop & Minos & Vénus.
Tous nos malheurs enfin te sont assez connus.
Né de ce sang fatal, à la Déesse en proie,
J'avois encor sur moi la querelle de Troie :
Juge de la vengeance, à ce titre odieux.
Ce fut peu : de sa haîne elle arma tous les Dieux.
La Crète paroissoit, tout flattoit mon envie,
Je distinguois déja le port de Cydonie ;
Mais le Ciel ne m'offroit ces objets ravissans,
Que pour rendre toujours mes desirs plus pressans.
Une effroyable nuit, sur les eaux répandue,
Déroba tout-à-coup ces objets à ma vue ;
La mort seule y parut.... Le vaste sein des mers
Nous entr'ouvrit cent fois la route des enfers.
Par des vents opposés les vagues ramassées,

De l'abîme profond jusques au Ciel poussées,
Dans les airs embrâsés, agitoient mes vaisseaux,
Aussi prêts d'y périr, qu'à fondre sous les eaux.
D'un déluge de feux l'onde comme allumée
Sembloit rouler sur nous une mer enflammée;
Et Neptune en courroux, à tant de malheureux,
N'offroit, pour tout salut, que des rochers affreux.
Que te dirai-je enfin?... Dans ce péril extrême,
Je tremblai, Sophronyme, & tremblai pour moi-même...
Pour appaiser les Dieux, je priai.... je promis....
Non, je ne promis rien, Dieux cruels! j'en frémis....
Neptune; l'instrument d'une indigne foiblesse,
S'empara de mon cœur, & dicta la promesse.
S'il n'en eût inspiré le barbare dessein,
Non, je n'aurois jamais promis de sang humain.
« Sauve des malheureux si voisins du naufrage,
» Dieu puissant, m'écriai-je, & rends-nous au rivage.
» Le premier des sujets, rencontré par son Roi,
» A Neptune immolé satisfera pour moi »....
Mon sacrilège vœu rendit le calme à l'onde;
Mais rien ne put le rendre à ma douleur profonde;
Et, l'effroi succédant à mes premiers transports,
Je me sentis glacer en revoyant ces bords:
Je les trouvai déserts, tout avoit fui l'orage.
Un seul homme alarmé parcouroit le rivage;
Il sembloit de ses pleurs mouiller quelques débris;
J'en approche, en tremblant.... hélas! c'étoit mon fils....

A ce récit fatal, tu devines le reste.
Je demeurai sans force, à cet objet funeste;
Et mon malheureux fils eut le temps de voler
Dans les bras du cruel qui devoit l'immoler.

SOPHRONYME.

Ai-je bien entendu? Quelle horrible promesse!
Ah! père infortuné!

IDOMÉNÉE.

Rebelle à ma tendresse,
Je fus près d'obéir; mais Idamante enfin
Mit mon ame au-dessus des Dieux & du Destin;
Je n'envisageai plus le vœu, ni la tempête;
Je baignai de mes pleurs une si chère tête.
Le Ciel voulut en vain me rendre furieux,
La Nature, à son tour, fit taire tous les Dieux.
Sophronyme, qui veut, peut braver leur puissance;
Mais ne peut pas, qui veut, éviter leur vengeance.
A-peine de la Crète eus-je touché les bords,
Que je la vis remplir de mourans & de morts.
En vain j'adresse au Ciel une plainte importune,
J'ai trouvé tous les Dieux du parti de Neptune.

SOPHRONYME.

Qu'espérez-vous des Dieux, en leur manquant de foi?

IDOMÉNÉE.

Que du moins leur courroux n'accablera que moi;

Que le Ciel, fatigué d'une injuste vengeance,
Plus équitable enfin, punira qui l'offense;
Que je ne verrai point la colère des Dieux
S'immoler par mes mains un sang si précieux.

SOPHRONYME.

Seigneur, à ce dessein vous mettez un obstacle:
Pourquoi par Egésippe interroger l'Oracle?
Vos peuples, informés du sort de votre fils,
Voudront de leur salut que son sang soit le prix.

IDOMÉNÉE.

Que le Ciel, que la Crète à l'envi le demandent,
N'attends point que mes mains à leur gré le répandent.
J'interroge les Dieux! ce n'est pas sans frayeur;
L'Oracle est trop écrit dans le fond de mon cœur.
J'interroge les Dieux! que veux-tu que je fasse?
Pouvois-je à mes sujets refuser cette grâce?
Un peuple infortuné m'en presse par ses cris;
J'ai résisté long-temps, à la fin j'y souscris.
Tu vois trop à quel prix il faut le satisfaire.
Ne puis-je être son Roi qu'en cessant d'être père?
Mais pourquoi m'allarmer? Les Dieux pourroient parler!
Non, les Dieux sur ce point n'ont rien à révéler.
Que le Ciel parle, ou non, sur ce cruel mystère,
Ne puis-je pas forcer Égésippe à se taire?

SOPHRONYME.

Il se tairoit en vain; par le Ciel irrité,

Son ſilence, Seigneur, ſera-t-il imité ?
A ſe taire long-temps pourrez-vous le contraindre ?
Que je prévois de maux ! Que vous êtes à plaindre !

IDOMÉNÉE.

Tu me plains : mais, malgré ta ſincère amitié,
Tu n'auras pas toujours cette même pitié,
Quand tu ſauras les maux dont le deſtin m'accable,
Et que l'amour a part à mon ſort déplorable.....
Je vois, à ce nom ſeul, ta vertu s'allarmer ;
Et la mienne a long-temps craint de t'en informer.
Tu ſais que Mérion, à mon retour d'Aſie,
De ſon ſang criminel paya ſa perfidie :
Lorſque je refuſois une victime aux Dieux,
J'oſai bien m'immoler ce Prince ambitieux.
Qu'il m'en coûte ! Sa fille, en ces lieux amenée,
Erixène a comblé les maux d'Idoménée.
Croirois-tu que mon cœur, nourri dans les haſards,
N'a pu de deux beaux yeux ſoutenir les regards ;
Et que j'adore enfin, trop facile & trop tendre,
Les reſtes de ce ſang que je viens de répandre ?

SOPHRONYME.

Quoi ! Seigneur, vous aimez ! Et, parmi tant de maux...

IDOMÉNÉE.

Cet amour dans mon cœur s'eſt formé dès Samos.
Mérion, incertain du ſuccès de ſes armes,

Y crut mettre ſa fille à l'abri des allarmes.
Je la vis, je l'aimai; conduite par Arcas,
Je la fis dans ces lieux amener ſur mes pas.
Il ſemble qu'une fille à mes regards ſi chère
Devoit me dérober la tête de ſon père:
Mais Vénus, attentive à ſe venger de moi,
Fit bientôt dans mon cœur céder l'amant au Roi.
J'immolai Mérion; & ma naiſſante flamme
En vain en ſa faveur combattit dans mon ame;
Vénus, qui me gardoit de ſiniſtres amours,
De ce Prince odieux me fit trancher les jours.
Que dis-je? dans le ſang du père d'Erixène,
J'eſpérois étouffer mon amour & ma haîne.
Je m'abuſois; mon cœur, par un triſte retour,
Défait de ſon courroux, n'en eut que plus d'amour:
Si, depuis mes malheurs, je ne l'ai pas vu naître,
En dois-je moins rougir d'avoir pu le connoître?

SOPHRONYME.

Menacé chaque jour du ſort le plus affreux,
Nourriſſez-vous, Seigneur, un amour dangereux?

IDOMÉNÉE.

Je ne le nourris point, puiſque je le déteſte:
C'étoit des Dieux vengeurs le coup le plus funeſte.
Que n'a point fait mon cœur pour affoiblir le trait?

SCÈNE III.

SCÈNE III.

IDOMÉNÉE, IDAMANTE, SOPHRONYME, POLYCLETE.

IDOMÉNÉE, *bas à Sophronyme.*

Je vois mon fils : laiſſons cet entretien ſecret.
Je t'ai tout découvert, mon amour & mon crime.
Cache bien mon amour, encor mieux ma victime.
(*à Idamante.*)
Que cherchez-vous, mon fils, dans cette affreuſe nuit ?

IDAMANTE.

Long-temps épouvanté par un horrible bruit,
Tremblant pour des malheurs qui redoublent ſans ceſſe,
Sans repos, toujours plein du trouble qui vous preſſe,
Allarmé pour des jours ſi chers, ſi précieux,
Je vous cherche. Pourquoi détournez-vous les yeux ?
Seigneur, qu'ai-je donc fait ? Vous craignez ma préſence !
Quel traitement, après une ſi longue abſence !

IDOMÉNÉE.

Non, il n'eſt pas pour moi de ſpectacle plus doux,
Mon fils ; je ne ſais rien de plus aimé que vous.
Mais je ne puis vous voir, que mon cœur ne frémiſſe.

Je crains le Ciel vengeur, & qu'il ne me raviſſe
Un bien......

IDAMANTE.

Ah! puiſſe-t-il, aux dépens de mes jours,
A des maux ſi cruels donner un prompt ſecours!
La mort du moins, Seigneur, finiroit mes allarmes.
Vous ne paroiſſez plus ſans m'arracher des larmes;
Triſte, déſeſpéré, vous cherchez à mourir,
Et vous m'aimez, Seigneur! Eſt-ce là me chérir?
Le Ciel en vain de vous écarte ſa colère,
Vous vous faites des maux qu'il ne veut pas vous faire:
Il vous rend à mes pleurs, quand je vous crois perdu;
M'ôterez-vous, Seigneur, le bien qu'il m'a rendu?

IDOMÉNÉE.

Ah! mon fils, nos malheurs ont laſſé ma conſtance,
Et de fléchir les Dieux je perds toute eſpérance;
Trop heureux, ſi le Ciel, ſecondant mes ſouhaits,
Me rejoignoit bientôt à mes triſtes ſujets!

IDAMANTE.

Pour eux, plus que le Ciel, vous ſeriez inflexible,
Si vous leur prépariez un malheur ſi terrible.
Tous les Dieux ne ſont point contre vous ni contr'eux,
Puiſqu'il nous reſte encore un Roi ſi généreux,
Conſervez-le, Seigneur, & terminez nos craintes.

Peut-être que le Ciel, plus sensible à nos plaintes,
Va s'expliquer bientôt; &, fléchir désormais.....

IDOMÉNÉE.

Ah! mon fils, puisse-t-il ne s'expliquer jamais!
Adieu.

SCÈNE IV.

IDAMANTE, POLYCLETE.

IDAMANTE.

De cet accueil, qu'attendre, Polyclete?
Que ce silence affreux me trouble & m'inquiete!
Que m'annonce mon père? Il me voit à regret;
Auroit-il pénétré mon funeste secret?
Sait-il par quel amour mon ame est entraînée?
Hélas! bien d'autres soins pressent Idoménée:
Ce Roi comblé de gloire, & qui n'aima jamais,
Ne s'informera point si j'aime, ou si je hais.
Il ignore qu'un sang qui fit toute sa haîne,
Fasse tout mon amour; que j'adore Erixène.
Que ne m'est-il permis d'ignorer à mon tour,
Que la haîne sera le prix de mon amour?
Je défis Mérion. Plus juste, ou plus févère,
Le Roi sacrifia ce Prince téméraire;

Prémices d'un retour fatal à tous les deux,
Prémices d'un amour encor plus malheureux.
C'est en vain que mon cœur brûle pour Erixène,
En vain.....

SCÈNE V.

IDAMANTE, ÉRIXÈNE, ISMÈNE.

IDAMANTE.

DANS cette nuit, Ciel! quel dessein l'amène?
(*à Erixène*)
Madame, quel bonheur! Eussé-je cru devoir
A la fureur des Dieux le plaisir de vous voir?

ÉRIXÈNE.

J'espérois, mais en vain, jouïr de leur colère;
J'ai cru que cette nuit alloit venger mon père,
Et que le juste Ciel, de sa mort irrité,
N'en verroit point le crime avec impunité.
D'un courroux légitime inutile espérance!
Avec trop de lenteur le Ciel sert ma vengeance.
En vain, pour vous punir, il remplit tout d'horreurs,
Puisqu'il peut de mes maux épargner les auteurs.

IDAMANTE.

J'ignore auprès des Dieux ce qui nous rend coupables,
J'ignore quel forfait les rend inexorables;

Mais je sais que le sang qui fait couler vos pleurs
N'a point sur nous, Madame, attiré ces malheurs.
Avant qu'un sang si cher eût arrosé la terre,
Le Ciel avoit déjà fait gronder son tonnerre.
Ainsi, pour vous venger, n'attendez rien des Dieux,
Si ce n'est de l'Amour, qui peut tout par vos yeux.
Que le courroux du Ciel, de cent villes fameuses,
Fasse de longs déserts, des retraites affreuses ;
Que les Ombres du Styx habitent ce sejour,
Tout vous vengera moins qu'un téméraire amour.
Seul il a pu remplir vos vœux & votre attente ;
Je défis votre père ; il vous livre Idamante.
Lorsque vous imploriez les traits d'un Dieu vengeur,
Tous les traits de l'Amour vous vengeoient dans mon cœur.

ÉRIXÈNE.

Quoi! Seigneur, vous m'aimez ?

IDAMANTE.

Jamais l'Amour, Madame,
Dans le cœur des humains n'alluma plus de flamme :
Sans espoir, dans vos fers toujours plus engagé....

ÉRIXÈNE.

O mon père! ton sang va donc être vengé.

IDAMANTE.

Si l'amour près de vous peut expier un crime,
Je rends grâce à l'Amour du choix de la victime.

Heureux même, à ce prix, que vous daigniez souffrir
Les vœux qu'un tendre cœur brûloit de vous offrir.
Je sais trop que vos pleurs condamnent ma tendresse;
Au sang que vous pleurez, hélas! tout m'intéresse.

ÉRIXÈNE.

Que m'importent, cruel, les vains regrets du cœur,
Après que votre main a servi sa fureur?

IDAMANTE.

J'ai suivi mon devoir, Madame; & sa défaite
Importoit à mes soins, importoit à la Crète.
La sûreté du Prince ordonna ce trépas;
Et, pour comble de maux, j'ignorois vos appas.
Mérion a rendu sa perte légitime;
Sa mort, sans mon amour, ne seroit pas un crime.

ÉRIXÈNE.

C'est-à-dire, Seigneur, qu'il mérita son sort.
Sans vouloir démêler les causes de sa mort,
Si de ces tristes lieux le funeste héritage
Du superbe Minos dut être le partage;
Si mon père, sorti du sang de tant de Rois,
D'Idoménée enfin a dû subir les loix,
Quel espoir a nourri cet amour qui m'outrage?
Et pourquoi m'en offrir un imprudent hommage?
Vainqueur de Mérion, fils de son assassin,
La source de mes pleurs s'ouvrit par votre main.

Eſt-ce pour les tarir que vos feux ſe déclarent ?
Songez-vous que ces pleurs pour jamais nous ſéparent ?
Sous le poids de vos fers, je n'arrive en ces lieux,
Que pour y recevoir les plus triſtes adieux.
Mérion expiroit, ſa tremblante paupière
A peine lui laiſſoit un reſte de lumière ;
Son ſang couloit encore, & couloit par vos coups :
Barbare, en cet état, me parloit-il pour vous ?
Qu'il m'eſt doux de vous voir brûler pour Erixène !
Conſervez votre amour, il ſervira ma haîne.
Adieu, Seigneur : c'eſt trop vous permettre un diſcours
Dont ma ſeule vengeance a dû ſouffrir le cours.

SCÈNE VI.

IDAMANTE, POLYCLETE.

POLYCLETE.

Ah ! Seigneur, falloit-il découvrir ce myſtère ?
Avez-vous dû parler ?

IDAMANTE.

Ai-je donc pu me taire ?
Près de l'objet enfin qui cauſe mon ardeur,
Pouvois-je retenir tant d'amour dans mon cœur ?

Que dis-tu ? toujours plein de cette ardeur extrême ;
Le hasard sans témoins m'offre tout ce que j'aime ;
Et tu veux de l'amour que j'étouffe la voix,
Libre de m'expliquer pour la première fois !
D'un attrait si puissant, eh ! comment se défendre ?
Mon amour malheureux vouloit se faire entendre.
Mais quel trouble inconnu remplit mon cœur d'effroi !
Cherchons dans ce palais à rejoindre le Roi.
Allons. Bientôt la nuit, moins terrible & moins sombre,
Va découvrir les maux qu'elle cachoit dans l'ombre.
Ces lieux sont éclairés d'un triste & foible jour :
Egésippe déjà doit être de retour.
Suis-moi, près de mon père il faut que je me rende.
Sachons, pour s'appaiser, ce que le Ciel demande.
Quel présage ! & qu'attendre en ces funestes lieux,
Si tout, jusqu'à l'amour, sert le courroux des Dieux ?

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉRIXÈNE, ISMÈNE.

ISMÈNE.

Madame, en ce palais, pourquoi toujours errante?

ÉRIXÈNE.

Lieux cruels, soutenez ma fureur chancelante;
Lieux encor teints du sang qui me donna le jour,
Du tyran de la Crète infortuné séjour,
Eternels monumens d'une douleur amère,
Lieux terribles, témoins de la mort mon père,
Lieux où l'on m'ôse offrir de coupables amours,
Prêtez à ma colère un utile secours;
Retraçez-moi sans cesse une triste peinture;
Contre un honteux amour défendez la nature.
O toi! qui vois la peine où ce feu me réduit,
Vénus, suis-je d'un sang que ta haîne poursuit?
Ou faut-il qu'en des lieux remplis de ta vengeance,
Les cœurs ne puissent plus brûler dans l'innocence?

Laiſſe au ſang de Minos ſes affronts, ſes horreurs ;
Sur ce ſang odieux ſignale tes fureurs :
Laiſſe au ſang de Minos Phèdre & le labyrinthe,
Au mien ſa pureté ſans tache & ſans atteinte.

ISMÈNE.

Madame, quel tranſport! qu'entends-je? & quel diſcours!
Quoi! vous vous reprochez de coupables amours!

ÉRIXÈNE.

Tout reproche à mon cœur le feu qui me dévore ;
Je reſpire un amour que ma raiſon abhorre.
De mon père, en ces lieux, j'oſe trahir le ſang ;
De mon père expiré je viens rouvrir le flanc.
A la main des bourreaux je joins ma main ſanglante :
Enfin ce cœur ſi fier brûle pour Idamante.

ISMÈNE.

Vainqueur de votre père.....

ÉRIXÈNE.

Iſmène, ce vainqueur,
Sut ſans aucun effort ſe ſoumettre mon cœur.
Je me défiois peu de la main qui m'enchaîne,
Ayant tant de ſujets de vengeance & de haine ;
Ni qu'Idamante en dût interrompre le cours,
Avec tant de raiſons de le haïr toujours ;
Comptant ſur ma douleur, ma fierté, ma colère ;
Et, pour tout dire enfin, ſur le ſang de mon père ;

Et mon père en mes bras ne faisoit qu'expirer,
Lorsqu'un autre que lui me faisoit soupirer.
A des yeux encor pleins d'un spectacle effroyable
Idamante parut, & parut trop aimable.
Aujourd'hui même encor l'amour a prévalu :
J'allois céder, Ismène, ou peu s'en est fallu.
Quand le prince m'a fait le récit de sa flamme,
Il entraînoit mon cœur, il séduisoit mon âme :
Déjà ce foible cœur, d'accord avec le sien,
Lui pardonnoit un feu qu'autorise le mien.
Des pleurs que j'ai versés prête à lui faire grâce,
Mon amour m'allioit aux crimes de sa race :
Près de ce prince, enfin, mon esprit combattu,
Sans un peu de fierté, me laissoit sans vertu ;
Et lorsque ma raison a rappelé ma gloire,
Dans le fond de mon cœur j'ai pleuré ma victoire.

ISMÈNE.

Votre cœur sans regret ne peut donc triompher
D'un feu qu'en sa naissance il falloit étouffer ?
Ah ! du moins, s'il n'en peut dompter la violence,
Faites à vos transports succéder le silence.

ÉRIXÈNE.

Si je craignois qu'un feu, déclaré malgré moi,
Dût jamais éclater devant d'autres que toi,
Dans la nuit du tombeau toujours prête à descendre,
J'irois ensevelir ce secret sous ma cendre.

Quoiqu'à mes yeux, peut-être, Idamante ait trop plû,
Il me sera toujours moins cher que ma vertu,
D'un amour que je crains il aura tout à craindre ;
Avec ma haîne seule il seroit moins à plaindre.
Non, mon père, ton sang lâchement répandu,
A tes fiers ennemis ne sera point vendu ;
Et le cruel vainqueur qui surprend ma tendresse
Ajoûte a ses forfaits celui de ma foiblesse.
Je saurai le punir de son crime & du mien.....
Le Roi paroît..... Fuyons un fâcheux entretien.

SCÈNE II.

IDOMÉNÉE, ÉRIXÈNE, SOPHRONYME, ISMÈNE.

IDOMÉNÉE.

Madame, demeurez..... Demeurez, Erixène.
Mérion par sa mort vient d'éteindre ma haîne ;
Ainsi ne craignez point ma rencontre en ces lieux :
Vous pouvez y rester sans y blesser mes yeux.
Mérion me fut cher ; mais de cet infidèle
Mes bienfaits redoublés ne firent qu'un rebelle ;
Vous le savez, l'ingrat, pour prix de ces bienfaits,
Osa contre le Roi soulever mes sujets.

Son crime fut de près ſuivi par ſon ſupplice,
Et ſon ſang n'a que trop ſatisfait ma juſtice :
Je l'en vis à regret laver ſon attentat ;
Mais je devois ſa tête à nos loix, à l'État :
Et près de vous j'oublie une loi trop ſévère,
Qui rend de mes pareils la haîne héréditaire.

ÉRIXÈNE.

Si, content de ſa mort, votre haîne s'éteint
Dans le ſang d'un Héros dont ce palais eſt teint,
La mienne, que ce ſang éterniſe en mon âme,
A votre ſeul aſpect ſe redouble & s'enflamme.
J'ai vu mon père, hélas ! de mille coups percé ;
Tout ſon ſang cependant n'eſt pas encor verſé....
Que ſa mort fût enfin injuſte ou légitime,
Auprès de moi, du moins, ſongez qu'elle eſt un crime :
Mon courroux là-deſſus ne connoît point de loi,
Qui puiſſe dans mon cœur juſtifier un Roi.
De maximes d'État colorant ce ſupplice,
Vous prétendez en vain couvrir votre injuſtice.
Le Ciel, qui contre vous ſemble avec moi s'unir,
De ce crime odieux va bientôt vous punir :
Contre vous dès long-temps un orage s'apprête ;
De mes pleurs chaque jour je groſſis la tempête.
Puiſſent les juſtes Dieux, ſenſibles à mes pleurs,
A mon juſte courroux égaler vos malheurs !
Et puiſſé-je à regret voir que toute ma haîne
Voudroit en vain y joindre une nouvelle peine !....

IDOMÉNÉE.

Ah! Madame, ceſſez de ſi funeſtes vœux :
N'offrez point à nos maux un cœur ſi rigoureux.
Vous ignorez encor ce que peuvent vos larmes ;
Ne prêtez point aux Dieux de ſi terribles armes,
Belle Erixène ; enfin, n'exigez plus rien d'eux.
Non, jamais il ne fut un Roi plus malheureux :
Du deſtin ennemi je n'ai plus rien à craindre.
J'éprouve des malheurs dont vous pourriez me plaindre.
Ces beaux yeux, ſans pitié qui pourroient voir ma mort,
Ne refuſeroient pas des larmes à mon ſort.
Sur mon peuple, des Dieux la fureur implacable
Des maux que je reſſens eſt le moins redoutable.
Sur le ſang de Minos un Dieu toujours vengeur,
A caché les plus grands dans le fond de mon cœur.
Objet infortuné d'une longue vengeance,
J'oppoſe à mes malheurs une longue conſtance.
Mon cœur, ſans s'émouvoir, les verroit en ce jour,
S'il n'eût brûlé pour vous d'un malheureux amour.

ÉRIXÈNE.

C'étoit donc peu, cruel ! qu'avec ignominie
Mon père eût terminé ſa déplorable vie !
Ce n'étoit point aſſez que votre bras ſanglant
Eût jetté dans les miens Mérion expirant !
De ſon ſang malheureux votre courroux funeſte
Vient, juſques dans mon cœur, pourſuivre encor le reſte !

Oui, tyran, cet amour, dont brûle votre cœur,
N'eſt contre tout ſon ſang qu'un reſte de fureur.

IDOMÉNÉE.

Le reſte de ce ſang m'eſt plus cher que la vie :
Souffrez qu'un tendre amour me le reconcilie.
Madame; je l'aimai, je vous l'ai déja dit;
Songez que Mérion lui-même ſe perdit.....
Quoi! rien ne peut fléchir votre injuſte colère!
Trouverai-je par-tout le cœur de votre père?
Sa révolte à vos yeux eut-elle tant d'attraits?
Mon amour aura-t-il le ſort de mes bienfaits?
Vous verrai-je, au moment que cet amour vous flatte,
Achever les forfaits d'une famille ingrate?

ÉRIXÈNE.

Achever des forfaits! C'eſt au ſang de Minos
A ſavoir les combler, non au ſang d'un Héros.

SCÈNE III.

IDOMÉNÉE, SOPHRONYME.

SOPHRONYME.

Que faites-vous, Seigneur? eſt-il temps que votre âme
S'abandonne aux tranſports d'une honteuſe flamme?

IDOMÉNÉE.

Pardonne; tu le vois, la raiſon à ſon gré
Ne règle pas un cœur par l'amour égaré.
Je me défends en vain: ma flamme impétueuſe
Détruit tous les efforts d'une âme vertueuſe;
D'un poiſon enchanteur tous mes ſens prévenus
Ne ſervent que trop bien le courroux de Vénus.
Je ſens toute l'horreur d'un amour ſi funeſte;
Mais je chéris ce feu que ma raiſon déteſte.
Bien plus, de ma vertu redoutant le retour,
Je combats plus ſouvent la raiſon que l'amour.

SOPHRONYME.

Ah! Seigneur, eſt-ce ainſi que le Héros s'exprime?
Eſt-ce ainſi qu'un grand cœur cède au joug qui l'opprime?
Le courroux de Vénus peut-il autoriſer
Des fers que votre gloire a dû cent fois briſer?
Parmi tant de malheurs, eſt-ce au vainqueur de Troie
A compter un amour dont il ſe fait la proie?
Qu'eſt devenu ce Roi plus grand que ſes ayeux,
Que ſes vertus ſembloient élever juſqu'aux Dieux,
Et qui, ſeul la terreur d'une orgueilleuſe ville,
Cent fois aux Grecs tremblans fit oublier Achille?
L'amour, aviliſſant l'honneur de ſes travaux,
Sous la honte des fers m'a caché le Héros.
Peu digne du haut rang où le Ciel l'a fait naître,
Un Roi n'eſt qu'un eſclave où l'Amour eſt le maître.

N'allez

N'allez point établir ſur ſon foible pouvoir
L'oubli de vos vertus ni de votre devoir.
Que l'amour ſoit en nous ou penchant, ou vengeance,
La foibleſſe des cœurs fait toute ſa puiſſance.
Mais, Seigneur, s'il eſt vrai que, maîtres de nos cœurs,
De nos divers penchans les Dieux ſoient les auteurs,
Quand même vous croiriez que ces Etres ſuprêmes
Pourroient déterminer nos cœurs malgré nous-mêmes,
Eſſayez ſur le vôtre un effort glorieux;
C'eſt-là qu'il eſt permis de combattre les Dieux.
Ce n'eſt point en fauſſant une auguſte promeſſe,
Qu'il faut contre le Ciel vous exercer ſans ceſſe.
Se peut-il que l'Amour vous impoſe des loix,
Et le titre d'amant eſt-il fait pour les Rois?
Au milieu des vertus où ſa grande ame eſt née,
Doit-on de ſes devoirs inſtruire Idoménée?

IDOMÉNÉE.

A ma raiſon du moins laiſſe le temps d'agir,
Et combats mon amour ſans m'en faire rougir.
Avec trop de rigueur ton entretien me preſſe:
Plains mes maux, Sophronyme, ou flatte ma foibleſſe.
A ce feu que Vénus allume dans mon ſein,
Reconnoîs de mon ſang le malheureux deſtin.
Pouvois-je me ſouſtraire à la main qui m'accable?
Reſpecte des malheurs dont je ſuis peu coupable.
Paſiphaé ni Phèdre, en proie à mille horreurs,

N'ont jamais plus rougi dans le fond de leurs cœurs.
Mais, que dis-je? Eſt-ce aſſez qu'en ſecret j'en rougiſſe,
Lorſqu'il faut de ce feu que mon cœur s'affranchiſſe?
Hé! d'un amour formé ſous l'aſpect le plus noir,
Dans mon cœur ſans vertu quel peut être l'eſpoir?
Ennemi, malgré moi, du penchant qui m'entraîne,
Je n'ai point prétendu couronner Erixène.
Je m'ôte le ſeul bien qui pouvoit l'éblouïr;
De ma Couronne enfin un autre va jouïr.

SOPHRONYME.

Gardez-vous de tenter un coup ſi téméraire.

IDOMÉNÉE.

Par tes conſeils en vain tu voudrois m'en diſtraire.
A mon fatal amour, tu connoîtras, du moins,
Que j'ai donné mon cœur, ſans y donner mes ſoins:
Car enfin, dépouillé de cet auguſte titre,
Ton Roi de ſon amour ne ſera plus l'arbitre;
Dans ces lieux, où bientôt je ne ſerai plus rien,
Mon fils va devenir & ton maître & le mien.
Eſſayons ſi des Dieux la colère implacable
Ne pourra s'appaiſer par un Roi moins coupable:
Ou du moins, ſur un vœu que le Ciel peut trahir,
Mettons-nous hors d'état de jamais obéir.
Non comme une victime aux autels amenée,
Tu verras couronner le fils d'Idoménée.

Le Ciel après, s'il veut, ſe vengera ſur moi :
Mais il n'armera point ma main contre mon Roi ;
Et, ſi c'eſt immoler cette tête ſacrée,
La victime par moi ſera bientôt parée.
Ce Prince ignore encor quel ſera mon deſſein ;
Sait-il que je l'attends ?

SOPHRONYME.

Dans le Temple prochain,
Au Ciel, par tant d'horreurs, qui pourſuit ſon ſupplice,
Il prépare, Seigneur, un triſte ſacrifice ;
Et, mouillant de ſes pleurs d'inſenſibles autels,
Pour vous, pour vos ſujets, il s'offre aux Immortels.

IDOMÉNÉE.

Vous n'êtes point touchés d'une vertu ſi pure !
Pardonnez donc, grands Dieux ! ſi mon cœur en murmure.
O mon fils !

SCÈNE IV.

IDOMÉNÉE, SOPHRONYME, ÉGÉSIPPE.

IDOMÉNÉE.

Mais, que vois-je ? & quel funeſte objet !
Égéſippe revient, tremblant, triſte, défait.

Que dois-je ſoupçonner? Ah! mon cher Sophronyme,
Le Ciel impitoyable a nommé ſa victime.

ÉGÉSIPPE.

Quelle victime encor! que de pleurs, de regrets,
Nous vont coûter des Dieux les barbares décrets!
Pourrai-je, ſans frémir, nommer.....

IDOMÉNÉE.

Je t'en diſpenſe;
Couvre plutôt ce nom d'un éternel ſilence:
De ton ſecret fatal je ſuis peu curieux,
Et ſur ce point, enfin, j'en ſais plus que les Dieux.

SOPHRONYME.

Ecoutez, cependant.

IDOMÉNÉE.

Que veux-tu que j'écoute?
D'un arrêt inhumain tu crois donc que je doute?
Mais pourſuis, Égéſippe.

ÉGÉSIPPE.

Au pied du mont ſacré
Qui fut pour Jupiter un aſyle aſſuré,
J'interroge, en tremblant, le Dieu ſur nos misères.
Le Prêtre deſtiné pour les ſecrets myſtères,
Se traîne proſterné près d'un antre profond,
Ouvre..... Avec mille cris le gouffre lui répond:

D'affreux gémiſſemens & des voix lamentables
Formoient, à longs ſanglots, des accens pitoyables;
Mais qui venoient à moi comme des ſons perdus,
Dont réſonnoit le temple en échos mal rendus.
Je prêtois cependant une oreille attentive,
Lorſqu'enfin une voix, plus forte & plus plaintive,
A paru raſſembler tant de cris douloureux,
Et répéter cent fois: « ô Roi trop malheureux» !
Déja ſaiſi d'horreur d'une ſi triſte plainte,
Le Prêtre m'a bientôt frappé d'une autre crainte,
Quand, relevant ſur lui mes timides regards,
Je le vois, l'œil farouche & les cheveux épars,
Se débattre long-temps ſous le Dieu qui l'accable,
Et prononcer enfin cet arrêt formidable:
« Le Roi n'ignore pas ce qu'exigent les Dieux:
» Maître encor de la Crète & de ſa deſtinée,
» Il porte dans ſes mains le ſalut de ces lieux;
» Il faut le ſang d'Idoménée ».

IDOMÉNÉE.

Le Roi n'ignore pas ce qu'exigent les Dieux!
(*à Sophronyme.*)
Tu vois ſi les cruels pouvoient s'expliquer mieux.
Grâces à leur fureur, toute erreur ſe diſſipe;
J'entrevois...... il ſuffit: laiſſe-nous, Égéſippe.
Sur un ſecret enfin qui regarde ton Roi,
Songe, malgré les Dieux, à lui garder ta foi.

SCÈNE V.

IDOMÉNÉE, SOPHRONYME.

IDOMÉNÉE.

TU vois ſur nos deſtins ce que le Ciel prononce ;
En redoutois-je à tort la funeſte réponſe ?
Il demande mon fils, je n'en puis plus douter,
Ni de mon trépas même un inſtant me flatter.
Mânes de mes ſujets, qui, des bords du Cocyte,
Plaignez encor celui qui vous y précipite,
Pardonnez ; tout mon ſang, prêt à vous ſecourir,
Auroit coulé, ſi ſeul il me falloit mourir :
Mais le Ciel irrité veut que mon fils périſſe,
Et mon cœur ne veut pas que ma main obéiſſe.
Moi, je verrois mon fils ſur l'autel étendu !
Tout ſon ſang couleroit par mes mains répandu !
Non, il ne mourra point..... Je ne puis m'y réſoudre :
Ciel, n'attends rien de qui n'attend qu'un coup de foudre...



SCÈNE VI.

IDOMÉNÉE, IDAMANTE, SOPHRONYME.

IDAMANTE.

PAR votre ordre, Seigneur.....

IDOMÉNÉE.

Dieux! qu'eſt-ce que je voi?

IDAMANTE.

Quelles horreurs ici répandent tant d'effroi!
Quels regards! D'où vous vient cette ſombre triſteſſe?
Quelle eſt en ce moment la douleur qui vous preſſe?
Du Temple, dans ces lieux aujourd'hui de retour,
Égéſippe, dit-on, s'eſt fait voir à la Cour.
Le Ciel a-t-il parlé? Sait-on ce qu'il exige?
Eſt-ce un ordre des Dieux, Seigneur, qui vous afflige?
Savons-nous par quel crime.....

IDOMÉNÉE.

Un ſilence cruel
Avec le crime encor cache le criminel.
Ne cherchons point des Dieux à troubler le ſilence;
Aſſez d'autres malheurs éprouvent ma conſtance....

Ah, mon fils! ſi jamais votre cœur généreux
A partagé les maux d'un père malheureux,
Si vous fûtes jamais ſenſible à ma diſgrâce,
Au Trône, en ce moment, daignez remplir ma place.

IDAMANTE.

Moi, Seigneur!

IDOMÉNÉE.

Oui, mon fils: mon cœur reconnoiſſant
Ne veut point que ma mort vous en faſſe un préſent.
Je ſais que c'eſt un rang que votre cœur dédaigne;
Mais qu'importe? Il le faut..... Régnez.....

IDAMANTE.

Moi, que je règne,
Et que j'oſe à vos yeux me placer dans un rang
Où je dois vous défendre au prix de tout mon ſang!
A cet ordre, Seigneur, eſt-ce à moi de ſouſcrire?
Ciel! eſt-ce à votre fils à vous ravir l'Empire?

IDOMÉNÉE.

Régnez, mon fils, régnez ſur la Crète & ſur moi;
Je le demande en père, & vous l'ordonne en Roi.
Cher Prince, à mes deſirs que votre cœur ſe rende;
Pour la dernière fois, peut-être, je commande.

IDAMANTE.

Si votre nom ici ne doit plus commander,

N'attendez point, Seigneur, de m'y voir succéder.
Et qui peut vous forcer d'abandonner le Trône ?

IDOMÉNÉE.

Eh bien! régnez, mon fils... C'est le Ciel qui l'ordonne...

IDAMANTE.

Le Ciel lui-même, hélas ! le garant de ma foi,
Le Ciel m'ordonneroit de détrôner mon Roi !
De tout ce que j'entends que ma frayeur redouble !
Ah ! par pitié, Seigneur, éclaircissez mon trouble;
Dissipez les horreurs d'un si triste entretien;
Est-il dans votre cœur des secrets pour le mien?
Parlez, ne craignez point d'augmenter mes allarmes;
C'est trop se taire. Ah Ciel! je vois couler vos larmes;
Vous me cachez en vain ces pleurs que j'ai surpris.
Dieux! que m'annoncez-vous? Ah, Seigneur.....!

IDOMÉNÉE.

Ah, mon fils!
Voyez où me réduit la colère céleste.....
Sophronyme, fuyons cet entretien funeste.....

IDAMANTE.

Où fuyez-vous, Seigneur ?

IDOMÉNÉE.

Je vous fuis à regret,
Mon fils, vous n'en saurez que trop-tôt le secret.

SCÈNE VII.

IDAMANTE, *seul*.

DIEUX ! quel trouble est le mien ! quel horrible mystère
Fait fuir devant mes yeux Sophronyme & mon père ?
Non, suivons-le..... Son cœur encor mal affermi
Ne me pourra cacher son secret qu'à-demi :
Je l'ai vu s'émouvoir ; & contre ma poursuite
Il se défendoit mal, sans une prompte fuite.
Pénétrons.... Mais d'où vient que je me sens glacer ?
Quelle horreur à mes sens vient de se retracer !
Quelle invisible main m'arrête & m'épouvante ?
Allons.... Où veux-je aller, & qu'est-ce que je tente ?
De quel secret encor prétends-je être informé ?
Eh ! ne connois-je pas le sang qui m'a formé ?
Peu touché des vertus du grand Idoménée,
Le Ciel rendit toujours sa vie infortunée ;
Son funeste courroux l'arracha de sa Cour,
Et n'a que trop depuis signalé son retour.
Ah ! renfermons plutôt mon trouble & mes allarmes,
Que d'oser pénétrer dans d'odieuses larmes.
Suivons-le cependant...... Pour calmer mon effroi,
Dieux, faites que ces pleurs ne coulent que pour moi.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉRIXÈNE, ISMÈNE.

ISMÈNE.

Enfin, l'Amour ſoumet aux charmes d'Erixène
L'objet de ſa tendreſſe & l'objet de ſa haîne.
Vous triomphez, Madame ; & vos fiers ennemis
Bientôt par vos appas ſe verront déſunis.

ÉRIXÈNE.

Quel triomphe ! peux-tu me le vanter encore,
Quand je ne puis dompter le feu qui me dévore ?
Après ce que mon cœur en éprouve en ce jour,
Du ſoin de me venger dois-je charger l'Amour ?
En me livrant le fils, s'il flattoit ma colère,
Je ne l'implorois pas pour me venger du père.
Tant qu'aux loix de l'Amour mon cœur ſera ſoumis,
Que dois-je en eſpérer contre mes ennemis ?

ISMÈNE.

Vous pouvez donc, Madame, employant d'autres armes,

Punir ſans ſon ſecours l'auteur de tant de larmes,
Puiſque le juſte Ciel, de concert avec vous,
Semble ſur vos deſirs meſurer ſon courroux.
Tout vous livre à l'envi le fier Idoménée.
Par un arrêt des Dieux ſa tête eſt condamnée,
L'Oracle la demande, & ce funeſte jour
Va le punir des maux que vous fit ſon retour.
Si vous voulez vous-même, achevant ſa diſgrâce,
Hâter le coup affreux dont le Ciel le menace,
Répandez le ſecret qui vous eſt dévoilé,
Et qu'Égéſippe en vain ne l'ait point révélé.
Du Prince votre père ami toujours fidèle,
Vous voyez à quel prix il vous marque ſon zèle.
Imitez-le, Madame, & qu'un ſang odieux
Par vos ſoins aujourd'hui ſe répande en ces lieux.
De l'intérêt des Dieux faites votre vengeance,
Et d'un peuple expirant faites-en la défenſe;
Montrez-lui ſon ſalut. Dans ce terrible arrêt,
Lui, vous, les Dieux enfin, n'avez qu'un intérêt.
Doù vient que je vous vois interdite & tremblante?
Craignez-vous d'exciter les plaintes d'Idamante?

ÉRIXÈNE.

Hélas! ſi près des maux où je vais le plonger,
Un ſeul moment, pour lui, ne puis-je m'affliger?
Que veux-tu? je frémis du ſpectacle barbare
Que mon juſte courroux en ces lieux lui prépare.

Je ſens trop, par les pleurs que je verſe aujourd'hui,
Quelle eſt l'horreur du coup qui va tomber ſur lui.
Tu ſais que, pour ſon Roi, ſon amour eſt extrême.

ISMÈNE.

Il ne vous reſte plus que d'aimer le Roi même.
Qu'entends-je? De vos pleurs importunant les Dieux,
Vos plaintes chaque jour font retentir ces lieux;
Et quand le Ciel prononce au gré de votre envie,
Vous n'oſez plus pourſuivre une odieuſe vie!
Songez, puiſque les Dieux vous ouvrent leurs ſecrets,
Qu'ils vous chargent, par-là, du ſoin de leurs décrets.
Et qu'auriez-vous donc fait, ſi, trompant votre attente,
L'Oracle eût demandé la tête d'Idamante,
Puiſque vous balancez.....

ÉRIXÈNE.

A quoi bon ces tranſports?
Je conçois bien, ſans toi, de plus nobles efforts.
Malgré tout mon amour, mon devoir eſt le même:
Mais peut-on, ſans trembler, opprimer ce qu'on aime?
Un je ne ſais quel ſoin me ſaiſit malgré moi,
Et mon propre courroux redouble mon effroi.
Ne crains rien cependant; mais laiſſe ſans contrainte,
A des cœurs malheureux, le ſecours de la plainte.
Je n'ai point ſuccombé pour avoir combattu,
Et tes raiſons ici ne font point ma vertu.
Égéſippe en ces lieux ſe fait long-temps attendre.....

SCÈNE II.

ÉRIXÈNE, ISMÈNE, ÉGÉSIPPE.

ÉGÉSIPPE.

MADAME, pardonnez ; j'ai dû plutôt m'y rendre ;
Mais un ordre preſſant, que je n'attendois pas,
Malgré moi, loin de vous, avoit porté mes pas.
C'en eſt fait ! le tyran échappe à notre haîne.
Hâtons notre vengeance, ou ſa fuite eſt certaine ;
Ses vaiſſeaux ſont tout prêts, & déja ſur les flots
Remontent à l'envi ſoldats & matelots.
Un gros de nos amis près d'ici ſe raſſemble :
Tandis que dans ces lieux tout gémit & tout tremble,
On peut dans ce déſordre échapper du palais.
Venez au peuple enfin vous montrer de plus près.....
Mais le tyran paroît ; évitez ſa préſence.
Je vais dès ce moment ſervir votre vengeance.



SCÈNE III.

IDOMÉNÉE, ÉGÉSIPPE.

IDOMÉNÉE.

Mes vaisseaux sont-ils prêts ?

ÉGÉSIPPE.

Oui, Seigneur, mais les eaux
D'un naufrage assuré menacent vos vaisseaux :
La mer gronde, & ses flots font mugir le rivage ;
L'air s'enflamme, & ses feux n'annoncent que l'orage.
De qui doit s'embarquer je déplore le sort.
Seroit-ce vous, Seigneur ?

IDOMÉNÉE.

Qu'on m'aille attendre au port.

SCÈNE IV.

IDOMÉNÉE, *seul.*

Ainsi dònc tout menace une innocente vie !
O mon fils ! faudra-t-il qu'elle te soit ravie ?
A des Dieux sans pitié ne te puis-je arracher ?
Quel asyle contr'eux désormais te chercher ?

Que n'ai-je point tenté ? Je t'offre ma couronne ;
Un départ rigoureux par moi-même s'ordonne :
Je crois t'avoir ſauvé, quand j'y puis conſentir ;
Et les ondes déjà s'ouvrent pour t'engloutir.
Fuis cependant, mon fils..... L'orage qui s'apprête
Eſt le moindre péril qui menace ta tête.
Quoique je n'aie, hélas ! rien de plus cher que toi,
Tu n'as point d'ennemis plus à craindre que moi.
O mon peuple ! ô mon fils ! promeſſe redoutable !
Roi, père malheureux ! Dieux cruels ! vœu coupable !
O Ciel ! de tant de maux toujours moins ſatisfait,
Tu n'as jamais tonné pour un moindre forfait.
Et vous, fatal objet d'une flamme odieuſe,
Erixène à mon cœur toujours trop précieuſe,
Fuyez avec mon fils de ces funeſtes lieux ;
Pour tout ce qui m'eſt cher j'y dois craindre les Dieux.

SCÈNE V.

IDOMÉNÉE, IDAMANTE.

IDAMANTE.

MALGRÉ l'affreux péril du plus cruel naufrage,
On dit que nos vaiſſeaux vont quitter le rivage :
Quoique de ces apprêts mon cœur ſoit allarmé,
Je ne viens point, Seigneur, pour en être informé ;

Je ſais de vos ſecrets reſpećter le myſtère,
Et l'on ne m'en fait plus l'heureux dépoſitaire.

IDOMÉNÉE.

Mon cœur, que ce reproche accuſe de changer,
Vous taît des maux qu'il craint de vous voir partager.
Il en eſt cependant dont il faut vous inſtruire.

(*à part.*)

Ces vaiſſeaux... ces apprêts... Ciel! que lui vais-je dire!
Ah! mon fils.... Non, mon cœur n'y ſauroit conſentir.

IDAMANTE.

Dieux! que vous m'allarmez!....

IDOMÉNÉE.

Mon fils, il faut partir.

IDAMANTE.

Qui doit partir?

IDOMÉNÉE.

Vous.

IDAMANTE.

Moi! Ciel! qu'entends-je?

IDOMÉNÉE.

Vous-même.

Il falloit accepter l'offre du diadême.

Fuyez, mon fils, fuyez un Ciel trop rigoureux,
Un rivage perfide, un père malheureux.

IDAMANTE.

Ciel! qui m'a préparé cette horrible disgrâce?
La mort même entre nous ne peut mettre une espace.
N'accablez point mon cœur d'un pareil désespoir.
Je goûte à peine, hélas! le bien de vous revoir....
Pourquoi régner? Pourquoi faut-il que je vous quitte?
Quel est donc le projet que votre âme médite?

IDOMÉNÉE.

Voyez par quels périls vos jours sont menacés;
Fuyez, n'insistez plus; je crains, c'en est assez.
Jugez par mon amour de ce que je dois craindre,
Puisqu'à nous séparer ce soin m'a pu contraindre;
Jugez de mes frayeurs..... Ah! loin de ces climats,
Allez chercher des Dieux qui ne se vengent pas.

IDAMANTE.

Eh! que pourroit m'offrir une terre étrangère,
Que des Dieux ennemis, si je ne vois mon père?
Vos Dieux seront les miens: laissez-moi, près de vous,
De ces Dieux irrités partager le courroux.

IDOMÉNÉE.

Ah! fuyez-moi..... fuyez le Ciel qui m'environne.
Fuyez, mon fils, fuyez..... puisqu'enfin je l'ordonne;
Et, sans vous informer du secret de mes pleurs,

Fuyez, ou redoutez le comble des horreurs.
Avec vous à Samos conduiſez Erixène.....

IDAMANTE.

Seigneur.....

IDOMÉNÉE.

Ce ne doit plus être un objet de haîne :
Des crimes de ſon père immolé par nos loix,
La fille n'a point dû porter l'injuſte poids.
Adieu. Peut-être un jour le deſtin moins ſévère
Vous permettra, mon fils, de revoir votre père.
Dérobez cependant à des Dieux ennemis
Une princeſſe aimable, un ſi généreux fils.....

IDAMANTE.

Erixène! eh! pourquoi compagne de ma fuite?
Expliquez..... Mais je vois que votre âme eſt inſtruite.
Erixène, Seigneur, m'eſt un préſent bien doux;
Mais tout cede à l'horreur de m'éloigner de vous.
A ce triſte départ quel aſtre pourroit luire?
Voyez le déſeſpoir où vous m'allez réduire.
En vain ſur cet exil vous croyez me tenter:
Plus vous m'offrez, Seigneur, moins je puis vous quitter.
Je vous dois trop, hélas!..... Quelle tendreſſe extrême!
M'offrir en même jour, & ſceptre, & ce que j'aime!
Non.....

IDOMÉNÉE

Ce que vous aimez?.....

IDAMANTE.

Ah ! pardonnez, Seigneur ;
Je le vois, vous ſavez les ſecrets de mon cœur.
Pardonnez : j'en ai fait un coupable myſtère :
Non que, pour vous tromper, je vouluſſe m'en taire
Mais d'un feu qu'en mon ſein j'avois cru renfermer,
Hé ! qui, Seigneur, encore a pu vous informer ?
Ah ! quoiqu'il ſoit trop vrai que j'adore Erixène.....

IDOMÉNÉE.

Pourſuivez, Dieux cruels ! ajoutez à ma peine :
Me voilà parvenu, par tant de maux divers,
A pouvoir défier le Ciel & les Enfers.
Je ne redoute plus votre courroux funeſte,
Impitoyables Dieux ! ce coup en eſt le reſte.
Sur mon peuple à préſent ſignalez vos fureurs,
Et, ſi ce n'eſt aſſez, verſez-les dans nos cœurs.
Voyez-nous tous les deux, ſaiſis de votre rage,
Egorgés l'un par l'autre, achever votre ouvrage.
Par de nouveaux dangers arrachez-moi des vœux.
Me ferez-vous jamais un ſort plus rigoureux ?

IDAMANTE.

Où s'égare, Seigneur, votre âme furieuſe ?
Erixène ceſſoit de vous être odieuſe,
Diſiez-vous ; & pour elle un reſte de pitié
Sembloit vous dépouiller de toute inimitié.
Haïrez-vous toujours cet objet adorable ?

IDOMÉNÉE.

Si je le haïssois, seriez-vous si coupable?
O, de tous les malheurs, malheur le plus fatal!

IDAMANTE.

Seigneur.....

IDOMÉNÉE.

Ah! fils cruel, vous êtes mon rival.

IDAMANTE.

O Ciel!

IDOMÉNÉE.

De quelle main part le trait qui me blesse!
Réserviez-vous, cruel! ce prix à ma tendresse?
Je ne verrai donc plus dans mes tristes Etats,
Que des Dieux ennemis & des hommes ingrats!
Quoi! toujours du Destin la barbare injustice,
De tout ce qui m'est cher fera donc mon supplice!
Imprudent que j'étois! & j'allois couronner
Ce fils qu'à ma fureur je dois abandonner!
Mais c'en est fait, l'amour de mon devoir décide.

IDAMANTE.

Mon père!....

IDOMÉNÉE.

O nom trop doux pour un fils si perfide!

IDAMANTE.

N'accablez point, Seigneur, un fils infortuné,
A des maux infinis par l'Amour condamné.

Puiſqu'enfin votre cœur s'en eſt laiſſé ſurprendre,
Jugez ſi d'Erixène on pouvoit ſe défendre.
Hélas! je ne craignois, adorant ſes appas,
Que d'aimer un objet qui ne vous plairoit pas;
Et mon cœur, trop épris d'une odieuſe chaîne,
Oublioit ſon devoir dans les yeux d'Erixène.
Mais, ſi l'aimer, Seigneur, eſt un ſi grand forfait,
L'Amour m'en punit bien par les maux qu'il me fait.

IDOMÉNÉE.

Voilà l'unique fruit qu'il en falloit attendre.
D'un amour criminel qu'oſiez-vous donc prétendre?
Et quel étoit l'eſpoir de vos coupables feux,
Quand chaque jour le crime augmentoit avec eux?
Qu'Erixène à mes yeux fût odieuſe ou chère,
Vos feux également offenſoient votre père.
Je veux bien cependant, juge moins rigoureux,
Vous en accorder, Prince, un pardon généreux :
Mais pourvu que votre âme, à mes deſirs ſoumiſe,
Renonce à tout l'amour dont je la vois épriſe.

IDAMANTE.

Ah! quand même mon cœur oſeroit le vouloir,
Aimer, ou n'aimer pas, eſt-il en mon pouvoir?
Je combattrois en vain une ardeur téméraire :
L'Amour m'en a rendu le crime néceſſaire.
Malgré moi, de ce feu je vis mon cœur atteint;
Peut-être, malgré moi, je l'y verrois éteint.

Mais ce cœur, à l'amour que je n'ai pu ſouſtraire,
Dans le rival du moins aime toujours un père.
Par un nom ſi ſacré, tout autre ſuſpendu....

IDOMÉNÉE.

Dans le nom de rival, tout nom eſt confondu.
Vous n'êtes plus mon fils, ou peu digne de l'être;
Je vois que tout mon ſang n'en a formé qu'un traître.

IDAMANTE.

Où fuirai-je? grands Dieux! De quels noms ennemis
Accablez-vous, Seigneur, votre malheureux fils!
Ah! quels noms odieux me faites vous entendre!
Quelle horreur pour un fils reſpectueux & tendre!
Songez-vous que ce fils eſt encor devant vous,
Ce fils long-temps l'objet de ſentimens plus doux?
Brûlant d'un feu cruel que je ne puis éteindre,
Vous me devez, Seigneur, moins haïr que me plaindre;
Et ſi ma flamme enfin eſt un crime ſi noir,
Vous êtes bien vengé par mon ſeul déſeſpoir.
Ceſſez de m'envier une importune flamme.
Odieux à l'objet qui ſait charmer mon âme,
Abhorré d'un rival que j'aimerai toujours,
Seigneur, voilà le fruit de mes triſtes amours.
Mais puiſque de ce feu qui tous deux nous anime,
Sur mon cœur trop épris eſt tombé tout le crime,
Je ſaurai m'en punir; & je ſens que ce cœur
Vous craint déjà bien moins que ſa propre fureur.

Déformais tout en proie au tranfport qui me guide,
Je vous délivrerai de ce fils fi perfide.
Si mon coupable cœur vous trahit malgré moi,
Mon bras plus innocent faura venger mon Roi.
Ce n'eft pas d'aujourd'hui qu'il fert votre vengeance,
Et je vais en punir ce cœur qui vous offenfe.

(*Il tire fon épée.*)

Soyez donc fatisfait.....

IDOMÉNÉE, *l'arrêtant.*

Arrêtez, furieux......

IDAMANTE.

Laiffez couler le fang d'un rival odieux.

IDOMÉNÉE.

Mon fils!....

IDAMANTE.

D'un nom fi cher m'honorez-vous encore?
Laiffez-moi me punir d'un feu qui me dévore.

IDOMÉNÉE.

Ma vertu jufques-là ne fauroit fe trahir......
Va, fils infortuné..... je ne te puis haïr.....

IDAMANTE.

Ah! Seigneur.....

IDOMÉNÉE.

Laiffez-moi, fuyez ma trifte vue;
Ne renouvelons plus un difcours qui me tue.

SCÈNE VI.

IDOMÉNÉE, *seul.*

INEXORABLES Dieux, vous voilà satisfaits !
Pour un nouveau courroux vous reste-t-il des traits ?
Finis tes tristes jours, père, amant déplorable.....
Vengeons-nous bien plutôt, si mon fils est coupable.
Que sais-je si l'ingrat ne s'est point fait aimer ?
Sans doute, puisqu'il aime, il aura su charmer.
Il triomphe en secret de mon amour funeste ;
Il est aimé ; je suis le seul que l'on déteste.
Tout mon courroux renaît de ce seul souvenir.
Livrons l'ingrat aux Dieux. Qui me peut retenir ?
Coule sur nos autels tout le sang d'Idamante.....
Coule plutôt le tien.....

SCÈNE VII.

IDOMÉNÉE, SOPHRONYME.

IDOMÉNÉE.

QUEL objet se présente !
Ah ! c'est toi. Quel malheur au mien peut-être égal !
Sophronyme, mon fils.....

SOPHRONYME.

Seigneur ?

IDOMÉNÉE.

Eſt mon rival.

SOPHRONYME.

Il eſt temps pour jamais d'oublier l'inhumaine.
Ignorez-vous, Seigneur, le crime d'Érixène,
Celui de Mérion ici renouvelé ?
L'arrêt des Dieux, enfin, au peuple eſt révélé :
Par Égéſippe inſtruit.....

IDOMÉNÉE.

Ciel ! que viens-tu m'apprendre ?

SOPHRONYME.

Du port où par votre ordre il m'a fallu deſcendre,
Je revenois, Seigneur : un grand peuple aſſemblé
M'attire par ſes cris, par un bruit redoublé.
Par le ſens de l'oracle Érixène trompée,
Du ſoin de ſe venger toujours plus occupée,
De l'intérêt des Dieux prétextant ſon courroux,
Tâchoit de ſoulever vos ſujets contre vous ;
De tout par Égéſippe encor plus mal inſtruite,
A vos ſujets tremblans révéloit votre fuite ;
Leur diſoit que le Ciel, pour unique ſecours,
Attachoit leur ſalut à la fin de vos jours.....

Pour eux, par leurs regrets, du grand Idoménée
Contens de déplorer la triste destinée,
Ils sembloient seuls frappés par l'arrêt du Destin.
Égésippe à voulu les exciter en vain.
Pour moi, qui frémissois de tant de perfidie,
Je le poursuis, l'atteins, & le laisse sans vie,
Désabuse le peuple; & content désormais,
J'ai ramené, Seigneur, la Princesse au palais.

IDOMÉNÉE.

Sujets infortunés, qu'en mon cœur je déplore,
Au milieu de vos maux me plaignez-vous encore?
Ce qui m'aime à sa perte est par moi seul livré;
Et tout ce qui m'est cher, contre moi conjuré!
Cruel à notre tour, qu'Idamante périsse;
De celui d'Érixène augmentons son supplice;
Faisons-leur du trépas un barbare lien;
Dans leur sang confondu mêlons encor le mien.....
Vains transports qu'a formé ma fureur passagère!
Hélas! qui fut jamais plus amant & plus père?....
Mes peuples cependant, par moi seul accablés.....

SOPHRONYME.

Ah! Seigneur, leurs tourmens sont encor redoublés.
Depuis que le Destin a fait des misérables,
On n'éprouva jamais des maux plus redoutables.
Je frémis des horreurs où ce peuple est réduit.
Un gouffre sous Ida s'est ouvert cette nuit.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉRIXÈNE, ISMÈNE.

ÉRIXÈNE.

EN vain tu veux calmer le transport qui m'agite.
Foibles raisonnemens dont ma douleur s'irrite!
Laisse-moi, porte ailleurs tes funestes avis:
Il m'en a trop coûté pour les avoir suivis.
Vois ce qu'à tes conseils aujourd'hui trop soumise,
Je viens de recueillir d'une vaine entreprise.
Vois ce que ta fureur & la mienne ont produit:
Mon départ & ma honte en seront tout le fruit.
Je ne reverrai plus ce Prince que j'adore;
Et, pour comble d'horreur, mon amour croît encore.
En armant contre lui mon devoir inhumain,
Cruelle! tu m'as mis un poignard dans le sein.
Cher Prince, pardonnez.....

SCÈNE II.

IDAMANTE, ÉRIXÈNE, ISMÈNE.

ISMÈNE.

Je le vois qui s'avance.
De vos transports, du moins, cachez la violence.

ÉRIXÈNE.

Eh! comment les cacher! Je sais que je le dois;
Mais le puis-je, & le voir pour la dernière fois?
Fuyons-le cependant, sa présence m'étonne.

IDAMANTE.

Où fuyez-vous, Madame?

ÉRIXÈNE.

Où mon devoir l'ordonne.

IDAMANTE.

Du moins, à la pitié laissez-vous émouvoir.
Vous ne l'avez que trop signalé ce devoir.
Avec tant de courroux, hélas! qu'a-t-il à craindre?
Vous ne m'entendrez plus soupirer ni me plaindre.
Vous partez; je vous aime, & vous me haïssez;
Mes malheurs, dans ces mots, semblent être tracés.

Cependant ce départ, mon amour, votre haîne,
Ne sont pas aujourd'hui ma plus cruelle peine.
C'étoit peu que votre âme, insensible à mes vœux,
Eût de tout son courroux payé mes tendres feux:
Ce malheureux amour que votre cœur abhorre,
Malgré tous vos mépris, que je chéris encore;
Cet amour qui, malgré votre injuste rigueur,
N'a jamais plus régné dans le fond de mon cœur;
Cet amour qui faisoit le bonheur de ma vie,
Il faut à mon devoir que je le sacrifie.
Non que mon triste cœur, par ce cruel effort,
Renonce à vous aimer; mais je cours à la mort.
Heureux si mon trépas, devenu légitime,
Des pleurs que j'ai causés peut effacer le crime!
Mais si c'en étoit un d'adorer vos beaux yeux,
Je ne suis pas le seul criminel en ces lieux.
Ce qu'en vain Mérion attendoit de ses armes,
Vous seule, en un moment, l'avez pu par vos charmes.
Tous vous livre à l'envi cet empire fatal.
Régnez, vous le pouvez.... mon père est mon rival.

ÉRIXÈNE.

Je connois les transports & de l'un & de l'autre;
Et je sais jusqu'où va son audace & la vôtre.
Son téméraire amour n'a que trop éclaté.

IDAMANTE.

Sans vous en offenser, vous l'avez écouté!

Je ne m'étonne plus du malheur qui m'accable,
Ni que vos yeux cruels me trouvent si coupable.
Votre cœur, à son tour, épris pour un Héros,
N'a pas toujours haï tout le sang de Minos.
Pour mon père, en secret, vous brûliez, inhumaine!
Et moi seul, en ces lieux, j'exerçois votre haîne.
Quoi! vous m'abandonnez à mes soupçons jaloux!
Suis-je le malheureux! Madame, l'aimez-vous?

ÉRIXÈNE.

Moi, je pourrois l'aimer! &, dans le fond de l'âme,
J'aurois sacrifié mon devoir à sa flamme!
Dieux! qu'est-ce que j'entends? Seigneur, osez-vous bien
Reprocher à mon cœur l'égarement du sien?
Après ce qu'a produit sa cruauté funeste,
Qui? moi, j'approuverois des feux que je déteste,
Un amour par le sang, par mes pleurs condamné,
Et devenu forfait dès l'instant qu'il est né!
Ouvrez vos yeux, cruel! & voyez quel spectacle
A mis à son amour un invincible obstacle.
Son crime dans ces lieux est par-tout retracé;
Le sang qui les a teints n'en est point effacé.
Là, mon père sanglant vint s'offrir à ma vue,
Et tomber dans les bras de sa fille éperdue.
Vos yeux, comme les miens, l'ont vu sacrifier;
Faut-il d'autres témoins pour me justifier?
Tout ce que j'ai tenté pour m'immoler sa tête;

L'Oracle révélé, mon départ qui s'apprête,
Ma fierté, ma vertu, cent outrages récens,
Voilà pour mon devoir des titres ſuffiſans.
Ne croyez pas, Seigneur, que mon cœur les oublie.....
Mais que dis-je ?.... & d'où vient que je me juſtifie ?
Gardez tous vos ſoupçons : bien loin de les bannir,
Je dois aider moi-même à les entretenir.

IDAMANTE.

Eh bien! pour m'en punir, déſormais moins ſévère,
Regardez ſans courroux la flamme de mon père :
Il vous aime, Madame, il eſt digne de vous.
Si j'ai fait éclater des ſentimens jaloux,
Pardonnez aux tranſports de mon âme éperdue :
Je ne connoiſſois point le poiſon qui me tue.
Mais, quel que ſoit l'amour dont je brûle aujourd'hui,
Ma vertu contre vous deviendra mon appui.
Je verrai, ſans regret, parer du diadême
Un front que mon amour n'en peut orner lui-même.
Remontez dès ce jour au rang de vos ayeux.
Votre vertu, Madame, appaiſera les Dieux.
Que ne pourra ſur eux une Reine ſi belle ?
Pour moi, juſqu'à la mort toujours tendre & fidèle,
J'irai ſans murmurer, loin de lui, loin de vous,
Sacrifier au Roi mon bonheur le plus doux.....
Mais on vient. C'eſt lui-même..Il vous cherche, Madame.
Dieux ! quel trouble cruel s'éleve dans mon âme !

Vous ne partirez point, puiſqu'il veut vous revoir.
Vous régnerez. O Ciel! quel eſt mon déſeſpoir!

SCÈNE III.

IDOMÉNÉE, ÉRIXÈNE, SOPHRONYME, ISMÈNE.

ÉRIXÈNE.

Vous triomphez, Seigneur; ma vengeance échouée,
Par le ſort ennemi ſe voit déſavouée;
Ainſi ne forcez plus des yeux baignés de pleurs
A revoir de mes maux les barbares auteurs.
D'un ſang qu'il faut venger par-tout environnée,
Et pour toute vengeance aux pleurs abandonnée,
Pour appaiſer la voix de ce ſang qui gémit,
Je n'entends que ſoupirs dont ma vertu frémit.
Hâtez, par mon départ, la fin de ma misère;
Laiſſez-moi, loin de vous, aller pleurer mon père;
Permettez......

IDOMÉNÉE.

Vous pouvez, libre dans mes États,
Au gré de vos ſouhaits, déterminer vos pas.
Mes ordres ſont donnés; & la mer appaiſée
Offre de toutes parts une retraite aiſée;

Mes vaiſſeaux ſont tout prêts..... Si la fin de mes jours
De vos pleurs cependant peut arrêter le cours,
Madame, demeurez..... Ma tête condamnée
Du funeſte bandeau va tomber couronnée.
Je vais, pour contenter vous & les Immortels.....

ÉRIXÈNE.

Je vais donc, de ce pas, vous attendre aux autels.

SCÈNE IV.

IDOMÉNÉE, SOPHRONYME.

SOPHRONYME.

Quel orgueil! Mais quel eſt ce deſſein qui m'étonne?
Par vos ordres exprès quand ſon départ s'ordonne,
Pourquoi l'arrêtez-vous ſur l'eſpoir d'un trépas?.....

IDOMÉNÉE.

Pourquoi le lui cacher, & ne l'en flatter pas,
Puiſque je vais mourir?

SOPHRONYME.

Vous mourir! Dieux! qu'entends-je?

IDOMÉNÉE.

Pour t'étonner ſi fort, qu'a ce deſſein d'étrange?

Plût au ſort que mes mains euſſent moins différé
A rendre au Ciel un ſang dont il eſt altéré!
Pour conſerver celui que ſa rigueur demande,
C'eſt le mien aujourd'hui qu'il faut que je répande.

SOPHRONYME.

Que dites-vous, Seigneur? quel affreux déſeſpoir!

IDOMÉNÉE.

D'un nom plus glorieux honore mon devoir.
Quand j'aurai vu mon fils, je cours y ſatisfaire.
Je n'attends plus de vous qu'une paix ſanguinaire,
Dieux juſtes; cependant d'un peuple infortuné
Détournez le courroux qui m'étoit deſtiné.
Ceſſez à mes ſujets de déclarer la guerre,
Et juſqu'à mon trépas ſuſpendez le tonnerre;
Tout mon ſang va couler.

SOPHRONYME.

D'un ſi cruel tranſport
Qu'eſpérez-vous?

IDOMÉNÉE.

Du moins, la douceur de la mort.
Je n'obéirai point, le Ciel impitoyable
M'offre en vain en ces lieux un ſpectacle effroyable.
Les Mortels peuvent-ils vous offenſer aſſez,
Pour s'attirer les maux dont vous les puniſſez,

Dieux puiſſans ? Qu'ai-je vu ? quel funeſte ravage !
J'ai cru me retrouver dans le même carnage
Où mon bras ſe plongeoit ſur les bords Phrygiens,
Pour venger Ménélas des malheureux Troyens.
Les maux des miens, hélas ! ſont-ils moins mon ouvrage ?
Une ſeconde Troie a ſignalé ma rage.
J'ai revu mes ſujets, ſi tendres pour leur Roi,
Pâles & languiſſans ſe traîner après moi.
Tu les a vus, tout prêts à perdre la lumière,
S'empreſſer pour revoir l'auteur de leur misère.
Non, j'ai le cœur encor tout percé de leurs cris :
J'ai cru dans chacun d'eux voir expirer mon fils.
De leur ſalut, enfin, cruel dépoſitaire,
Eſſayons ſi ma mort leur ſera ſalutaire.
Meurs du moins, Roi ſans foi, pour ne plus réſiſter
A ces Dieux que ta main ne veut pas contenter.

SOPHRONYME.

Dans un ſi grand projet votre vertu s'égare :
A des crimes nouveaux votre cœur ſe prépare.
Vous mourrez moins, Seigneur, pour contenter les Dieux,
Que pour vous dérober au devoir de vos vœux.
Voulez-vous, ajoûtant le mépris à l'offenſe,
Porter juſqu'aux autels la déſobéiſſance ?
Vous vous offrez en vain pour fléchir ſa rigueur ;
Le Ciel veut moins de nous l'offrande, que le cœur.
Qu'eſpérez-vous, Seigneur ? Que prétendez-vous faire ?

Aux Dieux, à vous, à nous, de plus en plus contraire,
Voulez-vous, n'écoutant qu'un tranſport furieux,
Faire couler ſans fruit un ſang ſi précieux?
Eh! qui de nous, hélas! témoin du ſacrifice,
Voudra de votre mort rendre ſa main complice?
Qui, prêt à ſe baigner dans le ſang de ſon Roi,
Voudroit charger ſa main de cet horrible emploi?
Qui de nous, contre lui, n'armeroit pas la ſienne?

IDOMÉNÉE.

Je le ſais, & n'attends ce coup que de la mienne.

SOPHRONYME.

Eh bien! avant ce coup, de cette même main,
Plongez-moi donc, Seigneur, un poignard dans le ſein.
Dût retomber ſur moi le tranſport qui vous guide,
Je ne ſouffrirai point cet affreux parricide.
Nulle crainte, en ce jour, ne ſauroit m'émouvoir,
Lorſqu'il faut vous ſauver de votre déſeſpoir.
Je ne vous connois plus; le grand Idoménée
Laiſſe à tous ſes tranſports ſon âme abandonnée.
Ce Héros, rebuté d'avoir tant combattu,
A donc mis, de lui-même, un terme à ſa vertu.
Jettez ſur vos ſujets un regard moins ſévère;
Ils vous ont appelé du ſacré nom de père.
De cet auguſte nom dédaignant tous les nœuds,
Avez-vous condamné vos ſujets malheureux?

Abandonnerez-vous ce peuple déplorable,
Que votre mort va rendre encor plus misérable ?
Que lui destinez-vous par ce cruel trépas,
Qu'un coup de désespoir qui ne le sauve pas.

IDOMÉNÉE.

Tu juges mal des Dieux : leur courroux équitable
S'appaisera bientôt par la mort du coupable.
Je vais enfin, pour prix de ce qu'ils ont sauvé,
Rendre à ces mêmes Dieux ce qu'ils ont conservé.
Mon cœur, purifié par le feu des victimes,
Mettra fin à vos maux, mettant fin à mes crimes.
Je sens même déjà dans ce cœur s'allumer
L'ardeur du feu sacré qui le doit consumer.
Chaque pas, chaque instant qui retarde mon zèle,
Plonge de mes sujets dans la nuit éternelle.
Ne m'oppose donc plus d'inutiles discours ;
Facilite plutôt le trépas où je cours.
Veux-tu, par les efforts que ton amitié tente,
Conduire le couteau dans le sein d'Idamante ?
Si je pouvois, hélas ! l'immoler en ce jour,
Je croirois l'immoler moins aux Dieux qu'à l'amour.
Qu'il règne ; que sa tête, aujourd'hui couronnée,
Redonne à Sophronyme un autre Idoménée :
Que mon fils, à son tour, assuré sur ta foi,
Retrouve dans tes soins tout ce qu'il perd en moi :
Que par toi tous ses pas, tournés vers la sagesse,

D'un torrent de flatteurs écartent sa jeunesse.
Accoutume son cœur à suivre l'équité,
Conserve-lui, sur-tout, cette sincérité
Rare dans tes pareils; aux Rois si nécessaire;
Sois enfin à ce fils ce que tu fus au père.
Surmonte ta douleur en ce dernier moment,
Et reçois mes adieux dans cet embrassement.

SOPHRONYME, *à genoux.*

Non, vous ne mourrez point; votre cœur inflexible
Nourrit en vain l'espoir d'un projet si terrible.
Immolez-moi, Seigneur; ou craignez.....

IDOMÉNÉE.

Leve-toi.
Quoique prêt à mourir je suis toujours ton Roi.
Je veux être obéi; cesse de me contraindre.
Parmi tant de malheurs, est-ce moi qu'il faut plaindre?
Vois quels sont les tourmens qui déchirent mon cœur;
Et, par pitié du moins, laisse-moi ma fureur.

SCÈNE V.

IDAMANTE, IDOMENÉE, SOPHRONYME.

IDOMÉNÉE.

Je vois mon fils. Sur-tout que ta bouche fidelle
De mes triſtes projets lui cache la nouvelle :
Je n'en mourrois pas moins ; & tes ſoins dangereux
Rendroient, ſans me ſauver, mon deſtin plus affreux.
Idamante, approchez : votre Roi vous fait grâce.
Venez, mon fils, venez, qu'un père vous embraſſe.
Ne craignez plus mes feux : par un juſte retour,
Je vous rends tout ce cœur que partageoit l'amour.
Oui, de ce même cœur qui s'en laiſſa ſurprendre,
Ce qu'il vous en ravit, je vous le rends plus tendre.
Oublions mes tranſports ; mon fils, embraſſez-moi.

IDAMANTE.

Par quel heureux deſtin retrouvé-je mon Roi ?
Quel Dieu, dans votre ſein étouffant la colère,
Me r'ouvre encor les bras d'un ſi généreux père ?
Que cet embraſſement pour un fils a d'appas !
Je le deſirois trop, pour ne l'obtenir pas.
Idamante, accablé des rigueurs d'Erixène,

N'en a point fait, Seigneur, sa plus cruelle peine.
Hélas! quel bruit affreux a passé jusqu'à moi!
Vous m'en voyez tremblant & d'horreur & d'effroi.

IDOMÉNÉE.

Prince, de votre cœur que l'effroi se dissipe:
Ce n'est qu'un bruit semé par le traître Egésippe.
Quoi qu'il en soit, je vais, pour m'en éclaircir mieux,
Au pied de leurs autels interroger les Dieux.
Heureux, si, pour savoir leur volonté suprême,
Je les eusse plutôt consultés par moi-même!

IDAMANTE.

Permettez-moi, Seigneur, d'accompagner vos pas.

IDOMÉNÉE.

Non, mon fils; où je vais, vous ne me suivrez pas.
D'un mystère où des miens l'unique espoir se fonde,
Je veux seul aujourd'hui percer la nuit profonde.
Vous apprendrez bientôt quel sang a dû couler:
Jusques-là votre cœur ne doit point se troubler.
Rejettez loin de vous une frayeur trop vaine.
J'appaiserai les Dieux..... Fléchissez Erixène.....
Adieu......

IDAMANTE.

Permettez-moi......

IDOMÉNÉE.

Mon fils..... Je vous l'ai dit.....
Je vais seul aux autels, & ce mot vous suffit.

SCÈNE VI.

IDAMANTE, SOPHRONYME.

IDAMANTE.

Enfin, à mes deſirs on ne met plus d'obſtacle.
Mais que vois-je? grands Dieux! quel funeſte ſpectacle!
Qui fait couler ces pleurs qui me glacent d'effroi?
Sophronyme, parlez.....

SOPHRONYME.

Qu'exigez-vous de moi?
O déplorable ſang! famille infortunée!
Fils trop digne des pleurs du grand Idoménée!

IDAMANTE.

A mon cœur éperdu quel ſoupçon vient s'offrir!
Parlez, où va le Roi?

SOPHRONYME.

Seigneur, il va mourir.

IDAMANTE.

Ah Ciel!

SOPHRONYME.

A ſa fureur mettez un prompt obſtacle:
Eh! ce n'eſt pas ſon ſang que demande l'Oracle.

IDAMANTE.

Quoi! ce n'eſt pas ſon ſang! Qu'entends-je? Quelle horreur!
C'eſt donc le mien ?

SOPHRONYME.

Hélas ! j'en ai trop dit, Seigneur.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

IDAMANTE, POLYCLETE.

IDAMANTE.

Qu'ai-je entendu? grands Dieux! quel horrible myſtère
M'avoit long-temps voilé l'amitié de mon père !
A la fin, ſans nuage, il éclate à mes yeux,
Ce ſacrilége vœu, ce myſtère odieux.
Vous, peuples, qui craignez d'immoler la victime
Dont le ſang doit fléchir le Ciel qui vous opprime,
Peuples, ceſſez de plaindre un choix ſi glorieux;
Il eſt beau de mourrir pour appaiſer les Dieux.

(*à Polyclete.*)

Seche ces pleurs honteux où ta douleur te livre :
Que ſervent tes regrets? Que te ſert de me ſuivre?
Diſſipe tes ſoupçons, ne crains rien, laiſſe-moi,
Je te l'ordonne enfin, va retrouver le Roi.
Hélas! quoique ſa main, par mes ſoins déſarmée
Ne laiſſe aucune crainte à mon âme allarmée;
Quoique par-tout ſa garde accompagne ſes pas,
Cependant, s'il ſe peut, ne l'abandonne pas.

Je voudrois avec toi le rejoindre moi-même ;
Mais je crains les tranſports de ſa douleur extrême :
Je me ſens pénétrer de ſes tendres regrets,
Et ne puis, ſans mourir, voir ces triſtes objets.

SCÈNE II.

IDAMANTE, *ſeul.*

ENFIN, loin des témoins dont l'aſpect m'importune,
Je puis en liberté plaindre mon infortune ;
Et mon cœur déchiré des plus cruels tourmens,
Peut donc jouir en paix de ſes derniers momens.
Ciel ! quel eſt mon malheur ! quelle rigueur extrême !
Quel ſort, pour ennemis, m'offre tout ce que j'aime !
Je trouve en même jour, conjurés contre moi,
Les implacables Dieux, ma Princeſſe & mon Roi.
Pardonnez, Dieux puiſſans, ſi je vous fais attendre ;
Je le retiendrai peu ce ſang qu'on va répandre :
Mon cœur de ſon deſtin n'eſt que trop éclairci.
Eſt-ce pour mes forfaits que vous tonnez ainſi,
Dieux cruels ? Que dis-tu, miſérable victime ?
Né d'un ſang criminel, te manque-t-il un crime ?
Qu'avoient fait plus que toi ces peuples malheureux
Que le Ciel a couverts des maux les plus affreux ?
Va, termine aux autels une innocente vie,
Sans accuſer les Dieux de te l'avoir ravie ;

Et ſonge, en te flattant de leur choix rigoureux,
Que le ſang le plus pur eſt le plus digne d'eux.
Pourrois-tu regretter, objet de tant de haîne,
Quelques jours échappés aux rigueurs d'Erixène?
A qui peut éprouver un ſort comme le mien,
La mort eſt-elle un mal; la vie eſt-elle un bien?
Hélas! ſi je me plains, & ſi mon cœur murmure,
Mes plaintes ne ſont point l'effet de la nature.
Je crains bien moins le coup qui m'ôtera le jour,
Que le coup qui me doit priver de mon amour.
Allons, c'eſt trop tarder... D'où vient que je friſſonne?
Eſt-ce qu'en ce moment ma vertu m'abandonne?
Hélas! il en eſt temps, courons où je le doi;
Je n'attends que la mort, & l'on n'attend que moi.
Aſſez ſur ſes projets mon âme combattue,
A cédé......

SCÈNE III.

ÉRIXÈNE, IDAMANTE, ISMÈNE.

IDAMANTE.

QUEL objet vient s'offrir à ma vue!
Ah! fuyons..... mon devoir parleroit vainement,
Si je pouvois encore.....

ÉRIXÈNE.

ÉRIXÈNE.

Arrêtez un moment.
Vous me voyez, Seigneur, inquiète, éperdue.
De mortelles frayeurs je me ſens l'âme émue.
De mon devoir toujours prête à ſubir la loi,
Je courois aux autels, peut-être malgré moi.
J'allois voir immoler, dans ma juſte colère,
Le ſang d'Idoménée aux mânes de mon père.
Qu'ai-je fait! & de quoi ſe flattoit mon courroux!
On dit que les effets n'en tombent que ſur vous.
De grâce, éclairciſſez mon trouble & mes allarmes:
D'un peuple qui gémit & les cris & les larmes,
Des pleurs qu'en ce moment je ne puis retenir,
Tout dans ce trouble affreux ſert à m'entretenir.

IDAMANTE.

Il eſt vrai que le Ciel, juſte, quoique ſévère,
Semble enfin reſpecter la tête de mon père.
Sous le couteau mortel la mienne va tomber,
Et ſous l'arrêt fatal je dois ſeul ſuccomber,
Madame; trop heureux, ſi la mort, que j'implore,
Appaiſe le courroux de tout ce que j'adore!
Si je puis déſarmer le Ciel & vos beaux yeux,
Je vais, par un ſeul coup, contenter tous mes Dieux.

ÉRIXÈNE.

Seigneur, il eſt donc vrai qu'une promeſſe affreuſe
Vous livre aux Dieux vengeurs? qu'ai-je fait, malheureuſe!

J'ai révélé l'oracle; & ma funeste erreur
A d'un arrêt barbare appuyé la fureur.
Mais pouvois-je des Dieux pénétrer le mystère,
Et croire vos vertus l'objet de leur colère;
Me défier, enfin, qu'avec eux de concert,
J'eusse pu me prêter à la main qui vous perd?
Non, Seigneur, non, jamais votre fière ennemie
N'auroit voulu poursuivre une si belle vie.
Moi la poursuivre! hélas! les Dieux me sont témoins
Que mon cœur malheureux ne haït jamais moins.

IDAMANTE.

Quel bonheur est le mien! près de perdre la vie,
Qu'il m'est doux de trouver Erixène attendrie!

ÉRIXÈNE.

Oui, malgré mon devoir, je ressens vos malheurs;
Et ne puis les causer, sans y donner des pleurs:
Je ne puis, sans frémir, voir le coup qui s'apprête;
Je ne le verrai point tomber sur votre tête.
Je vais quitter des lieux si terribles pour moi;
Mais je n'y crains pour vous, ni les Dieux, ni le Roi.
Non, je ne puis penser qu'avec tant d'innocence,
On ne puisse du Ciel suspendre la vengeance.

IDAMANTE.

Ah! plutôt, s'il se peut, demeurez en ces lieux
Où je vais appaiser la colère des Dieux.

Madame, s'il est vrai qu'Erixène sensible
Ait laissé désarmer son courroux inflexible,
Au nom d'un tendre amour, conservez pour le Roi
Cette même pitié que vous marquez pour moi.
Le coup cruel qui va trancher ma destinée,
Tombera moins sur moi que sur Idoménée:
Il n'a que trop souffert d'un devoir rigoureux.
N'accablez plus, Madame, un Roi si malheureux....
Laissez-vous attendrir à ma juste prière;
J'ôse enfin implorer vos bontés pour mon père.

ÉRIXÈNE.

Ciel! qu'est-ce que j'entends? Et que me dites-vous?
Je sens, à ce nom seul, rallumer mon courroux.
Lui, votre père? ô Ciel! après son vœu funeste,
Gardez de proposer des nœuds que je déteste.
Que jusques-là mon cœur portât l'égarement!
Qui? lui!... le meurtrier d'un père, d'un amant!
Ma haîne contre lui sera toujours la même:
Je l'abhorre... ou plutôt je sens que je vous aime....
Où s'égare mon cœur?... de ce que je me dois
Quel oubli! mes remords ont étouffé ma voix....
Quand je crois rejetter des nœuds illégitimes,
Mon cœur, au même instant, respire d'autres crimes.
Qu'ai-je dit? quel secret osai-je révéler?
Me reste-t-il encor la force de parler?
Ah! Seigneur, puisqu'enfin je n'ai pu m'en défendre,

A d'éternels adieux vous devez vous attendre.

IDAMANTE.

Que dites-vous? ô Ciel! Ainſi donc votre cœur
Garde, même en aimant, ſa première rigueur!
Calmez de ce tranſport l'injuſte violence.
Votre amour eſt-il donc un reſte de vengeance?
Faut-il en voir, hélas! tous mes maux redoubler?
Ne le déclarez-vous que pour m'en accabler?
Ah, cruelle! du moins au moment qu'il éclate,
Ceſſez de m'envier le bonheur qui me flatte.

ÉRIXÈNE.

Si ce foible bonheur vous flatte, il vous ſéduit.
Seigneur, de cet aveu ma mort ſera le fruit.
Si je cède au tranſport où mon amour me livre,
A ma gloire, du moins, je ne ſais point ſurvivre.
Mon malheureux amour paſſe tous mes forfaits;
Je ne ſurvivrai pas à l'aveu que j'en fais.
Faut-il juſqu'à ce point que ma gloire s'oublie?
Ah! Seigneur, cet aveu me coûtera la vie:
Que le deſtin épargne ou termine vos jours,
Oui, cet aveu des miens doit terminer le cours;
Et, quel que ſoit le ſort que vous deviez attendre,
Je ne vous verrai plus, je n'en veux rien apprendre.
Adieu, Seigneur, adieu: qu'à jamais votre cœur
Garde le ſouvenir d'une ſi tendre ardeur.

Pour moi, dès ce moment, je vais fuir de la Crète.
Heureuse, si ma mort prévenoit ma retraite !

IDAMANTE.

Eh quoi! vous me fuyez! Ah! du moins, dans ces lieux,
Laissez-moi la douceur d'expirer à vos yeux,
Ne les détournez point dans ce moment funeste ;
Laissez-moi voir encor le seul bien qui me reste.
Demeurez.... ou ma mort.....

ÉRIXÈNE.

Ah! de grâce, Seigneur,
Par ce cruel discours n'accablez pas mon cœur.
Mon devoir, malgré moi, vous défend de me suivre ;
Mais l'amour, malgré lui, vous ordonne de vivre.

SCÈNE IV.

IDAMANTE, *seul.*

Vous l'ordonnez en vain, je remplirai mon sort;
Et votre seul départ suffisoit pour ma mort.
Rien ne s'oppose plus au devoir qui m'entraîne :
Jusques-là, Dieux puissans, suspendez votre haîne.
Mais, qu'est-ce que j'entends?... Je tremble, je frémis.

Tout périt; ce n'eſt plus qu'aux ſeuls gémiſſemens
Qu'on peut ici des morts diſtinguer les vivans :
Dans la nuit du tombeau vos ſujets vont deſcendre;
Un ſeul ſoupir encor ſemble les en défendre,
Seigneur; & ces ſujets, prêts à s'immoler tous,
Offrent aux Dieux vengeurs ce ſeul ſoupir pour vous.
D'un peuple, pour ſon Roi, ſi tendre, ſi fidèle,
Du ſang de votre fils récompenſez le zèle.
Ces peuples, que le Ciel ſoumit à votre loi,
Ne ſont-ils pas, Seigneur, vos enfans avant moi ?
Terminez, par ma mort, l'excès de leur misère :
Dans ces triſtes momens ſoyez plus Roi que père :
Songez que le devoir de votre auguſte rang
Ne permet pas toujours les tendreſſes du ſang;
Verſez enfin le mien, puiſqu'il faut le répandre;
Par d'éternels forfaits voulez-vous le défendre ?

IDOMÉNÉE.

Dût le Ciel irrité nous r'ouvrir les Enfers,
Dût la foudre à mes yeux embrâſer l'Univers,
Dût tout ce qui reſpire, étouffé dans la flamme,
Servir de monument aux tranſports de mon âme,
Duſſé-je enfin, de tout deſtructeur furieux,
Voir ma rage égaler l'injuſtice des Dieux,
Je n'immolerai point une tête innocente.

IDAMANTE.

Ah! c'eſt donc trop long-tems épargner Idamante.

Après ce que je sais, après ce que je voi,
Qui fut jamais, Seigneur, plus criminel que moi?
Chaque moment qui suit votre vœu redoutable,
Rejette mille horreurs sur ma tête coupable.
Complice du refus que l'on en fait aux Dieux,
Tout mon sang désormais me devient odieux.
Disputez-vous au Ciel le droit de le reprendre?
M'enviez-vous, Seigneur, l'honneur de vous le rendre?
Ah! d'un vœu qui vous rend aux vœux de votre fils,
Trop heureux que ce sang puisse faire le prix!
Sans ce vœu, triste objet de ma douleur profonde,
Je ne vous revoyois que le jouet de l'onde.
Le Ciel, plus doux, enfin vous rend à mes souhaits:
Puis-je assez lui payer le plus grand des bienfaits?
Venez-en aux autels consacrer les prémices:
Signalons de grands cœurs par de grands sacrifices;
Et montrez-vous aux Dieux plus grand que leur courroux,
Par un présent, Seigneur, digne d'eux & de vous.

IDOMÉNÉE.

Pour ne t'immoler pas quand je me sacrifie,
Oses-tu me prier d'attenter à ta vie?
Fils ingrat, fils cruel, à périr obstiné,
Viens toi-même immoler ton père infortuné:
N'attends pas que, touché d'une indigne prière,
J'arme contre tes jours une main meurtrière.
Je saurai, malgré toi, t'en sauver désormais;

Et de ces triſtes lieux je fais fuir pour jamais.

IDAMANTE.

Que dites-vous, Seigneur? & quel deſſein barbare....

IDOMÉNÉE.

N'accuſez que vous ſeul du coup qui nous ſépare.
Mes peuples, par vous même inſtruits de votre ſort,
Ne laiſſent à mon choix que la fuite ou la mort.

IDAMANTE.

Si l'intérêt d'un fils peut vous toucher encore,
Accordez à mes pleurs la grâce que j'implore.

IDOMÉNÉE.

Vous tentez ſur mon cœur des efforts ſuperflus.
Adieu; mon fils... mes yeux ne vous reverront plus.

IDAMANTE, *à genoux.*

Ah! Seigneur, permettez qu'à vos deſirs contraire,
J'ôſe encore oppoſer les efforts....

IDOMÉNÉE.

Téméraire;
Arrêtez, ou craignez que mon juſte courroux....

IDAMANTE.

Puiſque par ma douleur je ne puis rien ſur vous,

Soyez donc le témoin du tranſport qui m'anime.

(*Il ſe tue.*)

Dieux, recevez mon ſang; voilà votre victime....

IDOMÉNÉE.

Inhumain! juſte Ciel!... Ah! père malheureux,
Qu'ai-je vu?

IDAMANTE.

C'eſt le ſang d'un Prince généreux:
Le Ciel, pour s'appaiſer, n'en demandoit point d'autre.

IDOMÉNÉE.

Qu'avez-vous fait, mon fils?

IDAMANTE.

Mon devoir & le vôtre.
Telle en étoit, Seigneur, l'irrévocable loi;
Il falloit le remplir ou par vous, ou par moi.
Les Dieux vouloient mon ſang; ma main obéiſſante
N'a pas dû plus long-temps épargner Idamante.
De ſon ſang répandu voyez quel eſt le fruit;
Le Ciel eſt appaiſé, l'aſtre du jour vous luit:
Trop heureux de pouvoir, dans mon malheur extrême,
Goûter, avant ma mort, les fruits de ma mort même!

IDOMÉNÉE.

Hélas ! du coup affreux qui termine ton ſort,
N'attends point d'autre fruit que celui de ma mort.
Dieux cruels ! falloit-il qu'une juſte vengeance,
Pour me punir d'un crime, opprimât l'innocence ?

FIN.

ATRÉE

ET

THYESTE,

TRAGÉDIE,

Représentée, pour la première fois, le 14 *Mars* 1707.

PRÉFACE.

QUOIQUE je ne connoiſſe que trop combien il eſt inutile de répondre au Public, cette tendreſſe ſi naturelle aux hommes pour leurs ouvrages l'a emporté ſur mes réflexions. Toute la prudence humaine eſt un frein léger pour un Auteur qui ſe croit léſé. Ce n'eſt pas que je ne ſache qu'il n'y a plus de ſalut à faire dans quelque Préface que ce ſoit. Le Public ſemble être devenu d'airain pour nous : inacceſſible déſormais à tous ces petits traités de paix que nous faiſions autrefois avec lui dans nos Préfaces, il nous fait de ſa critique une eſpèce de religion inconteſtable, & veut nous forcer de reconnoître en lui une infaillibilité, dont nous ne conviendrons que quand il nous louera : cela n'empêche pas qu'avec les meilleures raiſons du monde, nous n'ayons ſouvent tort. Plus nous voulons nous juſtifier, plus on nous croit entêtés. Si nous ſommes humbles, on nous trouve rempans ; ſi nous ſommes modeſtes, hypocrites ; ſi nous répondons avec fermeté, nous manquons de reſpect.

Un Auteur eſt préciſément comme un eſclave qui dépend d'un maître capricieux, qui le maltraite ſouvent ſans ſujet, & qui veut pourtant le maltraiter ſans réplique. Que le Lecteur ne me ſache point mauvais gré, ſi je me trouve aujourd'hui entre ſes mains: ce n'eſt aſſurément point par ma faute. Je proteſte, avec toute la bonne-foi qu'on peut exiger de moi en pareille occaſion, que j'avois renoncé pour jamais à la tentation de me faire mettre ſous la preſſe. Il y a près de trois ans que je refuſois conſtamment mon *Atrée*; & je ne l'aurois effectivement jamais donné, ſi on ne me l'eût fait voir imprimé en Hollande avec tant de fautes, que les entrailles de père s'émûrent: je ne pus, ſans pitié, le voir ainſi mutilé. Les fautes d'un Imprimeur, avec celles d'un Auteur, c'en eſt trop de moitié. C'eſt ce qui me détermina en même-temps à donner *Electre*, pour qui je craignois un ſort ſemblable; & avec une Préface, qui pis eſt. Pour *Idoménée*, ce fut une témérité de jeune homme, qui ne connoît point le riſque de

l'impreſſion.

l'impreſſion. Mais ce n'eſt pas cela dont il s'agit ; c'eſt d'*Atrée*. Il n'y a preſque perſonne qui ne ſe ſoit ſoulevé contre ce ſujet. Je n'ai rien à répondre, ſi ce n'eſt que je n'en ſuis pas l'inventeur. Je vois bien que j'ai eu tort de concevoir trop fortement la Tragédie comme une action funeſte qui devoit être préſentée aux yeux des ſpectateurs ſous des images intéreſſantes ; qui doit les conduire à la pitié par la terreur, mais avec des mouvemens & des traits qui ne bleſſent ni leur délicateſſe, ni les bienſéances. Il ne reſte plus qu'à ſavoir ſi je les ai obſervées, ces bienſéances ſi néceſſaires. J'ai cru pouvoir m'en flatter. Je n'ai rien oublié pour adoucir mon ſujet, & pour l'accommoder à nos mœurs. Pour ne point offrir *Atrée* ſous une figure déſagréable, je fais enlever *Ærope* aux autels mêmes, & je mets ce Prince (s'il m'eſt permis d'en faire ici la comparaiſon) juſtement dans le cas de la Coupe enchantée de La Fontaine :

L'étoit-il ? Ne l'étoit-il point ?

J'ai altéré par-tout la Fable, pour rendre ſa vengeance moins affreuſe; & il s'en faut bien que mon *Atrée* ſoit auſſi cruel que celui de Séneque. Il m'a ſuffi de faire craindre pour *Thyeſte* toutes les horreurs de la coupe que ſon frere lui prépare; & il n'y porte pas ſeulement les lèvres. J'avouerai cependant que cette Scène me parut terrible à moi-même: elle me fit frémir, mais ne m'en ſembla pas moins digne de la Tragédie. Je ne vois pas qu'on doive plutôt l'en exclurre, que celle où *Cléopâtre*, dans *Rodogune*, après avoir fait égorger un de ſes fils, veut empoiſonner l'autre aux yeux des ſpectateurs. De quelque indignation qu'on ſe ſoit armé contre la cruauté d'*Atrée*, je ne crois pas qu'on puiſſe mettre ſur la Scène tragique un tableau plus parfait que celui de la ſituation où ſe trouve le malheureux *Thyeſte*, livré ſans ſecours à la fureur du plus barbare de tous les hommes. Quoiqu'on ſe fût laiſſé attendrir aux larmes & aux regrets de ce Prince infortuné, on ne s'en éleva pas moins

contre moi. On eut la bonté de me laiſſer tout l'honneur de l'invention : on me chargea de toutes les iniquités d'*Atrée* ; & l'on me regarde encore dans quelques endroits comme un homme noir, avec qui il ne fait pas sûr de vivre ; comme ſi tout ce que l'eſprit imagine devoit avoir ſa ſource dans le cœur. Belle leçon pour les Auteurs, qui ne peut trop leur apprendre avec quelle circonſpection il faut comparoître devant le Public ! Une jolie femme, obligée de ſe trouver parmi des prudes, ne doit pas s'obſerver avec plus de ſoin. Enfin, je n'aurois jamais cru que, dans un pays où il y a tant de maris maltraités, *Atrée* eût eu ſi peu de partiſans. Pour ce qui regarde la double réconciliation qu'on me reproche, je déclare, par avance, que je ne me rendrai jamais ſur cet article. *Atrée* élève *Pliſthène* pour faire périr un jour *Thyeſte* par les mains de ſon propre fils ; ſurprend un ſerment à ce jeune Prince, qui déſobéit cependant à la vue de *Thyeſte*. *Atrée* n'a donc plus de reſſource que dans la

diſſimulation : il feint une pitié qu'il ne peut ſentir. Il ſe ſert enſuite des moyens les plus violens pour obliger *Pliſthène* à exécuter ſon ſerment ; ce qu'il refuſe de faire. *Atrée*, qui veut ſe venger de *Thyeſte* d'une maniere digne de lui, ne peut donc avoir recours qu'à une ſeconde réconciliation. J'ôſe dire que tout ce qu'un fourbe peut employer d'adreſſe eſt mis en œuvre par ce Prince cruel. Il eſt impoſſible que *Thyeſte* lui-même, fût-il auſſi fourbe que ſon frere, ne donne dans le piége qui lui eſt tendu. On n'a qu'à lire la Pièce ſans prévention, l'on verra que je n'ai point tort ; &, ſi cela eſt, plus *Atrée* eſt fourbe, & mieux j'ai rempli ſon caractère, puiſque la trahiſon & la diſſimulation ſont preſque toujours inſéparables de la cruauté.

Cette Préface ne concerne que la premiere édition de mes Œuvres, & j'ai cru devoir la laiſſer telle qu'elle eſt entre les mains de tout le monde : mais, comme le Public, à l'égard d'*Atrée*, ne s'eſt point piqué, dans ſes juge-

mens, de cette prétendue infaillibilité que j'ai osé lui reprocher, il est bien juste, puisqu'il a changé de sentiment, que je change de style, & que je fasse succéder la reconnoissance aux plaintes: bien entendu que je ne les lui épargnerai pas, s'il s'avise jamais de ne prendre plus à quelques-unes de mes Pièces le même plaisir qu'il y a pris autrefois.

ACTEURS.

ATRÉE, *Roi d'Argos.*

THYESTE, *Roi de Mycènes, Frère d'Atrée.*

PLISTHÈNE, *Fils d'Ærope & de Thyeste, cru fils d'Atrée.*

THÉODAMIE, *Fille de Thyeste.*

EURYSTHÈNE, *Confident d'Atrée.*

ALCIMÉDON, *Officier de la Flotte.*

THESSANDRE, *Confident de Plisthène.*

LÉONIDE, *Confidente de Théodamie.*

SUITE D'ATRÉE.

GARDES.

La Scène est à Chalcys, Capitale de l'Isle d'Eubée, dans le Palais d'Atrée.

ATRÉE



J. P. Marillier Inv. 1781. Ingouf Junior Sculp. 1784.

Mais que vois-je perfide! ah grands Dieux quelle horreur..., c'est du sang!......



ATRÉE ET THYESTE, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ATRÉE, EURISTHÈNE, ALCIMÉDON, GARDES.

ATRÉE.

Avec l'éclat du jour, je vois enfin renaître
L'eſpoir & la douceur de me venger d'un traître.
Les vents, qu'un Dieu contraire enchaînoit loin de nous,

Semblent, avec les flots, exciter mon courroux.
Le calme si long-temps fatal à ma vengeance,
Avec mes ennemis n'est plus d'intelligence.
Le soldat ne craint plus qu'une indigne repos
Avilisse l'honneur de ses derniers travaux.
Allez, Alcimédon : que la flotte d'Atrée
Se prépare à voguer loin de l'Isle d'Eubée.
Puisque les Dieux jaloux ne l'y retiennent plus,
Portez à tous ses Chefs mes ordres absolus.
Que tout soit prêt.

SCÈNE II.

ATRÉE, EURISTHÈNE, GARDES.

ATRÉE, *à ses Gardes.*

Et vous, que l'on cherche Plisthène :
Je l'attends en ces lieux. Toi, demeure, Euristhène.



SCÈNE III.

ATRÉE, EURISTHÈNE.

ATRÉE.

Enfin, ce jour heureux, ce jour tant ſouhaité
Ranime dans mon cœur l'eſpoir & la fierté.
Athènes, trop long-temps l'aſyle de Thyeſte,
Eprouvera bientôt le ſort le plus funeſte:
Mon fils, prêt à ſervir un ſi juſte tranſport,
Va porter dans ſes murs & la flamme & la mort.

EURISTHÈNE.

Ainſi, loin d'épargner l'infortuné Thyeſte,
Vous détruiſez encor l'aſyle qui lui reſte.
Ah! Seigneur, ſi le ſang qui vous unit tous deux,
N'eſt plus qu'un titre vain pour ce Roi malheureux,
Songez que rien ne peut mieux remplir votre envie,
Que le barbare ſoin de prolonger ſa vie.
Accablé des malheurs qu'il éprouve aujourd'hui,
Le laiſſer vivre encor, c'eſt ſe venger de lui.

ATRÉE.

Que je l'épargne, moi! laſſé de le pourſuivre,
Pour me venger de lui, que je le laiſſe vivre!
Ah! quels que ſoient les maux que Thyeſte ait ſoufferts,

Il n'aura contre moi d'asyle qu'aux Enfers:
Mon implacable cœur l'y poursuivroit encore,
S'il pouvoit s'y venger d'un traître que j'abhorre:
Après l'indigne affront que m'a fait son amour,
Je serai sans honneur tant qu'il verra le jour.
Un ennemi qui peut pardonner une offense,
Ou manque de courage, ou manque de puissance.
Rien ne peut arrêter mes transports furieux.
Je voudrois me venger, fût-ce même des Dieux.
Du plus puissant de tous j'ai reçu la naissance;
Je le sens au plaisir que me fait la vengeance:
Enfin mon cœur se plaît dans cette inimitié;
Et, s'il a des vertus, ce n'est pas la pitié.
Ne m'oppose donc plus un sang que je déteste;
Ma raison m'abandonne, au seul nom de Thyeste:
Instruit par ses fureurs à ne rien ménager,
Dans les flots de son sang je voudrois le plonger.
Qu'il n'accuse que lui du malheur qui l'accable;
Le sang qui nous unit me rend-il seul coupable?
D'un criminel amour le perfide enivré,
A-t-il eu quelqu'égard pour un nœud si sacré?
Mon cœur, qui sans pitié lui déclare la guerre,
Ne cherche à le punir qu'au défaut du tonnerre.

EURISTHÈNE.

Depuis vingt ans entiers ce courroux affoibli
Sembloit pourtant laisser Thyeste dans l'oubli.

ATRÉE.

Dis plutôt qu'à punir mon âme ingénieuſe
Méditoit dès ce temps une vengeance affreuſe :
Je n'épargnois l'ingrat que pour mieux l'accabler :
C'eſt un projet enfin à te faire trembler.
Inſtruit des noirs tranſports où mon âme eſt livrée,
Lis mieux dans le ſecret & dans le cœur d'Atrée.
Je ne veux découvrir l'un & l'autre qu'à toi ;
Et je te les cachois, ſans ſoupçonner ta foi.
Ecoute. Il te ſouvient de ce triſte hyménée
Qui d'Ærope à mon ſort unit la deſtinée.
Cet hymen me mettoit au comble de mes vœux ;
Mais à peine aux autels j'en eus formé les nœuds,
Qu'à ces mêmes autels, & par la main d'un frère,
Je me vis enlever une épouſe ſi chère.
Tes yeux furent témoins des tranſports de mon cœur :
A peine mon amour égaloit ma fureur ;
Jamais Amant trahi ne l'a plus ſignalée.
Mycènes (tu le ſais) ſans pitié déſolée,
Par le fer & le feu vit déchirer ſon ſein ;
Mon amour outragé me rendit inhumain.
Enfin, par ma valeur Ærope recouvrée,
Après un an, revint entre les mains d'Atrée.
Quoique déja l'hymen, ou plutôt le dépit,
Euſſent depuis ce temps mis une autre en mon lit ;
Malgré tous les appas d'une épouſe nouvelle,

Ærope à mes regards n'en parut que plus belle.
Mais en vain mon amour brûloit de nouveaux feux,
Elle avoit à Thyeste engagé tous ses vœux;
Et liée à l'ingrat d'une secrette chaîne,
Ærope (le dirai-je) en eut pour fruit Plisthène.

EURISTHÈNE.

Dieux! qu'est-ce que j'entends? quoi! Plisthène, Seigneur,
Reconnu dans Argos pour votre successeur,
Pour votre fils, enfin?

ATRÉE.

C'est lui-même, Euristhène.
C'est ce même Guerrier, c'est ce même Plisthène,
Que ma Cour aujourd'hui croit encor, sous ce nom,
Frère de Ménélas, frère d'Agamemnon.
Tu sais, pour me venger de sa perfide mère,
A quel excès fatal me porta ma colère.
Heureux, si le poison qui servit ma fureur,
De mon indigne amour eût étouffé l'ardeur!
Celui de l'infidelle éclatoit pour Thyeste,
Au milieu des horreurs du sort le plus funeste.
Je ne puis, sans frémir, y penser aujourd'hui;
Ærope, en expirant, brûloit encor pour lui.
Voilà ce qu'en un mot surprit ma vigilance,
A ceux qui de l'ingrate avoient la confidence.

(*Il lui montre en ce moment une Lettre d'Ærope.*)

LETTRE D'ÆROPE.

« D'Atrée en ce moment j'éprouve le courroux,
» Cher Thyeſte, & je meurs ſans regretter la vie.
» Puiſque je ne l'aimois que pour vivre avec vous,
» Je ne murmure point qu'elle me ſoit ravie.
» Pliſthène fut le fruit de nos triſtes amours :
» S'il paſſe juſqu'à vous, prenez ſoin de ſes jours ;
» Qu'il faſſe quelquefois reſſouvenir ſon père
» Du malheureux amour qu'avoit pour lui ſa mère ».

Juge de quels ſuccès ſes ſoins furent ſuivis ;
Je retins à la fois ſon billet & ſon fils.
Je voulus étouffer ce monſtre en ſa naiſſance :
Mais mon cœur plus prudent l'adopta par vengeance ;
Et, méditant dès-lors le plus affreux projet,
Je le fis au palais apporter en ſecret.
Un fils venoit de naître à la nouvelle Reine ;
Pour remplir mes projets, je le nommai Pliſthène,
Et mis le fils d'Ærope au berceau de ce fils,
Dont depuis m'ont privé les Deſtins ennemis.
C'eſt ſous un nom ſi cher qu'Argos l'a vu paroître :
Je fis périr tous ceux qui pouvoient le connoître ;
Et laiſſant ce ſecret entre les Dieux & moi,
Je ne l'ai juſqu'ici confié qu'à ta foi.
Après ce que tu ſais, ſans que je te l'apprenne,
Tu vois à quel deſſein j'ai conſervé Pliſthène ;

Et, puiſque la pitié n'a point ſauvé ſes jours,
A quel uſage enfin j'en deſtine le cours.

EURISTHÈNE.

Quoi, Seigneur! ſans frémir du tranſport qui vous guide,
Vous pourriez réſerver Pliſthène au parricide?

ATRÉE.

Oui, je veux que ce fruit d'un amour odieux
Signale quelque jour ma fureur en ces lieux;
Sous le nom de mon fils, utile à ma colère,
Qu'il porte le poignard dans le ſein de ſon père;
Que Thyeſte, en mourant, de ſon malheur inſtruit,
De ſes lâches amours reconnoiſſe le fruit.
Oui, je veux que, baigné dans le ſang de ce traître,
Pliſthène verſe un jour le ſang qui l'a fait naître;
Et que le ſien après, par mes mains répandu,
Dans ſa ſource à l'inſtant ſe trouve confondu.
Contre Thyeſte enfin tout paroît légitime;
Je n'arme contre lui que le fruit de ſon crime.
Son forfait mit au jour ce Prince malheureux:
Il faut, par un forfait, les en priver tous deux.
Thyeſte eſt ſans ſoupçons, & ſon âme abuſée
Ne me croit occupé que de l'Iſle d'Eubée:
Je ne ſuis en effet deſcendu dans ces lieux,
Que pour mieux dérober mon ſecret à ſes yeux.
Athènes, diſpoſée à ſervir ma vengeance,
Avec moi dès long-temps agit d'intelligence;

Et ſon Roi, craignant tout de ma juſte fureur,
De ſon nom ſeulement cherche à couvrir l'honneur.
Du jour que mes vaiſſeaux menaceront Athènes,
De ce jour tu verras Thyeſte dans mes chaînes.
Ma flotte me répond de ce qu'on m'a promis,
Je répondrai bientôt & du père & du fils.

EURISTHÈNE.

Eh bien! ſur votre frère épuiſez votre haîne:
Mais du moins épargnez les vertus de Pliſthène.

ATRÉE.

Pliſthène, né d'un ſang au crime accoutumé,
Ne démentira point le ſang qui l'a formé;
Et comme il a déjà tous les traits de ſa mère,
Il auroit quelque jour les vices de ſon père.
Quel peut être le fruit d'un couple inceſtueux?
Moi-même j'avois cru Thyeſte vertueux;
Il m'a trompé: ſon fils me tromperoit de même:
D'ailleurs, il lui faudroit laiſſer mon diadême.
Le titre de mon fils l'aſſûre de ce rang;
En faudra-t-il, pour lui, priver mon propre ſang?
Que dis-je? pour venger l'affront le plus funeſte,
En dépouiller mes fils pour le fils de Thyeſte?
C'eſt ma ſeule fureur qui prolonge ſes jours;
Il eſt temps déſormais qu'elle en tranche le cours.
Je veux, par les forfaits où ma haîne me livre,
Me payer des momens que je l'ai laiſſé vivre.

Que l'on approuve, ou non, un deſſein ſi fatal,
Il m'eſt doux de verſer tout le ſang d'un rival.

SCÈNE IV.

ATRÉE, PLISTHÈNE, EURISTHÈNE, THESSANDRE, GARDES.

ATRÉE, *bas à Euriſthène.*

MAIS Pliſthène paroît. Songe que ma vengeance
Renferme des ſecrets conſacrés au ſilence.
(*à Pliſthène.*)
Prince, cet heureux jour, mais ſi lent à mon gré,
Preſſe enfin un départ trop long-temps différé.
Tout ſemble en ce moment proſcrire un infidèle;
La mer mugit au loin, & le vent vous appelle.
Le ſoldat, dont ce bruit a réveillé l'ardeur,
Au ſeul nom de ſon chef, ſe croit déjà vainqueur.
Il n'en attend pas moins de ſa valeur ſuprême,
Que ce qu'en vit Élis, Rhodes, cette Iſle même;
Et moi, que ce Héros ne ſert point à demi,
J'en attends encor plus que n'en craint l'ennemi.
Je connois de ce chef la valeur & le zèle;
Je ſais que je n'ai point de ſujet plus fidèle.
Aujourd'hui cependant ſouffrez, ſans murmurer,
Que votre père encor cherche à s'en aſſurer.

L'affront

L'affront est grand, l'ardeur de s'en venger extrême;
Jurez-moi donc, mon fils, par les Dieux, par moi-même,
(Si le Destin pour nous se déclare jamais)
Que vous me vengerez au gré de mes souhaits.
Oui, je puis m'en flatter, je connois trop Plisthène;
Plus ardent que moi-même, il servira ma haîne;
A peine mon courroux égale son grand cœur.
Il vengera son père.

PLISTHÈNE.

En doutez-vous, Seigneur?
Eh! depuis quand ma foi vous est-elle suspecte?
Avez-vous des desseins que mon cœur ne respecte?
Ah! si vous en doutiez, de mon sang le plus pur....

ATRÉE.

Mon fils, sans en douter, je veux en être sûr.
Jurez-moi qu'à mes loix votre main asservie
Vengera mes affronts au gré de mon envie.

PLISTHÈNE.

Seigneur, je n'ai point cru que, pour servir mon Roi,
Il fallût exciter ni ma main, ni ma foi.
Faut-il par des sermens que mon cœur vous rassûre?
Le soupçonner, Seigneur, c'est lui faire une injure.
Vous me verrez toujours contre vos ennemis
Remplir tous les devoirs de sujet & de fils.
Oui, j'atteste des Dieux la majesté sacrée

Que je ſerai ſoumis aux volontés d'Atrée ;
Que, par moi ſeul enfin, ſon courroux aſſouvi
Fera voir à quel point je lui ſuis aſſervi.

ATRÉE.

Ainſi, prêt à punir l'ennemi qui m'offenſe,
Je puis tout eſpérer de votre obéiſſance ;
Et le lâche, à mes yeux, par vos mains égorgé,
Ne triomphera plus de m'avoir outragé.
Allez, que votre bras, à l'Attique funeſte,
S'apprête à m'immoler le perfide Thyeſte.

PLISTHÈNE.

Moi, Seigneur ?

ATRÉE.

Oui, mon fils. D'où naît ce changement ?
Quel repentir ſuccede à votre empreſſement ?
Quelle étoit donc l'ardeur que vous faiſiez paroître ?
Tremblez-vous, lorſqu'il faut me délivrer d'un traître ?

PLISTHÈNE.

Non. Mais daignez m'armer pour un emploi plus beau :
Je ſerai ſon vainqueur, & non pas ſon bourreau.
Songez-vous bien quel nœud vous unit l'un & l'autre ?
En répandant ſon ſang, je repandrois le vôtre.
Ah ! Seigneur, eſt-ce ainſi que l'on ſurprend ma foi ?

ATRÉE.

Les Dieux m'en ſont garants ; c'en eſt aſſez pour moi.

PLISTHÈNE.

Juste Ciel !

ATRÉE.

J'entrevois, dans votre âme interdite,
De secrets sentimens dont la mienne s'irrite.
Etouffez des regrets désormais superflus :
Partez, obéissez, & ne répliquez plus.
Des bords Athéniens j'attends quelque nouvelle.
Vous, cependant, vôlez où l'honneur vous appelle.
Que ma flotte avec vous se dispose à partir ;
Et quand tout sera prêt, venez m'en avertir :
Je veux de ce départ être témoin moi-même.

SCÈNE V.

PLISTHÈNE, THESSANDRE.

PLISTHÈNE.

Qu'ai-je fait, malheureux ? quelle imprudence extrême !
Je ne sais quel effroi s'empare de mon cœur ;
Mais tout mon sang se glace, & je frémis d'horreur.
Dieux, que dans mes sermens malgré moi j'intéresse,
Perdez le souvenir d'un indigne promesse ;
Ou recevez ici le serment que je fais,
En dussé-je périr, de n'obéir jamais.

Mais pourquoi m'allarmer d'un ferment fi funefte ?
Que peut craindre un grand cœur, quand fa vertu lui refte ?
Athènes me répond d'un trépas glorieux ;
Et j'y cours m'affranchir d'un ferment odieux.
Survivre aux maux cruels dont le deftin m'accable,
Ce feroit, plus que lui, m'en rendre un jour coupable.
Haï, perfécuté, chargé d'un crime affreux,
Dévoré fans efpoir d'un amour malheureux,
Malgré tant de mépris que je chéris encore,
La mort eft déformais le feul Dieu que j'implore ;
Trop heureux de pouvoir arracher en un jour
Ma gloire à mes fermens, mon cœur à fon amour !

THESSANDRE.

Que dites-vous, Seigneur ? Quoi ! pour une inconnue....

PLISTHÈNE.

Peux-tu me condamner, Theffandre ? Tu l'as vue.
Non, jamais plus de grâce & plus de majefté
N'ont diftingué les traits de la divinité.
Sa beauté, tout enfin, jufqu'à fon malheur même,
N'offre en elle qu'un front digne du diadême :
De fuperbes débris, une noble fierté,
Tout en elle du fang marque la dignité.
Je te dirai bien plus : cette même inconnue
Voit mon âme à regret dans fes fers retenue :
Et qui peut dédaigner mon amour & mon rang,
Ne peut être formé que d'un illuftre fang.

Quoi qu'il en ſoit, mon cœur, charmé de ce qu'il aime,
N'examine plus rien dans ſon amour extrême.
Quel cœur n'eût-elle pas attendri, juſtes Dieux!
Dans l'état où le ſort vint l'offrir à mes yeux,
Déplorable jouet des vents & de l'orage,
Qui même, en l'y pouſſant, l'envioient au rivage;
Roulant parmi les flots, les morts & les débris,
Des horreurs du trépas les traits déjà flétris,
Mourante entre les bras de ſon malheureux père,
Tout prêt lui-même à ſuivre un fille ſi chère...?
J'entends du bruit. On vient. Peut-être c'eſt le Roi....

SCÈNE VI.

THÉODAMIE, LÉONIDE, PLISTHÈNE, THESSANDRE.

PLISTHÈNE, *à Theſſandre.*

Mais non, c'eſt l'étrangère. Ah! qu'eſt-ce que je voi,
Theſſandre? un ſoin preſſant ſemble occuper ſon âme.
(*à Théodamie.*)
Où portez-vous vos pas? Me cherchez-vous, Madame?
Du trouble où je vous vois ne puis-je être éclairci?

THÉODAMIE.

C'eſt vous-même, Seigneur, que je cherchois ici.

D'Athènes, dès long-temps, embraſſant la conquête,
On dit qu'à s'éloigner votre flotte s'apprête;
Que chaque inſtant d'Atrée excitant le courroux,
Pour ſortir de Chalcys, elle n'attend que vous.
Si ce n'eſt pas vous faire une injuſte prière,
Je viens vous demander un vaiſſeau pour mon père.
Le ſien, vous le ſavez, périt preſqu'à vos yeux;
Et nous n'avons d'appui que de vous en ces lieux.
Vous ſauvâtes des flots & le père & la fille;
Achevez de ſauver une triſte famille.

PLISTHÈNE.

Voyez ce que je puis, voyez ce que je dois.
D'Atrée en ce climat tout reſpecte les loix.
Il n'eſt que trop jaloux de ſon pouvoir ſuprême.
Je ne puis rien ici, ſi ce n'eſt par lui-même.
Il reverra bientôt ſes vaiſſeaux avec ſoin,
Et du départ lui-même il doit être témoin:
Voyez-le. Il vous ſouvient comme il vous a reçue,
Le jour que ce palais vous offrit à ſa vue;
Il plaignit vos malheurs, vous offrit ſon appui;
Son cœur ne ſera pas moins ſenſible aujourd'hui:
Vous n'en éprouverez qu'une bonté facile.
Mais qui peut vous forcer à quitter cet aſyle?
Quel déplaiſir ſecret vous chaſſe de ces lieux?
Mon amour vous rend-il ce ſéjour odieux?
Ces bords ſont-ils pour vous une terre étrangère?

N'y reverra-t-on plus ni vous, ni votre père?
Quel eſt ſon nom, le vôtre? où portez-vous vos pas?
Ne connoîtrai-je enfin de vous que vos appas?

THÉODAMIE.

Seigneur, trop de bonté pour nous vous intéreſſe.
Mon nom eſt peu connu, ma patrie eſt la Grèce;
Et j'ignore en quel lieu, ſortant de ces climats,
Mon père infortuné doit adreſſer ſes pas.

PLISTHÈNE.

Je ne vous preſſe point d'éclaircir ce myſtère :
Je ſouſcris au ſecret que vous voulez m'en faire:
Abandonnez ces lieux, ôtez-moi pour jamais
Le dangereux eſpoir de revoir vos attraits.
Fuyez un malheureux, puniſſez-le, Madame,
D'oſer brûler pour vous de la plus vive flamme:
Et moi, prêt d'adorer juſqu'à votre rigueur,
J'attendrai que la mort vous chaſſe de mon cœur:
C'eſt, dans mon ſort cruel, mon unique eſpérance.
Mon amour, cependant, n'a rien qui vous offenſe:
Le Ciel m'en eſt témoin; & jamais vos beaux yeux
N'ont peut-être allumé de moins coupables feux.
Ce cœur, à qui le vôtre eſt toujours ſi ſévère,
N'offrit jamais aux Dieux d'hommage plus ſincère,
Inutiles reſpects, reproches ſuperflus!
Tout va nous ſéparer; je ne vous verrai plus.

Adieu, Madame, adieu: prompt à vous ſatisfaire,
Je reviendrai, pour vous, m'employer près d'un père:
Quel qu'en ſoit le ſuccès, je vous réponds du moins,
Malgré votre rigueur, de mes plus tendres ſoins.

SCÈNE VII.

THÉODAMIE, LÉONIDE.

THÉODAMIE.

OU ſommes-nous, hélas! ma chère Léonide?
Quel aſtre injurieux en ces climats nous guide?
O vous qui nous jettez ſur ces bords odieux,
Cachez-nous au Tyran qui règne dans ces lieux,
Dieux puiſſans, ſauvez-nous d'une main ennemie!
Quel ſéjour pour Thyeſte & pour Théodamie!
Du ſort qui nous pourſuit, vois quelle eſt la rigueur.
Atrée après vingt ans rallumant ſa fureur,
Sous d'autres intérêts déguiſant ce myſtère,
Arme pour déſoler l'aſyle de ſon frère.
L'infortuné Thyeſte, inſtruit de ce danger,
A ſon tour en ſecret arme pour ſe venger,
Flatté du vain eſpoir de rentrer dans Mycènes,
Tandis que l'ennemi vogueroit vers Athènes,
Ou pendant que Chalcys, par de puiſſans efforts,
Retiendroit le Tyran ſur ces funeſtes bords.

Inutiles projets, inutile espérance!
L'Euripe a tout détruit, plus d'espoir de vengeance;
Et c'est ce même-amant, ce Prince généreux,
Sans qui nous périssions sur ce rivage affreux,
Ce Prince à qui je dois le salut de mon père,
Qui, la foudre à la main, va combler sa misère.
Athènes va tomber, si, pour comble de maux,
Thyeste dans ces murs n'accable ce Héros.
Trop heureux cependant, si de l'Isle d'Eubée
Il pouvoit s'éloigner sans le secours d'Atrée!
Sauvez-l'en, s'il se peut, grands Dieux! Votre courroux
Poursuit-il des mortels si semblables à vous?
Ciel! puisqu'il faut punir, venge-toi sur son frère:
Atrée est un objet digne de ta colère.
Je tremble à chaque pas que je fais en ces lieux:
Hélas! Thyeste en vain s'y cache à tous les yeux,
Quoiqu'absent dès long-temps, on peut le reconnoître;
Heureux que sa langueur l'empêche d'y paroître!

LÉONIDE.

Espérez du Destin un traitement plus doux;
Que craindre d'un Tyran, quand son fils est pour vous?
Attendez tout d'un cœur & généreux & tendre:
La main qui nous sauva peut encor vous défendre.
Tout n'est pas contre vous dans ce fatal séjour,
Puisque déjà vos yeux y donnent de l'amour.

THÉODAMIE.

Ne comptes-tu pour rien un amour ſi funeſte ?
Le fils d'Atrée aimer la fille de Thyeſte !
Hélas ! ſi cet amour eſt un crime pour lui,
Comment nommer le feu dont je brûle aujourd'hui ?
Car enfin ne crois pas que j'y ſois moins livrée ;
La fille de Thyeſte aime le fils d'Atrée.
Contre tant de vertus mon cœur mal affermi
Craint plus en lui l'amant qu'il ne craint l'ennemi.
Mais mon père m'attend ; allons lui faire entendre,
Pour un départ ſi prompt, le parti qu'il faut prendre :
Heureuſe cependant, ſi ce funeſte jour
Ne voit d'autres malheurs que ceux de notre amour !

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

THYESTE, THÉODAMIE, LÉONIDE.

THYESTE.

Ce n'eſt plus pour tenter une grâce incertaine;
Mais, avant ſon départ, je voudrois voir Pliſthène:
Léonide, ſachez s'il n'eſt point de retour.

SCÈNE II.

THYESTE, THÉODAMIE.

THYESTE.

Ma fille, il faut ſonger à fuir de ce ſéjour:
Tout menace à la fois l'aſyle de Thyeſte;
Défendons, s'il ſe peut, le ſeul bien qui nous reſte.
D'un père infortuné que prétendent vos pleurs?
Voulez-vous, dans ces lieux, voir combler mes malheurs?

Pourquoi, fur mes defirs cherchant à me contraindre,
Ne point voir le Tyran? Qu'en avez-vous à craindre?
Sans lui, fans fon fecours, quel fera mon efpoir?
Vous voyez que Plifthène eft ici fans pouvoir,
Qu'il va bientôt voguer vers le port de Pyrée;
Voulez-vous qu'à ma fuite il en ferme l'entrée?
La voile fe déploie, & flotte au gré des vents,
Laiffez-moi profiter de ces heureux inftans.
Voyez, puifqu'il le faut, l'inexorable Atrée:
Si fa flotte une fois abandonne l'Eubée,
Par quel autre moyen me fera-t-il permis
De fortir déformais de ces lieux ennemis?

THÉODAMIE.

Ne précipitez rien: quel intérêt vous preffe?
Pourquoi, Seigneur, pourquoi vous expofer fans ceffe?
A peine enfin fauvé de la fureur des eaux,
Ne vous rejettez point dans des périls nouveaux.
A partir de Chalcys le Tyran fe prépare;
Les vents vont de cette ifle éloigner ce barbare:
D'un fecours dangereux fans tenter le hafard,
Cachez-vous avec foin jufques à fon départ.

THYESTE.

Ma fille, quel confeil! eh quoi! vous pouvez croire
Que je veuille à mes jours facrifier ma gloire!
Non, non, je ne puis voir défoler, fans fecours,
Des États fi long-temps l'afyle de mes jours.

Moi, qui ne prétendois m'emparer de Mycènes,
Que pour forcer Atrée à s'éloigner d'Athènes;
Je l'abandonnerois lorsqu'elle va périr!
Non, je cours dans ses murs la défendre ou mourir.
Vous m'opposez en vain l'impitoyable Atrée:
Peut-il me soupçonner d'être en cette contrée?
Sans appui, sans secours, sans suite dans ces lieux,
Sans éclat qui sur moi puisse attirer les yeux,
Dans l'état où m'a mis la colère céleste,
Hélas! & qui pourroit reconnoître Thyeste?
Voyez donc le Tyran: quel que soit son courroux,
C'est assez que mon cœur n'en craigne rien pour vous,
Ma fille; vous savez que sa main meurtrière
Ne poursuit point sur vous le crime d'une mère:
C'est moi seul, c'est Ærope enlevée à ses vœux,
Et vous ne sortez point de ce sang malheureux.
Allez: votre frayeur qui dans ces lieux m'arrête,
Est le plus grand péril qui menace ma tête.
Demandez un vaisseau; quel qu'en soit le danger,
Mon cœur au désespoir n'a rien à ménager.

THÉODAMIE.

Ah! périsse plutôt l'asyle qui nous reste,
Que de tenter, Seigneur, un secours si funeste!

THYESTE.

En dussé-je périr, songez que je le veux.
Sauvez-moi, par pitié, de ces bords dangereux.

Du ſoleil à regret j'y revois la lumière.
Malgré moi, le ſommeil y ferme ma paupière.
De mes ennuis ſecrets rien n'arrête le cours:
Tout à de triſtes nuits joint de plus triſtes jours.
Une voix, dont en vain je cherche à me défendre,
Juſqu'au fond de mon cœur ſemble ſe faire entendre:
J'en ſuis épouvanté. Les ſonges de la nuit
Ne ſe diſſipent point par le jour qui les ſuit:
Malgré ma fermeté, d'infortunés préſages
Aſſerviſſent mon âme à ces vaines images.
Cette nuit même encor, j'ai ſenti dans mon cœur
Tout ce que peut un ſonge inſpirer de terreur.
Près de ces noirs détours, que la rive infernale
Forme à replis divers dans cette Iſle fatale,
J'ai cru long-temps errer parmi des cris affreux
Que des Mânes plaintifs pouſſoient juſques aux Cieux.
Parmi ces triſtes voix, ſur ce rivage ſombre,
J'ai cru d'Ærope en pleurs entendre gémir l'Ombre;
Bien plus, j'ai cru la voir s'avancer juſqu'à moi,
Mais dans un appareil qui me glaçoit d'effroi:
« Quoi! tu peux t'arrêter dans ce ſéjour funeſte!
» Suis-moi, m'a-t-elle dit, infortuné Thyeſte ».
Le Spectre, à la lueur d'un triſte & noir flambeau,
A ces mots, m'a traîné juſques ſur ſon tombeau.
J'ai frémi d'y trouver le redoutable Atrée,
Le geſte menaçant, & la vue égarée,
Plus terrible pour moi, dans ces cruels momens,

Que le tombeau, le Spectre & ſes gémiſſemens.
J'ai cru voir le barbare entouré de Furies.
Un glaive encor fumant armoit ſes mains impies;
Et, ſans être attendri de ſes cris douloureux,
Il ſembloit dans ſon ſang plonger un malheureux.
Ærope, à cet aſpect, plaintive & déſolée,
De ſes lambeaux ſanglans à mes yeux s'eſt voilée.
Alors j'ai fait, pour fuir, des efforts impuiſſans;
L'horreur a ſuſpendu l'uſage de mes ſens.
A mille affreux objets l'âme entière livrée,
Ma frayeur m'a jetté ſans force aux pieds d'Atrée.
Le cruel, d'une main, ſembloit m'ouvrir le flanc,
Et de l'autre, à longs traits, m'abbreuver de mon ſang.
Le flambeau s'eſt éteint, l'Ombre a percé la terre;
Et le ſonge a fini par un coup de tonnerre.

THÉODAMIE.

D'un ſonge ſi cruel quelle que ſoit l'horreur,
Ce phantôme peut-il troubler votre grand cœur?
C'eſt une illuſion....

THYESTE.

J'en croirois moins un ſonge,
Sans les ennuis ſecrets où ma douleur me plonge.
J'en crains plus du Tyran qui règne dans ces lieux,
Que d'un ſonge ſi triſte, & peut-être des Dieux.
Je ne connois que trop la fureur qui l'entraîne.

THÉODAMIE.

Vous connoiſſez auſſi les vertus de Pliſthène....

THYESTE.

Quoiqu'il ſoit né d'un ſang que je ne puis aimer,
Sa généroſité me force à l'eſtimer.
Ma fille, à ſes vertus je ſais rendre juſtice;
Des fureurs du Tyran ſon fils n'eſt point complice.
Je ſens bien quelquefois que je dois le haïr;
Mais mon cœur ſur ce point a peine à m'obéir.
Hélas! & plus je vois ce généreux Pliſthène,
Plus j'y trouve des traits qui déſarment ma haîne.
Mon cœur, qui cependant craint de lui trop devoir,
Ni ne veut, ni ne doit compter ſur ſon pouvoir.
Quoique ſur ſa vertu vous ſoyez raſſurée,
Je ſuis toujours Thyeſte, & lui le fils d'Atrée.
Je crois voir le Tyran; je vous laiſſe avec lui.
Ma fille, devenez vous-même notre appui;
Tentez tout ſur le cœur de mon barbare frère;
Songez qu'il faut ſauver & vous & votre père.



SCÈNE III.

SCÈNE III.

ATRÉE, THÉODAMIE, EURISTHÈNE. ALCIMÉDON, LÉONIDE, GARDES.

ALCIMÉDON.

Vous tenteriez, Seigneur, un inutile effort;
Je le sais d'un vaisseau qui vient d'entrer au port.
On ne sait s'il a pris la route de Mycènes :
Mais, depuis près d'un mois, il n'est plus dans Athènes.
Vous en pourrez vous-même être mieux éclairci;
Le Chef de ce vaisseau sera bientôt ici.

ATRÉE.

Qu'il vienne, Alcimédon : allez, qu'on me l'amène;
Je l'attends : avec lui faites venir Plisthène;
Il doit être déjà de retour en ces lieux.

SCÈNE IV.

ATRÉE, THÉODAMIE, LÉONIDE, EURISTHÈNE, GARDES.

ATRÉE, *à Théodamie.*

MADAME, quel dessein vous présente à mes yeux?

THÉODAMIE.

Prête à tenter, Seigneur, la route du Bosphore,
Souffrez qu'une étrangère aujourd'hui vous implore.
J'éprouve dès long-temps qu'un Roi si généreux
Ne voit point, sans pitié, le sort des malheureux.
Sur ces bords, échappée au plus cruel naufrage,
Les flots de mes débris ont couvert ce rivage.
Sans appui, sans secours dans ces lieux écartés,
J'attends tout désormais de vos seules bontés.
Vous parûtes sensible au destin qui m'accable.
Puis-je espérer, Seigneur, qu'un Roi si redoutable
Daigne, de mes malheurs plus touché que les Dieux,
M'accorder un vaisseau pour sortir de ces lieux?

ATRÉE.

Puisque la mer vous laisse une libre retraite,
Ordonnez, & bientôt vous serez satisfaite;

Difpofez de ma flotte avec autorité.
Un vaiffeau fuffit-il pour votre sûreté?
Prête à fortir des lieux qui font fous ma puiffance,
Où vous conduira-t-il?

THÉODAMIE.

Seigneur, c'eft à Byzance
Que je prétends bientôt, aux pieds de nos autels,
Du prix de vos bienfaits charger les Immortels.

ATRÉE.

Mais Byzance, Madame, eft-ce votre patrie?

THÉODAMIE.

Non; j'ai reçu le jour non loin de la Phrygie.

ATRÉE.

Par quel étrange fort, fi loin de ces climats,
Vous retrouvez-vous donc dans mes nouveaux États?
Ce vaiffeau, que les vents jettèrent dans l'Eubée,
Sortoit-il de Byzance, ou du port de Pyrée?
En vous fauvant des flots, mon fils (je m'en fouviens)
Ne trouva fur ces bords que des Athéniens.

THÉODAMIE.

Peut-être, comme nous le jouet de l'orage,
Il furent comme nous pouffés fur ce rivage:
Mais ceux qu'en ce palais a fauvé votre fils,
Ne font point nés, Seigneur, parmi vos ennemis.

ATRÉE.

Mais, Madame, parmi cette troupe étrangère,
Plisthène sur ces bords rencontra votre père:
Dédaigne-t-il un Roi qui devient son appui?
D'où vient que devant moi vous paroissez sans lui?

THÉODAMIE.

Mon père infortuné, sans amis, sans patrie,
Traîne à regret, Seigneur, une importune vie,
Et n'est point en état de paroître à vos yeux.

ATRÉE.

Gardes, faites venir l'Étranger en ces lieux.
(*Quelques Gardes sortent.*)

THÉODAMIE.

On doit des malheureux respecter la misère.

ATRÉE.

Je veux de ses malheurs consoler votre père;
Je ne veux rien de plus. Mais quel est votre effroi!
Votre père, Madame, est-il connu de moi?
A-t-il quelques raisons de redouter ma vue?
Quelle est donc la frayeur dont je vous vois émue?

THÉODAMIE.

Seigneur, d'aucun effroi mon cœur n'est agité.
Mon père peut ici paroître en sûreté.

Hélas! à ſe cacher qui pourroit le contraindre?
Étranger dans ces lieux, eh! qu'auroit-il à craindre?
A ſes jours languiſſans le péril attaché
Le retenoit, Seigneur, ſans le tenir caché.

SCÈNE V.

ATRÉE, THYESTE, THÉODAMIE, LÉONIDE, EURISTHÈNE, GARDES.

THÉODAMIE, *à part.*

LE voilà: je ſuccombe, & me ſoutiens à peine.
Dieux! cachez-le au Tyran, ou ramenez Pliſthène.

ATRÉE, *à Thyeſte.*

Étranger malheureux, que le ſort en courroux,
Laſſé de te pourſuivre, a jetté parmi nous,
Quel eſt ton nom, ton rang? Quels humains t'ont vu naître?

THYESTE.

Les Thraces.

ATRÉE.

Et ton nom?

THYESTE.

Pourriez-vous le connoître?

Philoclete.

ATRÉE.

Ton rang?

THYESTE.

Noble, ſans dignité,
Et toujours le jouet du Deſtin irrité.

ATRÉE.

Où s'adreſſoient tes pas? & de quelle contrée
Revenoit ce vaiſſeau briſé près de l'Eubée?

THYESTE.

De Seſtos; & j'allois à Delphes implorer
Le Dieu dont les rayons daignent nous éclairer.

ATRÉE.

Et tu vas de ces lieux?....

THYESTE.

Seigneur, c'eſt dans l'Aſie
Que je vais terminer ma déplorable vie;
Eſpérant aujourd'hui que de votre bonté
J'obtiendrai le ſecours que les flots m'ont ôté.
Daignez....

ATRÉE.

Quel ſon de voix a frappé mon oreille!
Quel tranſport tout-à-coup dans mon cœur ſe réveille!

D'où naiſſent à la fois des troubles ſi puiſſans ?
Quelle ſoudaine horreur s'empare de mes ſens ?
Toi, qui pourſuis le crime avec un ſoin extrême,
Ciel, rends vrais mes ſoupçons, & que ce ſoit lui-même.
Je ne me trompe point, j'ai reconnu ſa voix ;
Voilà ſes traits encore : ah ! c'eſt lui que je vois.
Tout ce déguiſement n'eſt qu'une adreſſe vaine ;
Je le reconnoîtrois ſeulement à ma haîne.
Il fait pour ſe cacher des efforts ſuperflus.
C'eſt Thyeſte lui-même, & je n'en doute plus.

THYESTE.

Moi Thyeſte, Seigneur !

ATRÉE.

Oui, toi-même, perfide :
Je ne le ſens que trop au tranſport qui me guide ;
Et je hais trop l'objet qui paroît à mes yeux,
Pour que tu ne ſois point ce Thyeſte odieux.
Tu fais bien de nier un nom ſi mépriſable ;
En eſt-il ſous le Ciel un qui ſoit plus coupable ?

THYESTE.

Eh bien ! reconnoîs-moi : je ſuis ce que tu veux,
Ce Thyeſte ennemi, ce frère malheureux.
Quand même tes ſoupçons & ta haîne funeſte
N'euſſent point découvert l'infortuné Thyeſte ;

Peut-être que la mienne, esclave malgré moi,
Aux dépens de mes jours m'eût découvert à toi.

ATRÉE.

Ah! traître, c'en est trop! le courroux qui m'anime
T'apprendra si je sais comme on punit un crime.
Je rends grâces au Ciel qui te livre en mes mains:
Sans doute que les Dieux approuvent mes desseins,
Puisqu'avec mes fureurs leurs soins d'intelligence,
T'amenent dans des lieux tout pleins de ma vengeance.
Perfide, tu mourras: oui, c'est fait de ton sort;
Ton nom seul en ces lieux est l'arrêt de ta mort.
Rien ne peut t'en sauver, la foudre est toute prête;
J'ai suspendu long-temps sa chûte sur ta tête.
Le temps, qui t'a sauvé d'un vainqueur irrité,
A grossi tes forfaits par leur impunité.

THYESTE.

Que tardes-tu, cruel, à remplir ta vengeance?
Attends-tu de Thyeste une nouvelle offense?
Si j'ai pu quelque temps te déguiser mon nom,
Le soin de me venger en fut seul la raison.
Ne crois pas que la peur des fers ou du supplice
Ait à mon cœur tremblant dicté cet artifice.
Ærope, par ta main a vu trancher ses jours;
La même main des miens doit terminer le cours.
Je n'en puis regretter la triste destinée.
Précipite, inhumain, leur course infortunée,

Et ſois sûr que contr'eux l'attentat le plus noir
N'égale point pour moi l'horreur de te revoir.

ATRÉE.

Vil rebut des mortels, il te ſied bien encore
De braver dans les fers un frère qui t'abhorre !
Holà, Gardes, à moi !

THÉODAMIE, *à Atrée.*

Que faites-vous, Seigneur ?
Dieux ! ſur qui va tomber votre injuſte rigueur !
Ne ſuivrez-vous jamais qu'une aveugle colère ?
Ah ! dans un malheureux reconnoiſſez un frère.
Que ſur ſes noirs projets votre cœur combattu
Ecoute la nature, ou plutôt la vertu.
Immolez donc, Seigneur, & le père, & la fille ;
Baignez-vous dans le ſang d'une triſte famille.
Thyeſte, par vous ſeul accablé de malheurs,
Peut-il être un objet digne de vos fureurs ?

ATRÉE.

Vous prétendez en vain que mon cœur s'attendriſſe.
Qu'on lui donne la mort, Gardes : qu'on m'obéiſſe ;
De ſon ſang odieux qu'on épuiſe ſon flanc.....
(*bas, à part.*)
Mais non : une autre main doit verſer tout ſon ſang.
(*aux Gardes.*)
Oubliois-je...? Arrêtez. Qu'on me cherche Pliſthène.

SCÈNE VI.

ATRÉE, THYESTE, PLISTHÈNE, THÉODAMIE, EURISTHÈNE, THESSANDRE, LÉONIDE, GARDES.

PLISTHÈNE, *à Atrée.*

Ciel ! qu'eſt-ce que j'entends ? quelle fureur ſoudaine
De votre voix, Seigneur, a rempli tous ces lieux ?
Qui peut cauſer ici ces tranſports furieux ?

THÉODAMIE, *à Pliſthène.*

Ces tranſports où l'emporte une injuſte colère,
Ne menacent, Seigneur, que mon malheureux père.
Sauvez-le, s'il ſe peut, des plus funeſtes coups.

PLISTHÈNE.

Votre père, Madame ! ô ciel ! que dites-vous ?
(*à Atrée.*)
A l'immoler, Seigneur, quel motif vous engage ?
De quoi l'accuſe-t-on ? quel crime, quel outrage
De l'hoſpitalité vous fait trahir les droits ?
Auroit-il, à ſon tour, violé ceux des Rois ?
Étranger dans ces lieux, que vous a-t-il fait craindre
A le priver du jour qui puiſſe vous contraindre ?

ATRÉE.

Étranger dans ces lieux ! Que tu le connoîs mal !
De tous mes ennemis tu vois le plus fatal.
C'eſt de tous les humains le ſeul que je déteſte,
Un perfide, un ingrat; en un mot, c'eſt Thyeſte.

PLISTHÈNE.

Qu'ai-je entendu, grands Dieux! lui Thyeſte, Seigneur?
Eh bien! en doit-il moins fléchir votre rigueur?
Calmez, Seigneur, calmez cette fureur extrême.

ATRÉE.

Que vois-je? quoi! mon fils armé contre moi-même!
Quoi! celui qui devroit m'en venger aujourd'hui,
Oſe, à mes yeux encor, s'intéreſſer pour lui!
Lâche, c'eſt donc ainſi qu'à ton devoir fidèle,
Tu diſpoſes ton bras à ſervir ma querelle?

PLISTHÈNE.

Plutôt mourir cent fois : je n'ai point à choiſir;
Dans mon ſang, s'il le faut, baignez-vous à loiſir.
Seigneur, par ces genoux que votre fils embraſſe,
Accordez à mes vœux cette dernière grâce.
Après l'avoir ſauvé des ondes en courroux,
M'en coûtera-t-il plus de le ſauver de vous?
A mes juſtes deſirs que vos tranſports ſe rendent.
Voyez quel eſt le ſang que mes pleurs vous demandent :
C'eſt le vôtre, Seigneur, non un ſang étranger.

C'eſt en lui pardonnant qu'il faut vous en venger.

ATRÉE.

Le perfide ! ſi près d'éprouver ma vengeance,
Daigne-t-il ſeulement implorer ma clémence ?

THYESTE.

Que pourroit me ſervir d'implorer ton ſecours,
Si ton cœur qui me hait veut me haïr toujours ?
Eh ! que n'ai-je pas fait pour fléchir ta colère ?
Qui de nous deux, cruel, pourſuit ici ſon frère ?
Depuis vingt ans entiers, que n'ai-je point tenté
Pour calmer les tranſports de ton cœur irrité ?
Surmonte, comme moi, la vengeance & la haîne ;
Regle tes ſoins jaloux ſur les ſoins de Pliſtène,
Et tu verras bientôt, ſi j'en donne ma foi,
Que tu n'as point d'ami plus fidèle que moi.

ATRÉE.

Quels ſeront tes garans, lorſque le nom de frère
N'a pu garder ton cœur d'un amour téméraire ?
Quand je t'ai vu ſouiller par tes coupables feux
Les autels où l'hymen alloit combler mes vœux,
Que peux-tu m'oppoſer qui parle en ta défenſe ?
Les droits de la nature, ou bien de l'innocence ?

THYESTE.

Ne me reproche plus mon crime ni mes feux ;
Tu m'as vendu bien cher cet amour malheureux.

Pour t'attendrir enfin, auteur de ma misère,
Considère un moment ton déplorable frère :
Que peux-tu souhaiter qui te parle pour moi?
Regarde en quel état je parois devant toi.

PLISTHÉNE.

Ah! rendez-vous, Seigneur; je vois que la Nature
Dans votre cœur sensible excite un doux murmure.
Ne le combattez point par des soins odieux;
Elle n'inspire rien qui ne vienne des Dieux.
C'est votre frère enfin : que rien ne vous arrête.
De sa fidélité je réponds sur ma tête.

ATRÉE.

Plisthène, c'en est fait; je me rends à ta voix;
Je me sens attendri pour la première fois.
Je veux bien oublier une sanglante injure.
Thyeste, sur ma foi que ton cœur se rassûre :
De mon inimitié ne crains point les retours;
Ce jour même en verra finir le triste cours.
J'en jure par les Dieux, j'en jure par Plisthène;
C'est le sceau d'une paix qui doit finir ma haîne.
Ses soins & ma pitié te répondront de moi,
Et mon fils, à son tour, me répondra de toi :
Je n'en demande point de garant plus sincère.
Prince, c'est donc sur vous que s'en repose un père.
Allez, & que ma Cour, témoin de mon courroux,
Soit témoin aujourd'hui d'un entretien plus doux.

SCÈNE VII.

ATRÉE, EURISTHÈNE, GARDES.

ATRÉE.

Toi, fais-les avec ſoin obſerver, Euriſthène.
Diſperſe les Soldats les plus chers à Pliſthène ;
Ecarte les amis de cet audacieux,
Et viens, ſans t'arrêter, me rejoindre en ces lieux.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ATRÉE, EURISTHÈNE.

ATRÉE.

Enfin, grâces aux Dieux, je tiens en ma puissance
Le perfide ennemi que poursuit ma vengeance :
On l'observe en ces lieux, il ne peut échapper ;
La main qui l'a sauvé ne sert qu'à le tromper.
Vengeons-nous ; il est temps que ma colère éclate ;
Profitons avec soin du moment qui la flatte ;
Et que l'ingrat Thyeste éprouve dans ce jour
Tout ce que peut un cœur trahi dans son amour.

EURISTHÈNE.

Eh! qui vous répondra que Plisthène obéisse ;
Que de cette vengeance il veuille être complice ?
Ne vous souvient-il plus que, près de la trahir,
Il n'a point balancé pour vous désobéir ?

ATRÉE.

Il est vrai qu'au refus qu'il a fait de s'y rendre,
Je me suis vu contraint de n'oser l'entreprendre,

D'en différer enfin le moment malgré moi.
Mais qui l'a pu porter à me manquer de foi ?
N'avoit-il pas juré de ſervir ma colère ?
Tant de ſoins redoublés pour la fille & le père
Ne ſont-ils les effets que d'un cœur généreux ?
Non, non ; la ſource en eſt dans un cœur amoureux.
Tant d'ardeur à ſauver cette race ennemie,
Me dit trop que Pliſthène aime Théodamie.
Je n'en puis plus douter : il la voit chaque jour,
Il a pris dans ſes yeux ce déteſtable amour ;
Et je m'étonne encor d'une ardeur ſi funeſte !
Que pouvoit-il ſortir d'Ærope & de Thyeſte,
Qu'un ſang qui dût un jour aſſouvir mon courroux ?
Le crime eſt fait pour lui, la vengeance pour nous.
Livrons-le aux noirs forfaits où ſon penchant le guide ;
Joignons à tant d'horreurs l'horreur d'un parricide.
Puis-je mieux me venger de ce ſang odieux,
Que d'armer contre lui ſon forfait & les Dieux ?
Heureux qu'en ce moment le crime de Pliſthène
Me laiſſe ſans regret au courroux qui m'entraîne !
Qu'il vienne ſeul ici.

SCÈNE II.

SCÈNE II.

ATRÉE, *seul.*

LE Soldat écarté
Permet à ma fureur d'agir en liberté.
De ſon amour pour lui ma vengeance allarmée
Déjà loin de Chalcys a diſperſé l'armée :
Tout ce que ce palais raſſemble autour de moi,
Sont autant de Sujets dévoués à leur Roi.
Mais pourquoi contre un traître exercer ma puiſſance ?
Son amour me répond de ſon obéiſſance.
Par un coup ſi cruel je m'en vais l'éprouver,
Et de ſi près encor je m'en vais l'obſerver,
Que, malgré tous ſes ſoins, ma vengeance aſſurée
Lavera par ſes mains les injures d'Atrée.

SCÈNE III.

ATRÉE, PLISTHÈNE.

ATRÉE, *bas.*

JE le vois ; & pour peu qu'il ôſe la trahir,
Je ſais bien le ſecret de le faire obéir.

(*haut.*)
Laſſé des ſoins divers dont mon cœur eſt la proie,
Prince, il faut à vos yeux que mon cœur ſe déploie.
Tout ſemble offrir ici l'image de la paix;
Cependant ma fureur s'accroît plus que jamais.
L'Amour, qui ſi ſouvent loin de nous nous entraîne,
N'eſt point dans ſes retours auſſi prompt que la haîne.
J'avois cru par vos ſoins mon courroux étouffé.
Mais je ſens qu'ils n'en ont qu'à demi triomphé.
Ma fureur déſormais ne peut plus ſe contraindre,
Ce n'eſt que dans le ſang qu'elle pourra s'éteindre;
Et j'attends que le bras chargé de la ſervir,
Loin d'arrêter ſon cours, ſoit prêt à l'aſſouvir.
Pliſthène, c'eſt à vous que ce diſcours s'adreſſe.
J'avois cru, ſur la foi d'une ſainte promeſſe,
Voir tomber le plus fier de tous mes ennemis:
Mais Pliſthène tient mal ce qu'il m'avoit promis;
Et, bravant ſans reſpect & les Dieux & ſon père,
Son cœur pour eux & lui n'a qu'une foi légère.

PLISTHÈNE.

Où ſont vos ennemis? j'avois cru que la paix
Ne vous en laiſſoit point à craindre en ce palais.
Je n'y vois que des cœurs, pour vous, remplis de zèle,
Et qu'un fils, pour ſon Roi, reſpectueux, fidèle,
Qui n'a point mérité ces cruels traitemens.
Où ſont vos ennemis, & quels ſont mes ſermens?

ATRÉE.

Où ſont mes ennemis? Ciel! que viens-je d'entendre?
Thyeſte eſt dans ces lieux, & l'on peut s'y méprendre!
Vous deviez l'immoler à mon reſſentiment:
Voilà mon ennemi, voilà votre ſerment.

PLISTHÈNE.

Quelle que ſoit la foi que je vous ai jurée,
J'aurois cru que la vôtre eût été plus ſacrée;
Qu'un frère dans vos bras, à la face des Dieux,
M'eût aſſez acquitté d'un ſerment odieux.
D'un pareil ſouvenir ma vertu me diſpenſe;
Je ne me ſouviens plus que de votre clémence.
Mon devoir a ſes droits, mais ma gloire a les ſiens;
Et vos derniers ſermens m'ont dégagé des miens.

ATRÉE.

Sans vouloir dégager un ſerment par un autre,
Veux-tu que tous les deux nous rempliſſions le nôtre?
Et tu verras bientôt, ſi j'explique le mien,
Que ce dernier ſerment ajoûte encore au tien.
J'ai juré par les Dieux, j'ai juré par Pliſthène,
Que ce jour qui nous luit mettroit fin à ma haîne.
Fais couler tout le ſang que j'exige de toi,
Ta main de mes ſermens aura rempli la foi.
Regarde qui de nous fait au Ciel une injure,
Qui de nous deux enfin eſt ici le parjure.

PLISTHÈNE.

Ah! Seigneur, puis-je voir votre cœur aujourd'hui
Descendre à des détours si peu dignes de lui?
Non, par de feints sermens, je ne crois point qu'Atrée
Ait pu braver des Dieux la majesté sacrée,
Se jouer de la foi des crédules humains,
Violer en un jour tous les droits les plus saints.
Enchanté d'une paix si long-temps attendue,
Je vous louois déjà de nous l'avoir rendue;
Et je m'applaudissois, dans des momens si doux,
D'avoir pu d'un Héros désarmer le courroux.
J'admirois un grand cœur au milieu de l'offense,
Qui, maître de punir, méprisoit la vengeance.
Thyeste est criminel, voulez-vous l'être aussi?
Sont-ce-là vos sermens? Pardonnez-vous ainsi?

ATRÉE.

Qui? moi lui pardonner! Les fieres Euménides
Du sang des malheureux sont cent fois moins avides,
Et leur farouche aspect inspire moins d'horreur,
Que Thyeste aujourd'hui n'en inspire à mon cœur.
Quels que soient mes sermens, trop de fureur m'anime.
Perfide, il te sied bien d'oser m'en faire un crime!
Laisse-là ces sermens; si j'ai pu les trahir,
C'est au Ciel d'en juger, à toi de m'obéir.
Dans un fils qui faisoit ma plus chère espérance,
Je ne vois qu'un ingrat qui trahit ma vengeance.

Plisthène est un Héros, son père est outragé ;
Il a de la valeur, je ne suis pas vengé.
Ah ! ne me force point, dans ma fureur extrême,
(Que sais-je ? hélas !) peut-être à t'immoler toi-même :
Car enfin, puisqu'il faut du sang à ma fureur,
Malheur à qui trahit les transports de mon cœur !

PLISTHÈNE.

Versez le sang d'un fils, s'il peut vous satisfaire ;
Mais n'en attendez rien à sa vertu contraire.
S'il faut voir votre affront par un crime effacé,
Je ne me souviens plus qu'on vous ait offensé.
Oui, Seigneur ; & ma main, loin d'être meurtrière,
Défendra contre vous les jours de votre frère.
Seconder vos fureurs ce seroit vous trahir ;
Votre gloire m'engage à vous désobéir.

ATRÉE.

Enfin, j'ouvre les yeux ; ta lâcheté, perfide,
Ne me fait que trop voir l'intérêt qui te guide ;
Tu trahis pour Thyeste & les Dieux & ta foi ;
Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il est connu de toi.
Ose encor me jurer que, pour Théodamie,
Ton cœur ne brûle point d'une flamme ennemie.

PLISTHÈNE.

Ah ! si c'est-là trahir mon devoir & ma foi,
Non, jamais on ne fut plus coupable que moi.

Oui, Seigneur, il eſt vrai, la Princeſſe m'eſt chère;
Jugez ſi c'eſt à moi d'aſſaſſiner ſon père.
Vous connoiſſez le feu qui dévore mon ſein;
Et, pour verſer ſon ſang, vous choiſiſſez ma main!

ATRÉE.

Ce n'eſt pas la vertu, c'eſt donc l'amour, parjure,
Qui te force au refus de venger mon injure!
Voyons ſi cet amour, qui t'a fait me trahir,
Servira maintenant à me faire obéir.
Tu n'auras pas en vain aimé Théodamie;
Venge-moi dès ce jour, ou c'eſt fait de ſa vie.

PLISTHÈNE.

Ah! grands Dieux!

ATRÉE.

Tu frémis; je t'en laiſſe le choix,
Et te le laiſſe, ingrat, pour la dernière fois.

PLISTHÈNE.

Ah! mon choix eſt tout fait dans ce moment funeſte;
C'eſt mon ſang qu'il vous faut, non le ſang de Thyeſte.

ATRÉE.

Quand l'amour, de mon fils, ſemble avoir fait le ſien,
Il ne m'importe plus de ſon ſang ou du tien.
Obéis cependant, achève ma vengeance.
L'inſtant fatal approche, & Thyeſte s'avance:

S'il n'eſt mort, lorſqu'enfin je reverrai ces lieux,
J'immole ſans pitié ton amante à tes yeux.
Rappelle tes eſprits : avec lui je te laiſſe..
Au ſecours de ta main appelle ta Princeſſe;
Le ſoin de la ſauver doit exciter ton bras.

PLISTHÈNE.

Quoi! vous l'immoleriez? je ne vous quitte pas.
Je crois voir dans Thyeſte un Dieu qui m'épouvante.
Ah! Seigneur!

ATRÉE.

Viens donc voir expirer ton amante;
Du moindre mouvement ſa mort ſera le fruit.

SCÈNE IV.

PLISTHÈNE, *ſeul.*

DIEUX! plongez-moi plutôt dans l'éternelle nuit.
Non, cruel, n'attends pas que ma main meurtrière
Faſſe couler le ſang de ton malheureux frère.
Aſſouvis, ſi tu veux, ta fureur ſur le mien;
Mais, duſſé-je en périr, je défendrai le ſien.



SCÈNE V.

THYESTE, PLISTHÈNE.

THYESTE.

PRINCE, qu'un tendre ſoin dans mon ſort intéreſſe,
Héros dont les vertus charment toute la Grece,
Qu'il m'eſt doux de pouvoir embraſſer aujourd'hui
De mes jours malheureux l'unique & sûr appui!

PLISTHÈNE.

Quel appui, juſte Ciel! quel cœur impitoyable
Ne feroit point touché du ſort qui vous accable?
Ah! plût aux Dieux pouvoir, aux dépens de mes jours,
D'une ſi chère vie éterniſer le cours!
Que je verrois couler tout mon ſang avec joie,
S'il terminoit les maux où vous êtes en proie!
Ce n'eſt point la pitié qui m'attendrit, Seigneur:
Je ſens des mouvemens inconnus à mon cœur.

THYESTE.

Seigneur, ſoit amitié, ſoit raiſon qui m'inſpire,
Tout m'eſt cher d'un Héros que l'Univers admire.
Que ne puis-je exprimer ce que je ſens pour vous!
Non, l'amitié n'a point de ſentimens ſi doux.

PLISTHÈNE.

Ah! si je vous suis cher, que mon respect extrême
M'acquitte bien, Seigneur, de ce bonheur suprême!
On n'aima jamais plus, le Ciel m'en est témoin.
A peine la Nature iroit-elle aussi loin;
Et ma tendre amitié, par vos maux consacrée,
A semblé redoubler par les rigueurs d'Atrée.
Vous m'aimez; le Ciel sait si je puis vous haïr,
Ce qu'il m'en coûteroit s'il falloit obéir.

THYESTE.

Seigneur, que dites-vous? qui fait couler vos larmes?
Que tout ce que je vois fait renaître d'allarmes!
Vous soupirez, la mort est peinte dans vos yeux;
Vos regards attendris se tournent vers les Cieux.
Quel malheur si terrible a pu troubler Plisthène?
Jusqu'au fond de mon cœur je ressens votre peine.
Voulez-vous dérober ce secret à ma foi?
Quand je suis tout à vous, n'êtes-vous point à moi?
Cher Prince, ignorez-vous à quel point je vous aime?
Ma fille ne m'est pas plus chère que vous-même.

PLISTHÈNE.

Faut-il la voir périr dans ces funestes lieux?

THYESTE.

Quel étrange discours! cher Prince, au nom des Dieux,
Au nom d'une amitié si sincère & si tendre,
Daignez m'en éclaircir.

PLISTHÈNE.

Ah ! dois-je vous l'apprendre ?
Mais, dût tomber ſur moi le plus affreux courroux,
Je ne puis plus trahir ce que je ſens pour vous.
Fuyez, Seigneur, fuyez.

THYESTE.

Quel eſt donc ce myſtère,
Cher Prince ? & qu'ai-je encore à craindre de mon frère ?

SCÈNE VI.

ATRÉE, THYESTE, PLISTHÈNE.

PLISTHÈNE, *appercevant Atrée.*

AH ! Ciel !

ATRÉE, *à Pliſthène.*

C'eſt donc ainſi que, fidèle à ſon Roi....
Mais je ſais de quel prix récompenſer ta foi....

PLISTHÈNE.

Ah ! Seigneur, ſi jamais....

ATRÉE.

Que voulez-vous me dire ?
Sortez : en d'autres lieux vous pourrez m'en inſtruire.

Votre frivole excuſe exige un autre temps ;
Et mon cœur eſt rempli de ſoins plus importans.

SCÈNE VII.

ATRÉE, THYESTE.

THYESTE.

De ce tranſport, Seigneur, que faut-il que je penſe?
Qui peut vous emporter à tant de violence ?
Qu'a fait ce fils? qui peut vous armer contre lui ?
Ou plutôt contre moi qui vous arme aujourd'hui ?
Ne m'offrez-vous la paix...?

ATRÉE.

Quel eſt donc ce langage ?
A me l'oſer tenir quel ſoupçon vous engage ?
Quelle indigne frayeur a troublé vos eſprits ?
Quel intérêt enfin prenez-vous à mon fils ?
Ne puis-je menacer un ingrat qui m'offenſe,
Sans aigrir de vos ſoins l'injuſte défiance ?
Allez : de mes deſſeins vous ſerez éclairci ;
Et d'autres intérêts me conduiſent ici.

SCÈNE VIII.

ATRÉE, *seul.*

Quoi! même dans des lieux soumis à ma puissance,
J'aurai tenté sans fruit une juste vengeance!
Et le lâche, qui doit la servir en ce jour,
Trahit, pour la tromper, jusques à son amour!
Ah! je le punirai de l'avoir différée,
Comme fils de Thyeste, ou comme fils d'Atrée.
Mériter ma vengeance est un moindre forfait,
Que d'oser un moment en retarder l'effet.
Perfide, malgré toi, je t'en ferai complice;
Ton Roi, pour tant d'affronts, n'a pas pour un supplice.
Je ne punirois point vos forfaits différens,
Si je ne m'en vengeois par des forfaits plus grands.
Où Thyeste paroît, tout respire le crime;
Je me sens agité de l'esprit qui l'anime,
Je suis déjà coupable. Etoit-ce me venger,
Que de charger son fils du soin de l'égorger?
Qu'il vive, ce n'est plus sa mort que je médite.
La mort n'est que la fin des tourmens qu'il mérite.
Que le perfide, en proie aux horreurs de son sort,
Implore comme un bien la plus affreuse mort.
Que ma triste vengeance, à tous les deux cruelle,
Etonne jusqu'aux Dieux qui n'ont rien fait pour elle.

Vengeons tous nos affronts; mais par un tel forfait,
Que Thyeſte lui-même eût voulu l'avoir fait.
Lâche & vaine pitié, que ton murmure ceſſe;
Dans les cœurs outragés tu n'es qu'une foibleſſe;
Abandonne le mien: qu'exiges-tu d'un cœur
Qui ne reconnoît plus de Dieux que ſa fureur?
Courons tout préparer; &, par un coup funeſte,
Surpaſſons, s'il ſe peut, les crimes de Thyeſte.
Le Ciel, pour le punir d'avoir pu m'outrager,
A remis à ſon ſang le ſoin de m'en venger.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

PLISTHÈNE, THESSANDRE.

THESSANDRE.

OU courez-vous, Seigneur? qu'allez-vous entreprendre?

PLISTHÈNE.

D'un cœur au déſeſpoir tout ce qu'on peut attendre.

THESSANDRE.

Quelle eſt donc la fureur dont je vous vois épris?
Ciel! dans quel trouble affreux jettez-vous mes eſprits?
D'où naît ce déſeſpoir que chaque inſtant irrite?
Pour qui préparez-vous ces vaiſſeaux, cette fuite?
Quel intérêt enfin arme ici votre bras,
Et ces amis tout prêts à marcher ſur vos pas?
Parlez, Seigneur: le Roi, déſormais plus ſévère....

PLISTHÈNE.

Qu'avois-je fait aux Dieux pour naître d'un tel père?
O devoir, dans mon cœur trop long-temps reſpecté,

Laiſſe un moment l'amour agir en liberté.
Les rigoureuſes loix qu'impoſe la Nature
Ne ſont plus que des droits dont la vertu murmure.
Secrets perſécuteurs des cœurs nés vertueux,
Remords, qu'exigez-vous d'un amant malheureux?

THESSANDRE.

Que dites-vous, Seigneur? quelle douleur vous preſſe?

PLISTHÈNE.

Theſſandre, il faut périr, ou ſauver ma Princeſſe.

THESSANDRE.

La ſauver! & de qui?

PLISTHÈNE.

Du Roi, dont la fureur
Va lui plonger peut-être un poignard dans le cœur.
C'eſt pour la dérober au coup qui la menace,
Que je n'écoute plus qu'une coupable audace.
Non, cruel, ce n'eſt point pour la voir expirer,
Que du plus tendre amour je me ſens inſpirer.
Croirois-tu que du Roi la haîne ſanguinaire
A voulu me forcer d'aſſaſſiner ſon frère;
Que, pour mieux m'obliger à lui percer le flanc,
De ſa fille, au refus, il doit verſer le ſang?
Ah! je me ſens ſaiſir d'une fureur nouvelle.
Courons, pour la ſauver, où mon honneur m'appelle.

Mais où la rencontrer? Eh quoi! les juſtes Dieux
M'ont-ils déjà puni d'un projet odieux?
Que fait Thyeſte? Hélas! qu'eſt-elle devenue?
Qui peut dans ce palais la ſouſtraire à ma vue?
Je frémis: retournons les chercher en ces lieux;
Les en ſauver, Theſſandre, ou périr à leurs yeux.
Allons: ne laiſſons point, dans l'ardeur qui m'anime,
Un cœur comme le mien réfléchir ſur un crime.
Étouffons des remords que j'avois dû prévoir,
Lorſque je n'attends rien que de mon déſeſpoir.
Suis-moi; c'eſt trop tarder, & d'un péril extrême
On doit moins balancer à ſauver ce qu'on aime.
Ce n'eſt point un forfait; c'eſt imiter les Dieux,
Que de remplir ſon cœur du ſoin des malheureux.

SCÈNE II.

PLISTHÈNE, THÉODAMIE, THESSANDRE, LÉONIDE.

PLISTHÈNE.

MAIS que vois-je, Theſſandre? ô Ciel! quelle eſt ma joie!
(*à Théodamie.*)
Se peut-il qu'en ces lieux Pliſthène vous revoie?
L'unique objet des ſoins de mon cœur éperdu,
Hélas!

Hélas ! par quel bonheur nous eſt-il donc rendu ?
Quoi ! c'eſt vous, ma Princeſſe ! Ah ! ma fureur calmée
Fait place à la douceur dont mon âme eſt charmée.
Dieux ! qu'allois-je tenter ? Mais quel eſt votre effroi ?
Qui fait couler vos pleurs ? & qu'eſt-ce que je voi ?

THÉODAMIE.

Seigneur, vous me voyez les yeux baignés de larmes,
Et le cœur agité des plus vives allarmes.
Thyeſte va bientôt enſanglanter ces lieux,
Si vous ne retenez ce Prince furieux.
Trop sûr que votre mort, que la ſienne eſt jurée,
Il veut la prévenir par la perte d'Atrée.
Il erre en ce palais dans ce cruel deſſein,
Tout prêt à lui plonger un poignard dans le ſein.
Il eſt perdu, Seigneur, ce Prince qui vous aime,
Si vous ne le ſauvez d'Atrée, ou de lui-même.
Il voit de tous côtés qu'on obſerve ſes pas.
Le péril cependant ne l'épouvante pas.
Si la pitié pour nous peut émouvoir votre âme,
Si moi-même en ſecret j'approuvai votre flamme,
S'il eſt vrai que l'amour ait pu vous attendrir,
Au nom de cet amour, daignez le ſecourir.
Je vous dirois qu'un cœur plein de reconnoiſſance
D'un ſervice ſi grand ſera la récompenſe,
S'il avoit attendu que tant de ſoins pour nous
Vinſſent juſtifier ce qu'il ſentoit pour vous.

PLISTHÈNE.

Diſſipez vos frayeurs, & calmez vos allarmes.
Vos yeux, pour m'attendrir, n'ont pas beſoin de larmes.
Hélas! qui plus que moi doit plaindre vos malheurs?
Ne craignez rien : mes ſoins ont prévenu vos pleurs.
De ces funeſtes lieux votre fuite aſſurée
Va vous mettre à couvert des cruautés d'Atrée;
Et je vais, s'il le faut, aux dépens de ma foi,
Prouver à vos beaux yeux ce qu'ils peuvent ſur moi.
Oui, croyez-en ces Dieux que mon amour atteſte;
Croyez-en ces garans du ſalut de Thyeſte.
Il m'eſt plus cher qu'à vous : ſans me donner la mort,
Le Roi ne ſera point l'arbitre de ſon ſort.
Votre père vivra : vous vivrez; & Pliſthène
N'aura point eu pour vous une tendreſſe vaine.
Je ſauverai Thyeſte. Eh! que n'ai-je point fait?
Hélas! ſi vous ſaviez, d'un barbare projet,
A quel prix j'ai déjà tenté de le défendre...?
Venez, pour lui, pour vous je vais tout entreprendre;
Heureux ſi je pouvois, en vous ſauvant tous deux,
Près de ne vous voir plus, expirer à vos yeux!

SCÈNE III.

THYESTE, PLISTHÈNE, THÉODAMIE. THESSANDRE, LÉONIDE.

PLISTHÈNE.

Mais Thyeste paroît: quel bonheur est le nôtre!
Quel favorable sort nous rejoint l'un & l'autre!

THYESTE, *appercevant Plisthène.*

Que vois-je? Dieux puissans, après un si grand bien,
Non, Thyeste de vous ne demande plus rien.
Quoi! Prince, vous vivez! Eh! comment d'un perfide
Avez-vous pu fléchir le courroux parricide?
Que faisiez-vous, cher Prince? & dans ces mêmes lieux,
Qui pouvoit si long-tems vous cacher à nos yeux?
Effrayé des fureurs où mon âme est livrée,
Je vous croyois déjà la victime d'Atrée.
Plisthène dans ces lieux n'étoit plus attendu.
Je l'avoue à mon tour, je me suis cru perdu!
J'allois tenter....

PLISTHÈNE.

Calmez le soin qui vous dévore;
Vous n'êtes point perdu, puisque je vis encore.

Tant que l'aſtre du jour éclairera mes yeux,
Il n'éclairera point votre perte en ces lieux.
Malgré tous mes malheurs, je vis pour vous défendre.
De ces bords cependant fuyez ſans plus attendre;
Et, ſans vous informer d'un odieux ſecret,
Croyez-en un ami qui vous quitte à regret.
Adieu, Seigneur, adieu: mon âme eſt ſatisfaite
D'avoir pu vous offrir une sûre retraite.
Theſſandre doit guider, au ſortir du palais,
Des pas que je voudrois n'abandonner jamais.

THYESTE.

Moi fuir, Prince! qui? moi, que je vous abandonne!
Ah! ce n'eſt pas ainſi que ma gloire en ordonne.
Inſtruit par vos bontés pour un ſang malheureux,
Je n'en trahirai point l'exemple généreux.
Accablé des malheurs où le deſtin me livre,
Je veux mourir en Roi, ſi je ne puis plus vivre.
Laiſſez-moi près de vous : je ne puis vous quitter.
De noirs preſſentimens viennent m'épouvanter :
Je ſens, à chaque inſtant, que mes craintes redoublent;
Que pour vous, en ſecret, mes entrailles ſe troublent.
Je combats vainement de ſi vives douleurs:
Un pouvoir inconnu me fait verſer des pleurs.
Laiſſez-moi partager le ſort qui vous menace.
Au courroux du Tyran la tendreſſe a fait place.

Les noms de fils pour lui ſont des noms ſuperflus,
Et ce n'eſt pas ſon ſang qu'il reſpecte le plus.

PLISTHÈNE.

Ah! qu'il verſe le mien : plût au Ciel que mon père
Dans le ſang de ſon fils eût éteint ſa colère!
Fuyez, Seigneur, fuyez; & ne m'expoſez pas
A l'horreur de vous voir égorger dans mes bras.
Hélas! je ne crains point pour votre ſeule vie :
Ne fuyez pas pour vous, mais pour Théodamie.
C'eſt vous en dire aſſez, Seigneur, ſauvez du moins
L'objet de ma tendreſſe, & l'objet de mes ſoins;
Et ne m'expoſez pas à l'horreur légitime
D'avoir, ſans fruit, pour vous, oſé tenter un crime.
Fuyez : n'abuſez point d'un moment précieux.
Cherchez-vous à périr dans ces funeſtes lieux?
Theſſandre, conduiſez....

THESSANDRE.

Seigneur, le Roi s'avance.

PLISTHÈNE.

Il en eſt temps encore, évitez ſa préſence.



SCÈNE IV.

ATRÉE, THYESTE, PLISTHÈNE, THÉODAMIE, EURISTHÈNE, THESSANDRE, LÉONIDE, GARDES.

ATRÉE.

D'ou vient, à mon abord, le trouble où je vous voi ?
Ne craignez rien, les Dieux ont fléchi votre Roi.
Ce n'eſt plus ce cruel guidé par ſa vengeance ;
Et le Ciel, dans ſon cœur, a pris votre défenſe.
(*a Thyeſte.*)
Ne crains rien pour des jours par ma rage proſcrits.
Gardes, éloignez-vous.



SCÈNE V.

ATRÉE, THYESTE, PLISTHÈNE, THÉODAMIE, EURISTHÈNE, THESSANDRE, LÉONIDE.

ATRÉE, *à Thyeste.*

Rassure tes esprits :
D'une indigne frayeur je vois ton âme atteinte ;
Thyeste, chasses-en les horreurs & la crainte.
Ne redoute plus rien de mon inimitié :
Toute ma haîne cede à ma juste pitié.
Ne crains plus une main à te perdre animée :
Tes malheurs sont si grands, qu'elle en est désarmée ;
Et les Dieux, effrayés des forfaits des humains,
Jamais plus à propos n'ont trahi leurs desseins.
Quelle étoit ma fureur ! & que vais-je t'apprendre !
Ton cœur déjà tremblant va frémir de l'entendre.
Je le répète encor, tes malheurs sont si grands,
Qu'à peine je les crois, moi qui te les apprends.
(*Il lui montre un Billet d'Ærope.*)
Ce Billet seul contient un secret si funeste....
Mais, avant de l'ouvrir, écoute tout le reste.

Tu n'as pas oublié les ſujets odieux
D'un courroux excité par tes indignes feux :
Souviens-t-en, c'eſt à toi d'en garder la mémoire ;
Pour moi, je les oublie ; ils bleſſent trop ma gloire.
Cependant contre toi que n'ai-je point tenté ?
J'en ſens encor frémir mon cœur épouvanté.
En vain ſur mes ſermens ton âme raſſurée
Comptoit ſur une paix que je t'avois jurée ;
Car, dans l'inſtant fatal où j'atteſtois les Cieux,
Je me jurois ta mort, & j'impoſois aux Dieux.
Je n'en veux pour témoin que ce même Pliſthène
Par de pareils ſermens qui ſut tromper ma haîne.
C'étoit lui qui devoit me venger aujourd'hui
D'un crime dont l'affront rejailliſſoit ſur lui ;
Et, pour mieux l'engager à t'arracher la vie,
J'en devois, au refus, priver Théodamie.
De ce récit affreux ne prends aucun effroi :
Tu dois te raſſurer en le tenant de moi.
(*à Pliſthène.*)
Et toi, dont la vertu m'a garanti d'un crime,
Ne crains rien d'un courroux peut-être légitime.
Si c'eſt un crime à toi de ne le point ſervir,
Quelle eût été l'horreur d'avoir pu l'aſſouvir !
Enfin, c'eût été peu que d'immoler mon frère ;
Le malheureux auroit aſſaſſiné ſon père.

THYESTE.

Moi, ſon père !

ATRÉE.

Ces mots vont t'en inſtruire. Lis.

(*Il lui donne la Lettre d'Ærope.*)

THYESTE.

Dieux! qu'eſt-ce que je vois? c'eſt d'Ærope. Ah! mon fils!
La nature en mon cœur éclaircit ce myſtère.
Thyeſte t'aimoit trop pour n'être point ton père.
Cher Pliſthène, mes vœux ſont enfin accomplis.

PLISTHÈNE.

Ciel! qu'eſt-ce que j'entends? Moi, Seigneur, votre fils!
Tout ſembloit réſerver, dans un jour ſi funeſte,
Ma main au parricide, & mon cœur à l'inceſte.
Grands Dieux! qui m'épargnez tant d'horreurs en ce jour,
Doïs-je bénir vos ſoins, ou plaindre mon amour?

(*à Atrée.*)

Vous qui, trompé long-temps dans une injuſte haîne,
Du nom de votre fils honorâtes Pliſthène;
Quand je ne le ſuis plus, Seigneur, il m'eſt bien doux
D'être du moins ſorti d'un même ſang que vous.
Je ne ſuis conſolé de perdre en vous un père,
Que lorſque je deviens le fils de votre frère.
Mais ce fils, près de vous, privé d'un ſi haut rang,
L'eſt toujours par le cœur, s'il ne l'eſt par le ſang.

ATRÉE.

C'eût été pour Atrée une perte funeſte,
S'il eût fallu te rendre à d'autres qu'à Thyeſte.

Le deſtin ne pouvoit, qu'en te donnant à lui,
Me conſoler d'un bien qu'il m'enleve aujourd'hui.
Euriſthène, ſenſible aux larmes de ta mère,
Eſt celui qui me fit, de ſon bourreau, ton père.
Inſtruit de mes fureurs, c'eſt lui dont la pitié
Vient de vous ſauver tous de mon inimitié.

(*à Thyeſte.*)

Thyeſte, après ce fils que je viens de te rendre,
Tu vois ſi déſormais je cherche à te ſurprendre.
Reçois-le de ma main pour garant d'une paix,
Que mes ſoupçons jaloux ne troubleront jamais.
Enfin, pour t'en donner une entière aſſurance,
C'eſt par un fils ſi cher que ton frère commence.
En faveur de ce fils, qui fut long-temps le mien,
De mon Sceptre aujourd'hui je détache le tien.
Rentre dans tes États ſous de ſi doux auſpices,
Qui de notre union ne ſont que les prémices.
Je prétends que ce jour que ſouilloit ma fureur,
Acheve de bannir les ſoupçons de ton cœur.
Thyeſte, en croiras-tu la Coupe de nos Pères?
Eſt-ce offrir de la paix des garans peu ſincères?
Tu ſais qu'aucun de nous, ſans un malheur ſoudain,
Sur ce gage ſacré n'ôſe jurer en vain:
C'eſt ſa perte, en un mot; cette Coupe fatale
Eſt le ſerment du Styx pour les fils de Tantale.
Je veux bien aujourd'hui, pour lui prouver ma foi,
En mettre le péril entre Thyeſte & moi.

Veut-il bien, à ſon tour, que la Coupe ſacrée
Achève l'union de Thyeſte & d'Atrée ?

THYESTE.

Pourriez-vous m'en offrir un gage plus ſacré,
Que de me rendre un fils? Mon cœur eſt raſſuré ;
Et je ne penſe pas que le don de Pliſthène
Soit un préſent, Seigneur, que m'ait fait votre haîne.
J'accepte cependant ces garans d'une paix
Qui fait depuis long-temps mes plus tendres ſouhaits.
Non que d'aucun détour un frère vous ſoupçonne ;
Sur la foi d'un grand Roi Thyeſte s'abandonne :
S'il en reçoit enfin des gages en ce jour,
C'eſt pour vous raſſurer ſur la ſienne à ſon tour.

ATRÉE.

Pour cet heureux moment, qu'en ces lieux tout s'apprête :
Qu'un pompeux ſacrifice en précede la fête ;
Trop heureux ſi Thyeſte, aſſuré de la paix,
Daigne la regarder comme un de mes bienfaits !
Vous qui de mon courroux avez ſauvé Pliſthène,
C'eſt vous, de ce grand jour, que je charge, Euriſthène ;
J'en remets à vos ſoins la fête & les apprêts.
Courez tout préparer au gré de mes ſouhaits.
Mon frère n'attend plus que la Coupe ſacrée :
Offrons-lui ce garant de l'amitié d'Atrée.
Puiſſe le nœud ſacré, qui doit nous réunir,

Effacer de ſon cœur un triſte ſouvenir !
Pourra-t-il oublier ? . . .

THYESTE.

Tout, juſqu'à ſa misère.
Il ne ſe ſouvient plus que d'un fils & d'un frère.

SCÈNE VI.

PLISTHÈNE, THESSANDRE.

PLISTHÈNE, *à Theſſandre.*

Dès ce moment au port précipite tes pas :
Que le vaiſſeau, ſur-tout, ne s'en écarte pas.
De mille affreux ſoupçons j'ai peine à me défendre.
Cours ; & que nos amis viennent ici m'attendre.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

PLISTHÈNE, *seul.*

THESSANDRE ne vient point, rien ne l'offre à mes yeux ;
Tout m'abandonne-t-il dans ces funestes lieux ?
Tristes pressentimens que le malheur enfante,
Que la crainte nourrit, que le soupçon augmente ;
Secrets avis des Dieux, ne pressez plus un cœur
Dont toute la fierté combat mal la frayeur.
C'est en vain qu'elle veut y mettre quelqu'obstacle,
Le cœur des malheureux n'est qu'un trop sûr oracle.
Mais pourquoi m'allarmer ? & quel est mon effroi !
Puis-je, sans l'outrager, me défier d'un Roi,
Qui semble désormais, cédant à la Nature,
Oublier qu'à sa gloire on ait fait une injure ?
L'oublier ! ah ! moi-même oublié-je aujourd'hui
Ce qu'il vouloit de moi, ce que j'ai vu de lui ?
Puis-je en croire une paix déjà sans fruit jurée ?
Dès qu'il faut pardonner, n'attendons rien d'Atrée.
Je ne connoîs que trop ses transports furieux ;
Et sa fausse pitié n'éblouït point mes yeux.

C'eſt en vain de ſa main que je reçois un père :
Tout ce qui vient de lui cache quelque myſtère.
J'en ai trop éprouvé de ſon perfide cœur,
Pour ôſer, ſur ſa foi, dépoſer ma frayeur.
Je ne ſais quel ſoupçon irrite mes allarmes ;
Mais du fond de mon cœur je ſens couler mes larmes.
Theſſandre ne vient point : tant de retardemens
Ne confirment que trop mes noirs preſſentimens.

SCÈNE II.

PLISTHÈNE, THESSANDRE.

PLISTHÈNE.

MAIS je le vois. Eh bien? en eſt-ce fait, Theſſandre ?
Sur les bords de l'Euripe eſt-il temps de nous rendre ?
Pour cet heureux moment as-tu tout préparé ?
De nos amis ſecrets t'es-tu bien aſſuré ?

THESSANDRE.

Il ne tient plus qu'à vous d'éprouver leur courage ;
Je les ai diſperſés, ici, ſur le rivage;
Tout eſt prêt. Cependant, ſi Pliſthène aujourd'hui
Veut en croire des cœurs pleins de zèle pour lui,
Il ne partira point : ce deſſein téméraire
Pourroit cauſer ſa perte & celle de ſon père.

PLISTHÈNE.

Ah! je ne fuirois pas, quel que fût mon effroi,
Si mon cœur aujourd'hui ne trembloit que pour moi.
Theſſandre, il faut ſauver mon père & la Princeſſe;
Ce n'eſt plus que pour eux que mon cœur s'intéreſſe.
Cherche Théodamie, & ne la quitte pas;
Moi, je cours retrouver Thyeſte de ce pas.

THESSANDRE.

Eh! que prétendez-vous, Seigneur, lorſque ſon frère
Semble de ſa préſence accabler votre père?
Il ne le quitte point; ſes longs embraſſemens
Sont toujours reſſerrés par de nouveaux ſermens.
Un ſuperbe feſtin par ſon ordre s'apprête;
Il appelle les Dieux à cette auguſte fête.
Mon cœur, à cet aſpect qui s'eſt laiſſé charmer,
Ne voit rien dont le vôtre ait lieu de s'allarmer.

PLISTHÈNE.

Et moi, je ne vois rien dont le mien ne frémiſſe.
De quelque crime affreux cette fête eſt complice;
C'eſt aſſez qu'un Tyran la conſacre en ces lieux;
Et nous ſommes perdus, s'il invoque les Dieux.
Va, cours avec ma ſœur nous attendre au rivage;
Moi, je vais à Thyeſte ouvrir un ſûr paſſage.

SCÈNE III.

PLISTHÈNE, *seul.*

DIEUX puiſſans ! ſecondez un ſi juſte deſſein,
Et dérobez mon père aux coups d'un inhumain.

SCÈNE IV.

ATRÉE, PLISTHÈNE, GARDES.

ATRÉE.

DEMEURE, digne fils d'Ærope & de Thyeſte,
Demeure, reſte impur d'un ſang que je déteſte.
Pour remplir de tes ſoins le projet important,
Demeure, c'eſt ici que Thyeſte t'attend ;
Et tu n'iras pas loin pour rejoindre, perfide,
Les traîtres qu'en ces lieux arme ton parricide.
Prince indigne du jour, voilà donc les effets
Que dans ton âme ingrate, ont produit mes bienfaits !
A peine le Deſtin te redonne à ton père,
Que ton cœur auſſi-tôt en prend le caractère ;
Et plus ingrat que lui, puiſqu'il me devoit moins,
L'attentat le plus noir eſt le prix de mes ſoins.

Va

Va, pour le prix des tiens, retrouver tes complices;
Va périr avec eux dans l'horreur des ſupplices.

PLISTHÈNE.

Pourquoi me ſuppoſer un indigne forfait?
Eſt-ce pour vos pareils que le prétexte eſt fait?
Vos reproches honteux n'ont rien qui me ſurprenne,
Et je ne ſens que trop ce que peut votre haîne.
Aurois-je prétendu, né d'un ſang odieux,
Vous être plus ſacré que n'ont été les Dieux?
A travers les détours de votre âme parjure,
J'entrevois des horreurs dont frémit la nature.
Dans la juſte fureur dont mon cœur eſt épris....
Mais non, je me ſouviens que je fus votre fils.
Malgré vos cruautés, & malgré ma colère,
Je crois encore ici m'adreſſer à mon père.
Quoique trop aſſuré de ne point l'attendrir,
Je ſens bien que du moins je ne dois point l'aigrir,
Dans l'eſpoir que ma mort pourra vous ſatisfaire,
Que vous épargnerez votre malheureux frère.
Le crime ſuppoſé qu'on m'impute aujourd'hui,
Tout, juſqu'à ſon départ, eſt un ſecret pour lui.
Sur la foi d'une paix ſi ſaintement jurée,
Il ſe croit ſans péril entre les mains d'Atrée.
J'ai pénétré moi ſeul au fond de votre cœur;
Et mon malheureux père eſt encor dans l'erreur.

Je ne vous parle point d'une jeune Princeſſe;
A la faire périr rien ne vous intéreſſe.

ATRÉE.

Va, tu prétends en vain t'éclaircir de leur ſort;
Meurs dans ce doute affreux, plus cruel que la mort.
De leur ſort aux Enfers va chercher qui t'inſtruiſe.
Où l'on doit l'immoler, Gardes, qu'on le conduiſe;
Verſez à ma fureur ce ſang abandonné,
Et ſongez à remplir l'ordre que j'ai donné.

SCÈNE V.

ATRÉE, *ſeul.*

VA périr, malheureux, mais, dans ton ſort funeſte,
Cent fois moins malheureux que le lâche Thyeſte.
Que je ſuis ſatisfait! que de pleurs vont couler
Pour ce fils qu'à ma rage on eſt près d'immoler!
Quel que ſoit en ces lieux ſon ſupplice barbare,
C'eſt le moindre tourment qu'à Thyeſte il prépare.
Ce fils infortuné, cet objet de ſes vœux,
Va devenir pour lui l'objet le plus affreux.
Je ne te l'ai rendu que pour te le reprendre,
Et ne te le ravis que pour mieux te le rendre.
Oui, je voudrois pouvoir, au gré de ma fureur,
Le porter tout ſanglant juſqu'au fond de ton cœur.

Quel qu'en ſoit le forfait, un deſſein ſi funeſte,
S'il n'eſt digne d'Atrée, eſt digne de Thyeſte.
De ſon fils tout ſanglant, de ſon malheureux fils,
Je veux que dans ſon ſein il entende les cris.
C'eſt en toi-même, ingrat, qu'il faut que ma victime,
Ce fruit de tes amours, aille expier ton crime.
Je friſſonne, & je ſens mon âme ſe troubler;
C'eſt à mon ennemi qu'il convient de trembler.
Qui cède à la pitié, mérite qu'on l'offenſe;
Il faut un terme au crime, & non à la vengeance.
Tout eſt prêt, & déjà dans mon cœur furieux
Je goûte le plaiſir le plus parfait des Dieux.
Je vais être vengé, Thyeſte, quelle joie!
Je vais jouïr des maux où tu vas être en proie.
Ce n'eſt de ſes forfaits ſe venger qu'à-demi,
Que d'accabler de loin un perfide ennemi.
Il faut, pour bien jouïr de ſon ſort déplorable,
Le voir dans le moment qu'il devient miſérable,
De ſes premiers tranſports irriter la douleur,
Et lui faire, à longs traits, ſentir tout ſon malheur.



SCÈNE VI.

ATRÉE, THYESTE, GARDES.

ATRÉE, *bas.*

THYESTE vient : feignons. Il ſemble, à ſa triſteſſe,
Que de ſon ſort affreux quelque ſoupçon le preſſe.
(*haut.*)
Cher Thyeſte, approchez : d'où naît cette frayeur ?
Quel déplaiſir ſi prompt peut troubler votre cœur ?
Vous paroiſſez ſaiſi d'une douleur ſecrette,
Et ne me montrez plus cette âme ſatisfaite,
Qui ſembloit reſpirer la douceur de la paix :
Ne ſeroit-elle plus vos plus tendres ſouhaits ?
Quoi ! de quelques ſoupçons votre âme eſt-elle atteinte ?
Ce jour, cet heureux jour eſt-il fait pour la crainte ?
Mon frère, vous devez la bannir déſormais ;
La Coupe va bientôt nous unir pour jamais.
Goûtez-vous la douceur d'une paix ſi parfaite,
Et la ſouhaitez-vous comme je la ſouhaite ?
N'êtes-vous pas ſenſible à ce rare bonheur ?

THYESTE.

Qui ? moi, vous ſoupçonner, ou vous haïr, Seigneur !
Les Dieux m'en ſont témoins, ces Dieux qu'ici j'atteſte,
Qui liſent mieux que vous dans l'âme de Thyeſte.



Ne vous offenſez point d'une vaine terreur,
Qui ſemble, malgré moi, s'emparer de mon cœur;
Je le ſens agité d'une douleur mortelle :
Ma conſtance ſuccombe; en vain je la rappelle;
Et, depuis un moment, mon eſprit abbattu
Laiſſe d'un poids honteux accabler ſa vertu.
Cependant près de vous un je ne ſais quel charme
Suſpend dans ce moment le trouble qui m'allarme.
Pour raſſurer encor mes timides eſprits,
Rendez-moi mes enfans, faites venir mon fils;
Qu'il puiſſe être témoin d'une union ſi chère,
Et partager, Seigneur, les bontés de mon frère.

ATRÉE.

Vous ſerez ſatisfait, Thyeſte; & votre fils,
Pour jamais, en ces lieux, va vous être remis.
Oui, mon frère, il n'eſt plus que la Parque inhumaine
Qui puiſſe ſéparer Thyeſte de Pliſthène.
Vous le verrez bientôt; un ordre de ma part
Le fait de ce palais hâter votre départ.
Pour donner de ma foi des preuves plus certaines,
Je veux vous renvoyer dès ce jour à Mycènes.
Malgré ce que je fais, peu sûr de cette foi,
Je vois que votre cœur s'allarme auprès de moi.
J'avois cru cependant qu'une pleine aſſurance
Devoit ſuivre.....

THYESTE.

Ah! Seigneur, ce reproche m'offenſe.

ATRÉE, *à un Garde.*

Qu'on cherche la Princeſſe; allez, & qu'en ces lieux
Pliſthène, ſans tarder, ſe préſente à ſes yeux.
Il faut.....

SCÈNE VII.

ATRÉE, THYESTE, EURISTHÈNE, GARDES.

EURISTHÈNE *apporte la Coupe.*

Mais j'apperçois la Coupe de nos pères:
Voici le nœud ſacré de la paix des deux frères;
Elle vient à propos pour raſſurer un cœur
Qu'allarme en ce moment une indigne terreur.
Tel qui pouvoit encor ſe défier d'Atrée,
En croira mieux peut-être à la Coupe ſacrée.
Thyeſte veut-il bien qu'elle achève en ce jour
De réunir deux cœurs déſunis par l'amour?
Pour engager un frère à plus de confiance,
Pour le convaincre enfin, donnez, que je commence.
(*Il prend la Coupe de la main d'Euriſthène.*)

THYESTE.

Je vous l'ai déjà dit, vous m'outragez, Seigneur,
Si vous vous offenſez d'une vaine frayeur.
Que voudroit déſormais me ravir votre haîne,
Après m'avoir rendu mes États & Pliſthène?
Du plus affreux courroux quel que fût le projet,
Mes jours infortunés valent-ils ce bienfait?
Euriſthène, donnez; laiſſez-moi l'avantage
De jurer le premier ſur ce précieux gage.
Mon cœur, à ſon aſpect, de ſon trouble eſt remis:
Donnez. Mais, cependant, je ne vois point mon fils.
(*Il prend la Coupe des mains d'Atrée.*)

ATRÉE.

(*à ſes Gardes.*) (*à Thyeſte.*)
Il n'eſt point de retour? Raſſurez-vous, mon frère;
Vous reverrez bientôt une tête ſi chère:
C'eſt de notre union le nœud le plus ſacré;
Craignez moins que jamais d'en être ſéparé.

THYESTE.

Soyez donc les garans du ſalut de Thyeſte,
Coupe de nos ayeux, & vous, Dieux que j'atteſte,
Puiſſe votre courroux foudroyer déſormais
Le premier de nous deux qui troublera la paix!
Et vous, frère auſſi cher que ma fille & Pliſthène,
Recevez de ma foi cette preuve certaine.

Mais que vois-je, perfide? Ah, grands Dieux! quelle horreur!
C'eſt du ſang! Tout le mien ſe glace dans mon cœur.
Le ſoleil s'obſcurcit; & la Coupe ſanglante
Semble fuir, d'elle-même, à cette main tremblante.
Je me meurs. Ah, mon fils! qu'êtes-vous devenu?

SCÈNE VIII ET DERNIÈRE.

ATRÉE, THYESTE, THÉODAMIE, EURISTHÈNE, LÉONIDE, GARDES.

THÉODAMIE.

L'AVEZ-VOUS pu ſouffrir, Dieux cruels? Qu'ai-je vu?
Ah, Seigneur! votre fils, mon déplorable frère,
Vient d'être, pour jamais, privé de la lumière.

THYESTE.

Mon fils eſt mort, cruel, dans ce même palais,
Et dans le même inſtant où l'on m'offre la paix!
Et, pour comble d'horreurs, pour comble d'épouvante,
Barbare, c'eſt du ſang que ta main me préſente!
O terre, en ce moment, peux-tu nous ſoutenir?
O de mon ſonge affreux triſte reſſouvenir!
Mon fils, eſt-ce ton ſang qu'on offroit à ton père?

ATRÉE.

Méconnoîs-tu ce ſang?

THYESTE.

Je reconnoîs mon frère.

ATRÉE.

Il falloit le connoître, & ne point l'outrager;
Ne point forcer ce frère, ingrat, à se venger.

THYESTE.

Grands Dieux, pour quels forfaits lancez-vous le tonnerre?
Monstre, que les Enfers ont vomi sur la terre,
Assouvis la fureur dont ton cœur est épris;
Joins un malheureux père à son malheureux fils;
A ses mânes sanglans donne cette victime,
Et ne t'arrête point au milieu de ton crime.
Barbare, peux-tu bien m'épargner en des lieux
Dont tu viens de chasser & le jour & les Dieux?

ATRÉE.

Non, à voir les malheurs où j'ai plongé ta vie,
Je me repentirois de te l'avoir ravie.
Par tes gémissemens je connoîs ta douleur.
Comme je le voulois, tu ressens ton malheur;
Et mon cœur, qui perdoit l'espoir de sa vengeance,
Retrouve dans tes pleurs son unique espérance.
Tu souhaites la mort, tu l'implores; & moi,
Je te laisse le jour, pour me venger de toi.

THYESTE.

Tu t'en flattes en vain; & la main de Thyeſte
Saura bien te priver d'un plaiſir ſi funeſte.

(*Il ſe tue.*)

THÉODAMIE.

Ah Ciel!

THYESTE.

Conſolez-vous, ma fille; & de ces lieux
Fuyez, & remettez votre vengeance aux Dieux.
Contente, par vos pleurs, d'implorer leur juſtice,
Allez, loin de ce traître, attendre ſon ſupplice.
Les Dieux, que ce parjure ont fait pâlir d'effroi,
Le rendront quelque jour plus malheureux que moi;
Le Ciel me le promet, la Coupe en eſt le gage:
Et je meurs.

ATRÉE.

A ce prix, j'accepte le préſage:
Ta main, en t'immolant, a comblé mes ſouhaits;
Et je jouïs enfin du fruit de mes forfaits.

FIN.

ELECTRE,

TRAGÉDIE,

Repréſentée, pour la première fois,

le 14 *Décembre* 1708.

PRÉFACE.

SE louer ou ſe plaindre du Public, ſtyle ordinaire des Préfaces. Jamais Auteur Dramatique n'eut une plus belle occaſion de ſuivre un uſage que la vanité de ſes Confrères a conſacré dès long-temps. En effet, je ſais peu de Pièces dont on ait parlé plus diverſement que de celle-ci; & il n'y en a peut-être point qui ait mieux mérité tout le bien & tout le mal qu'on en a dit. Mes amis d'une part, les Critiques de l'autre, ont outré la matière ſur cet article. C'eſt donc aux gens indifférens que ceci s'adreſſe; puiſque ce ſont ceux qui doivent être préciſément à notre égard ce qu'on appelle Public. On me reproche des longueurs dans mes deux premiers Actes, trop de complication dans le ſujet. Je paſſe condamnation. La ſortie d'*Électre* de deſſus la Scène, dans le premier Acte, y laiſſe un vuide qui le fait languir dans tout le reſte. Une bonne

partie du ſecond tient plus du Poëme Epique, que du Tragique: en un mot, les deſcriptions y ſont trop fréquentes. Trop de complication? A cela je n'ai qu'une choſe à répondre: le ſujet d'*Électre* eſt ſi ſimple de lui-même, que je ne crois pas qu'on puiſſe le traiter avec quelque eſpérance de ſuccès, en le dénuant d'épiſodes. Il s'agit de faire périr les meurtriers d'*Agamemnon:* on n'attend pour cela que le retour d'*Oreſte*. *Oreſte* arrivé, ſa reconnoiſſance faite avec ſa ſœur, voilà la Pièce à ſon dénouement. Quelque peine qu'ait l'action à être une parmi tant d'intérêts divers, j'aime mieux encore avoir chargé mon ſujet d'épiſodes, que de déclamations. D'ailleurs notre Théâtre ſoutient malaiſément cette ſimplicité ſi chérie des Anciens: non qu'elle ne ſoit bonne; mais on n'eſt pas toujours ſûr de plaire, en s'y attachant exactement. Pour l'anachroniſme qu'on m'impute ſur

l'âge d'*Oreſte*, ce ſeroit faire injure à ceux qui ont fait cette critique, que d'y répondre. Il faut ne pas entendre le Théâtre, pour ne pas ſavoir quels ſont nos droits ſur les époques. Je renvoie là-deſſus à *Xipharès*, dans *Mithridate* ; à *Narciſſe*, dans *Britannicus*. Faire naître *Oreſte* avant, ou aprés le ſiège de Troye, n'eſt pas un point qui doive être litigieux dans un Poëme. J'ai bien un autre procès à ſoutenir contre les zélateurs de l'Antiquité, plus conſidérable ſelon eux, plus léger encore ſelon moi, que le précédent : c'eſt l'amour d'*Électre* ; c'eſt l'audace que j'ai eue de lui donner des ſentimens que Sophocle s'eſt bien gardé de lui donner. Il eſt vrai qu'ils n'étoient point en uſage ſur la Scène, de ſon temps ; que, s'il eût vécu du nôtre, il eût peut-être fait comme moi. Cela ne laiſſe pas d'être un attentat juſques-là inouï, qui a ſoulevé contre un Moderne inconſidéré toute cette Région

idolâtre, où il ne manque plus au culte qu'on y rend aux Anciens, que des Prêtres & des victimes. En vain quelques Sages proteſtent contre cet abus : les préjugés prévalent ; & la prévention va ſi loin, que tels qui ne connoiſſent les Anciens que de nom, qui ne ſavent pas ſeulement ſi Sophocle étoit Grec ou François, ſur la foi des Dévots de l'Antiquité, ont prononcé hardiment contre moi. Ce n'eſt point la Tragédie de Sophocle, ni celle d'Euripide que je donne : c'eſt la mienne. A-t-on fait le procès aux Peintres, qui, depuis Apelle, ont peint Alexandre autrement que le foudre à la main ?

Dûſſent les Grecs encor fondre ſur un rebelle,

je dirai que, ſi j'avois quelque choſe à imiter de Sophocle, ce ne feroit aſſurément pas ſon *Électre ;* qu'aux beautés près, deſquelles je ne fais aucune comparaiſon, il y a peut-être dans ſa Pièce bien autant de défauts que dans la mienne.

mienne. Loin que cet amour, dont on fait un monſtre, en ſoit un, je prétends qu'il donne encore plus de force au caractère d'*Électre*, qui a dans Sophocle plus de férocité que de véritable grandeur: c'eſt moins la mort de ſon père qu'elle venge, que ſes propres malheurs. Triſte objet des fureurs d'*Égiſthe* & de *Clytemneſtre*, n'y a-t-il pas bien à s'étonner qu'*Électre* ne ſoit occupée que de ſa vengeance? Ne faire préciſément que ce qu'on doit, quand rien ne s'y oppoſe en ſecret, n'eſt pas une vertu: mais vaincre un penchant preſque toujours inſurmontable dans le cœur humain, pour faire ſon devoir, en eſt une des plus grandes. Une Princeſſe dans un état auſſi cruel que celui où ſe trouve *Électre*, dira-t-on, être amoureuſe! Oui, amoureuſe. Quels cœurs ſont inacceſſibles à l'amour? Quelles ſituations dans la vie peuvent nous mettre à l'abri d'une paſſion ſi involontaire?

Plus on eſt malheureux, plus on a le cœur aiſé à attendrir. Ce n'eſt point un grand fond de vertu, qui nous garantit de l'amour; il nous empêche ſeulement d'y ſuccomber. Il y a bien de la différence, d'ailleurs, de la ſenſibilité d'*Électre* à une intrigue amoureuſe. Les ſoins de ſon amour ne ſont pas de ces ſoins ordinaires qui font toute la matière de nos Romans: c'eſt pour ſe punir de la foibleſſe qu'elle a d'aimer le fils du meurtrier de ſon père, qu'elle veut précipiter les momens de ſa vengeance, ſans attendre le retour de ſon frère. Enfin, ſelon le ſyſtême de mes Cenſeurs, il ne s'agit que de rendre *Électre* tout-à-fait à plaindre: je crois y avoir mieux réuſſi que Sophocle, Euripide, Eſchyle, & tous ceux qui ont traité le même ſujet. C'eſt ajouter à l'horreur du ſort de cette Princeſſe, que d'y joindre une paſſion dont la contrainte & les remords ne font pas toujours les plus grands

malheurs. Le ſeul défaut de l'amour d'*Électre*, ſi j'en crois mes amis qui me flattent le moins, c'eſt qu'il ne produit pas aſſez d'évènemens dans toute la Pièce : & c'eſt en effet tout ce qu'on peut raiſonnablement me reprocher ſur ce chapitre.



ACTEURS.

CLYTEMNESTRE, *Veuve d'Agamemnon, & Femme d'Egisthe.*

ORESTE, *Fils d'Agamemnon & de Clytemnestre, Roi de Mycènes, élevé sous le nom de Tydée.*

ÉLECTRE, *Sœur d'Oreste.*

ÉGYSTHE, *Fils de Thyeste, Meurtrier d'Agamemnon.*

ITYS, *Fils d'Egysthe, mais d'une autre Mère que Clytemnestre.*

IPHIANASSE, *Sœür d'Itys.*

PALAMEDE, *Gouverneur d'Oreste.*

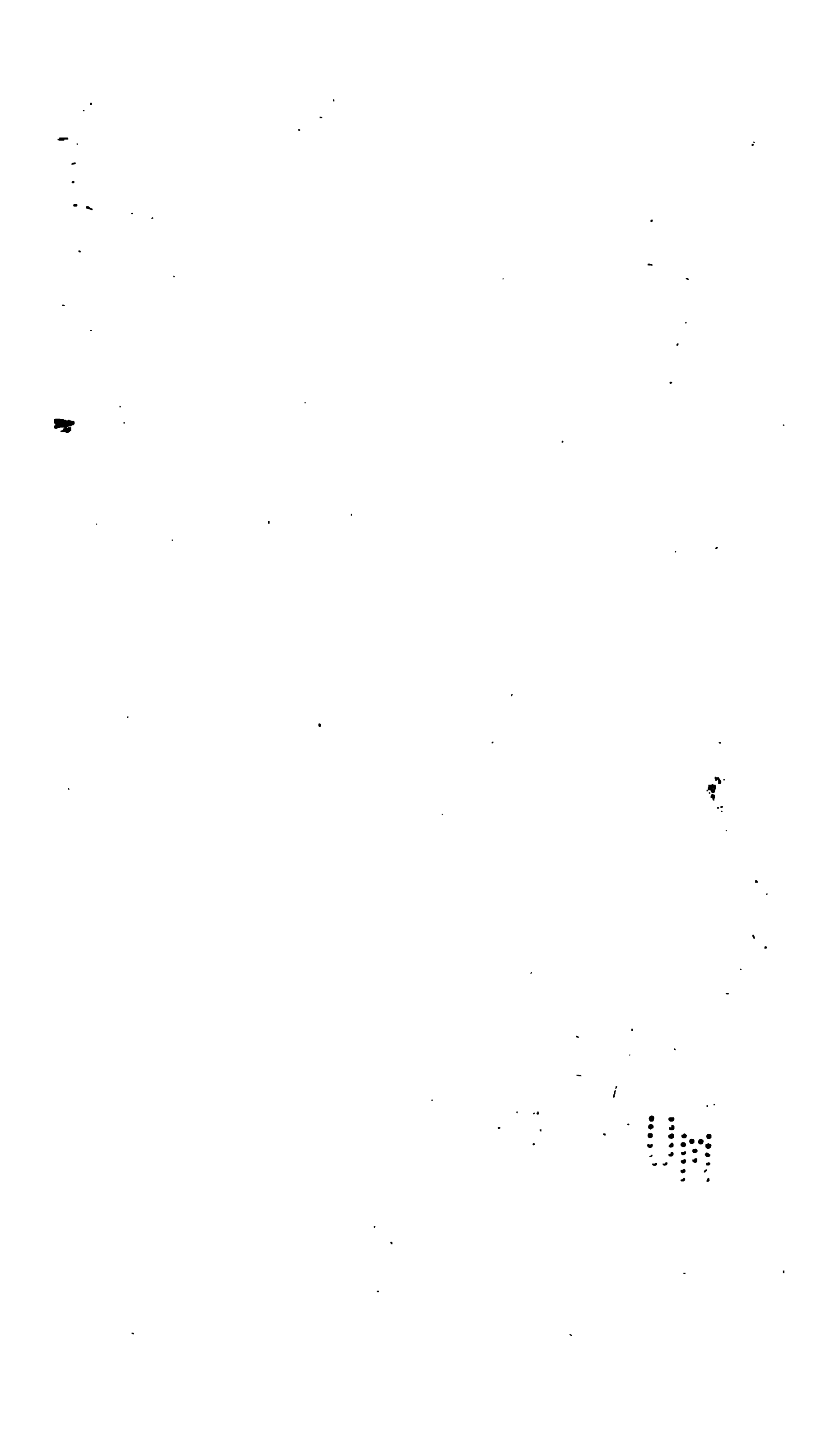
ARCAS, *ancien Officier d'Agamemnon.*

ANTÉNOR, *Confident d'Oreste.*

MÉLITE, *Confidente d'Iphianasse.*

GARDES.

La Scène est à Mycènes, dans le Palais de ses Rois.



ELECTRE



Marillier Inv. Macret Sculp.

Ah, ma mere! épargnez vôtre malheureux Fils.



ÉLECTRE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLECTRE, *seule.*

TÉMOIN du crime affreux que poursuit ma vengeance,
O nuit, dont tant de fois j'ai troublé le silence,
Insensible témoin de mes vives douleurs,
Électre ne vient plus te confier des pleurs.
Son cœur, las de nourrir un désespoir timide,
Se livre enfin, sans crainte, au transport qui le guide.
Favorisez, grands Dieux, un si juste courroux;
Électre vous implore, & s'abandonne à vous.
Pour punir les forfaits d'une race funeste,
J'ai compté trop long-tems sur le retour d'Oreste.

C'eſt former des projets & des vœux ſuperflus;
Mon frère malheureux, ſans doute, ne vit plus.
Et vous, Mânes ſanglans du plus grand Roi du monde,
Triſte & cruel objet de ma douleur profonde,
Mon père, s'il eſt vrai que, ſur les ſombres bords,
Les malheurs des vivans puiſſent toucher les morts,
Ah! combien doit frémir ton Ombre infortunée,
Des maux où ta famille eſt encor deſtinée!
C'étoit peu que les tiens, altérés de ton ſang,
Euſſent oſé porter le couteau dans ton flanc;
Qu'à la face des Dieux le meurtre de mon père
Fût, pour comble d'horreurs, le crime de ma mère:
C'eſt peu qu'en d'autres mains la perfide ait remis
Le Scèptre qu'après toi devoit porter ton fils;
Et que, dans mes malheurs, Egiſthe qui me brave,
Sans reſpect, ſans pitié, traite Électre en eſclave;
Pour m'accabler encor, ſon fils audacieux,
Itys, juſqu'à ſa fille ôſe lever les yeux.
Des Dieux & des mortels Électre abandonnée,
Doit, ce jour, à ſon ſort, s'unir par l'hyménée,
Si ta mort, m'inſpirant un courage nouveau,
N'en éteint par mes mains le coupable flambeau.
Mais qui peut retenir le courroux qui m'anime?
Clytemneſtre oſa bien s'armer pour un grand crime.
Imitons ſa fureur par de plus nobles coups;
Allons à ces Autels, où m'attend ſon époux,
Immoler avec lui l'amant qui nous outrage:

C'est-là le moindre effort digne de mon courage.
Je le dois..... D'où vient donc que je ne le fais pas?
Ah! si c'étoit l'amour qui me retînt le bras!
Pardonne, Agamemnon; pardonne, Ombre trop chère:
Mon cœur n'a point brûlé d'une flamme adultère.
Ta fille, de concert avec tes assassins,
N'a point porté sur toi de parricides mains.
J'ai tout fait pour venger ta perte déplorable;
Électre, cependant, n'en est pas moins coupable.
Le vertueux Itys, à travers ma douleur,
N'en a pas moins trouvé le chemin de mon cœur.
Mais Arcas ne vient point! Fidèle en apparence,
Trahit-il en secret le soin de ma vengeance?

SCÈNE II.

ÉLECTRE, ARCAS.

ÉLECTRE.

(*à Arcas.*)

IL vient, rassurons-nous. Pleine d'un juste effroi,
Je me plaignois déjà qu'on me manquoit de foi;
Je craignois qu'un ami qui pour moi s'intéresse,
N'osât plus..... Mais quoi! seul?

ARCAS.

Malheureuse Princesse,
Hélas! que votre sort est digne de pitié!
Plus d'amis, plus d'espoir.

ÉLECTRE.

Quoi! leur vaine amitié,
Après tant de sermens....

ARCAS.

Non, n'attendez rien d'elle.
Madame, en vain pour vous j'ai fait parler mon zèle;
Eux-mêmes, à regret, ces trop prudens amis
S'en tiennent au secours qu'on leur avoit promis.
Qu'Oreste, disent-ils, vienne, par sa présence,
Rassurer des amis armés par sa vengeance.
Palamede, chargé d'élever ce Héros,
Promettoit avec lui de traverser les flots;
Son fils, même avant eux, devoit ici se rendre.
C'est se perdre, sans eux, qu'oser rien entreprendre;
Bientôt de nos projets la mort seroit le prix.
D'ailleurs, pour achever de glacer leurs esprits,
On dit que ce Guerrier, dont la valeur funeste
Ne se peut comparer qu'à la valeur d'Oreste,
Qui de tant d'ennemis délivre ces États,
Qui les a sauvés seul par l'effort de son bras;
Qui, chassant les deux Rois de Corinthe & d'Athènes,
De morts & de mourans vient de couvrir nos plaines,

Hier, avant la nuit, parut dans ce palais;
Cet Etranger qu'Egisthe a comblé de bienfaits,
A qui ce Tyran doit le salut de sa fille,
De lui, d'Itys, enfin de toute sa famille,
Est un rempart si sûr pour vos persécuteurs,
Que de tous nos amis il a glacé les cœurs.
Au seul nom du Tyran que votre âme déteste,
On frémit; cependant on veut revoir Oreste.
Mais le jour, qui paroît, me chasse de ces lieux:
Je crois voir même Itys. Madame, au nom des Dieux,
Loin de faire éclater le trouble de votre âme,
Flattez plutôt d'Itys l'audacieuse flamme.
Faites que votre hymen se differe d'un jour;
Peut-être verrons-nous Oreste de retour.

ÉLECTRE.

Cesse de me flatter d'une espérance vaine.
Allez, lâches amis, qui trahissez ma haîne,
Électre saura bien, sans Oreste & sans vous,
Ce jour même, à vos yeux, signaler son courroux.

SCÈNE III.

ÉLECTRE, ITYS.

ÉLECTRE.

En des lieux où je ſuis, trop sûr de me déplaire,
Fils d'Égiſthe, ôſes-tu mettre un pied téméraire?

ITYS.

Madame, pardonnez à l'innocente erreur
Qui vous offre un amant guidé par ſa douleur.
D'un amour malheureux la triſte inquiétude
Me faiſoit de la nuit chercher la ſolitude.
Pardonnez, ſi l'amour tourne vers vous mes pas;
Itys vous ſouhaitoit, mais ne vous cherchoit pas.

ÉLECTRE.

Dans l'état où je ſuis, toujours triſte, quels charmes
Peuvent avoir des yeux preſqu'éteints dans les larmes?
Fils du Tyran cruel qui fait tous mes malheurs,
Porte ailleurs ton amour, & reſpecte mes pleurs.

ITYS.

Ah! ne m'enviez pas cet amour, inhumaine!
Ma tendreſſe ne ſert que trop bien votre haîne.
Si l'amour cependant peut déſarmer un cœur,
Quel amour fut jamais moins digne de rigueur?

A peine je vous vis, que mon âme éperdue,
Se livra, ſans réſerve, au poiſon qui me tue.
Depuis dix ans entiers que je brûle pour vous,
Qu'ai-je fait qui n'ait dû fléchir votre courroux?
De votre illuſtre ſang conſervant ce qui reſte,
J'ai de mille complots ſauvé les jours d'Oreſte.
Moins attentif au ſoin de veiller ſur ſes jours,
Déjà plus d'une main en eût tranché le cours :
Plus accablé que vous du ſort qui vous opprime,
Mon amour malheureux fait encor tout mon crime.
Enfin, pour vous forcer à vous donner à moi,
Vous ſavez ſi jamais j'exigeai rien du Roi.
Il prétend qu'avec vous un nœud ſacré m'uniſſe;
Ne m'en imputez point la cruelle injuſtice :
Au prix de tout mon ſang je voudrois être à vous,
Si c'étoit votre aveu qui me fît votre époux.
Ah! par pitié pour vous, Princeſſe infortunée,
Payez l'amour d'Itys par un tendre hyménée.
Puiſqu'il faut l'achever, ou deſcendre au tombeau,
Laiſſez-en à mes feux allumer le flambeau.
Régnez donc avec moi; c'eſt trop vous en défendre;
C'eſt un ſceptre qu'un jour Égiſthe veut vous rendre.

ÉLECTRE.

Ce ſceptre eſt-il à moi, pour me le deſtiner?
Ce ſceptre eſt-il à lui, pour te l'ôſer donner?
C'eſt en vain qu'en eſclave il traite une Princeſſe,

Jusqu'à le redouter que le traître m'abbaisse;
Qu'il fasse que ces fers, dont il s'est tant promis,
Soient moins honteux pour moi que l'hymen de son fils.
Cesse de te flatter d'une espérance vaine;
Ta vertu ne te sert qu'à redoubler ma haîne.
Égisthe ne prétend te faire mon époux,
Que pour mettre sa tête à couvert de mes coups.
Mais sais-tu que l'hymen dont la pompe s'apprête,
Ne se peut achever qu'aux dépens de sa tête?
A ces conditions je souscris à tes vœux;
Ma main sera le prix d'un coup si généreux.
Électre n'attend point cet effort de la tienne;
Je connois ta vertu : rends justice à la mienne.
Crois-moi, loin d'écouter ta tendresse pour moi,
De Clytemnestre ici crains l'exemple pour toi.
Romps toi-même un hymen où l'on veut me contraindre;
Les femmes de mon sang ne sont que trop à craindre.
Malheureux! de tes vœux quel peut être l'espoir?
Hélas! quand je pourrois, rebelle à mon devoir,
Brûler un jour pour toi de feux illégitimes,
Ma vertu t'en feroit bientôt les plus grands crimes.
Je te haïrai moins, fils d'un Prince odieux;
Ne sois point, s'il se peut, plus coupable à mes yeux;
Ne me peins plus l'ardeur dont ton âme est éprise.
Que peux-tu souhaiter? Itys, qu'il te suffise
Qu'Électre, toute entière à son inimitié,
Ne fait point tes malheurs sans en avoir pitié.

Mais Clytemnestre vient : Ciel ! quel dessein l'amene ?
Te sers-tu contre moi du pouvoir de la Reine ?

SCÈNE IV.

CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE, ITYS, GARDES.

CLYTEMNESTRE.

Dieux puissans, dissipez mon trouble & mon effroi ;
Et chassez ces horreurs loin d'Égisthe & de moi.

ITYS.

Quelle crainte est la vôtre ? où courez-vous, Madame ?
Vous vous plaignez ; quel trouble a pu saisir votre âme ?

CLYTEMNESTRE.

Prince, jamais effroi ne fut égal au mien :
Mais ce récit demande un secret entretien.
Jamais sort ne parut plus à craindre & plus triste.
(à ses Gardes.)
Qu'on sache, en ce moment, si je puis voir Égisthe.

SCÈNE V.

CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE, ITYS.

CLYTEMNESTRE.

Mais vous, qui vous guidoit aux lieux où je vous voi?
Électre se rend-elle aux volontés du Roi?
A votre heureux destin la verrons-nous unie?
Sait-elle, à résister, qu'il y va de sa vie?

ITYS.

Ah! d'un plus doux langage empruntons le secours,
Madame; épargnez-lui de si cruels discours:
Adoucissez plutôt sa triste destinée;
Électre n'est déjà que trop infortunée.
Je ne puis la contraindre; & mon esprit confus....

CLYTEMNESTRE.

Par ce raisonnement je conçois ses refus.
Mais, pour former l'hymen & de l'un & de l'autre,
On ne consultera ni son cœur ni le vôtre.
C'est, pour vous, de son sort prendre trop de souci:
Allez, dites au Roi que je l'attends ici.



SCÈNE VI.

CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE.

CLYTEMNESTRE.

Ainsi, loin de répondre aux bontés d'une mère,
Vous bravez de ce nom le ſacré caractère;
Et, lorſque ma pitié lui fait un ſort plus doux,
Électre ſemble encor défier mon courroux.
Bravez-le; mais, du moins, du ſort qui vous accable
N'accuſez donc que vous, Princeſſe inexorable.
Je fléchiſſois un Roi de ſon pouvoir jaloux;
Un Héros, par mes ſoins, devenoit votre époux;
Je voulois, par l'hymen d'Itys & de ma fille,
Voir rentrer quelque jour le Sceptre en ſa famille:
Mais l'ingrate ne veut que nous immoler tous.
Je ne dis plus qu'un mot: Itys brûle pour vous;
Ce jour même à ſon ſort vous devez être unie;
Si vous n'y ſouſcrivez, c'eſt fait de votre vie.
Égiſthe eſt las de voir ſon eſclave en ces lieux
Exciter, par ſes pleurs, les hommes & les Dieux.

ÉLECTRE.

Contre un Tyran ſi fier, juſte Ciel! quelles armes!
Qui brave les remords, peut-il craindre mes larmes?

Ah! Madame! est-ce à vous d'irriter mes ennuis?
Moi, ſon eſclave! hélas! d'où vient que je le ſuis?
Moi, l'eſclave d'Égiſthe! Ah! fille infortunée!
Qui m'a fait ſon eſclave? & de qui ſuis-je née?
Etoit-ce donc à vous de me le reprocher?
Ma mère, ſi ce nom peut encor vous toucher;
S'il eſt vrai qu'en ces lieux ma honte ſoit jurée,
Ayez pitié des maux où vous m'avez livrée.
Précipitez mes pas dans la nuit du tombeau;
Mais ne m'uniſſez pas au fils de mon bourreau,
Au fils de l'inhumain qui me priva d'un père,
Qui le pourſuit ſur moi, ſur mon malheureux frère;
Et de ma main encor, il ôſe diſpoſer!
Cet hymen, ſans horreur, ſe peut-il propoſer?
Vous m'aimâtes; pourquoi ne vous ſuis-je plus chère?
Ah! je ne vous hais point; &, malgré ma misère,
Malgré les pleurs amers dant j'arroſe ces lieux,
Ce n'eſt que du Tyran que je me plains aux Dieux.
Pour me faire oublier qu'on m'a ravi mon père,
Faites-moi ſouvenir que vous êtes ma mère.

CLYTEMNESTRE.

Que veux-tu déſormais que je faſſe pour toi,
Lorſque ton hymen ſeul peut déſarmer le Roi?
Souſcris, ſans murmurer, au ſort qu'on te prépare,
Et ceſſe de gémir de la mort d'un barbare,
Qui, s'il eût pu trouver un ſecond Ilion,

T'auroit

T'auroit ſacrifiée à ſon ambition.
Le cruel qu'il étoit, bourreau de ſa famille,
Oſa bien, à mes yeux, faire égorger ma fille.

ÉLECTRE.

Tout cruel qu'il étoit, il étoit votre époux :
S'il falloit l'en punir, Madame, étoit-ce à vous ?
Si le Ciel, dont ſur lui la rigueur fut extrême,
Réduiſit ce Héros à verſer ſon ſang même ;
Du moins, en ſe privant d'un ſang ſi précieux,
Il ne le fit couler que pour l'offrir aux Dieux.
Mais vous, qui de ce ſang immolez ce qui reſte,
Mère dénaturée & d'Électre & d'Oreſte,
Ce n'eſt point à des Dieux jaloux de leurs Autels ;
Vous nous ſacrifiez au plus vil des mortels.

SCÈNE VII.

ÉGISTHE, CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE.

ÉLECTRE.

IL paroît, l'inhumain ! à cette affreuſe vue,
Des plus cruels tranſports je me ſens l'âme émue.

ÉGISTHE, *à Clytemnestre.*

Madame, quel malheur, troublant votre sommeil,
Vous a fait, de si loin, devancer le soleil ?
Quel trouble vous saisit, & quel triste présage
Couvre encor vos regards d'un si sombre nuage ?
Mais Électre avec vous ! Que fait-elle en ces lieux ?
Auriez-vous pu fléchir ce cœur audacieux ?
A mes justes desirs aujourd'hui moins rebelle,
A l'hymen de mon fils Électre consent-elle ?
Voit-elle sans regret préparer ce grand jour,
Qui doit combler d'Itys & les vœux & l'amour ?

ÉLECTRE.

Oui, tu peux désormais en ordonner la fête ;
Pour cet heureux hymen ma main est toute prête.
Je n'en veux disposer qu'en faveur de ton sang,
Et je la garde à qui te percera le flanc.
(*Elle sort.*)

ÉGISTHE.

Cruelle ! si mon fils n'arrêtoit ma vengeance,
J'éprouverois bientôt jusqu'où va ta constance.



SCÈNE VIII.

ÉGISTHE, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

SEIGNEUR, n'irritez point ſon orgueil furieux.
Si vous ſaviez les maux que m'annoncent les Dieux.....
J'en frémis. Non, jamais le Ciel impitoyable
N'a menacé nos jours d'un ſort plus déplorable.
Deux fois mes ſens frappés par un triſte réveil,
Pour la troiſième fois ſe livroient au ſommeil,
Quand j'ai cru, par des cris terribles & funèbres,
Me ſentir entraîner dans l'horreur des ténèbres.
Je ſuivois, malgré moi, de ſi lugubres cris;
Je ne ſais quels remords agitoient mes eſprits;
Mille foudres grondoient dans un épais nuage,
Qui ſembloit cependant céder à mon paſſage.
Sous mes pas chancelans, un gouffre s'eſt ouvert;
L'affreux ſéjour des morts à mes yeux s'eſt offert.
A travers l'Achéron, la malheureuſe Électre,
A grands pas, où j'étois ſembloit guider un ſpectre.
Je fuyois, il me ſuit. Ah, Seigneur! à ce nom
Mon ſang ſe glace : hélas! c'étoit Agamemnon.
» Arrête, m'a-t-il dit d'une voix formidable,
» Voici de tes forfaits le terme redoutable.

» Arrête, Epouſe indigne, & frémis de ce ſang
» Que le cruel Égiſthe a tiré de mon flanc ».
Ce ſang, qui ruiſſeloit d'une large bleſſure,
Sembloit, en s'écoulant, pouſſer un long murmure.
A l'inſtant j'ai cru voir auſſi couler le mien:
Mais, malheureuſe! à peine a-t-il touché le ſien,
Que j'en ai vu renaître un monſtre impitoyable,
Qui m'a lancé d'abord un regard effroyable.
Deux fois le Styx, frappé par ſes mugiſſemens,
A long-temps répondu par des gémiſſemens.
Vous êtes accouru: mais le monſtre en furie,
D'un ſeul coup, à mes pieds, vous a jetté ſans vie,
Et m'a ravi la mienne avec le même effort,
Sans me donner le temps de ſentir votre mort.

ÉGISTHE.

Je conçois la douleur où la crainte vous plonge.
Un préſage ſi noir n'eſt cependant qu'un ſonge,
Que le ſommeil produit, & nous offre au haſard,
Où, bien plus que les Dieux, nos ſens ont ſouvent part.
Pourrois-je craindre un ſonge à vos yeux ſi funeſte,
Moi qui ne compte plus d'autre ennemi qu'Oreſte?
Au gré de ſa fureur qu'il s'arme contre nous,
Je ſaurai lui porter d'inévitables coups.
Ma haîne à trop haut prix vient de mettre ſa tête,
Pour redouter encor les malheurs qu'il m'apprête.
C'eſt en vain que Samos la défend contre moi;

Qu'elle tremble, à ſon tour, pour elle & pour ſon Roi.
Athènes, déſormais, de ſes pertes laſſée,
Nous menace bien moins qu'elle n'eſt menacée;
Et le Roi de Corinthe, épris plus que jamais,
Me demande aujourd'hui ma fille avec la paix.
Quel que ſoit ſon pouvoir, quoi qu'il en ôſe attendre,
Sans la tête d'Oreſte, il n'y faut point prétendre.
D'ailleurs, pour cet hymen le Ciel m'offre une main,
Dont j'attends pour moi-même un ſecours plus certain.
Ce Héros, défenſeur de toute ma famille,
Eſt celui qu'en ſecret je deſtine à ma fille.
Ainſi je ne crains plus qu'Électre & ſa fierté,
Ses reproches, ſes pleurs, ſa fatale beauté,
Les tranſports de mon fils: mais, s'il peut la contraindre
A recevoir ſa foi, je n'aurai rien à craindre;
Et la main que prétend employer mon courroux,
Mettra bientôt le comble à mes vœux les plus doux.

SCÈNE IX.

IPHIANASSE, MÉLITE, CLYTEMNESTRE, ÉGISTHE.

ÉGISTHE.

Mais ma fille paroît: Madame, je vous laiſſe;
Et je vais travailler au repos de la Grèce.

SCÈNE X.

CLYTEMNESTRE, IPHIANASSE, MÉLITE.

IPHIANASSE.

On dit qu'un noir préſage, un ſonge plein d'horreur,
Madame, cette nuit a troublé votre cœur.
Dans le tendre reſpect qui pour vous m'intéreſſe,
Je venois partager la douleur qui vous preſſe.

CLYTEMNESTRE.

Princeſſe, un ſonge affreux a frappé mes eſprits;
Mon cœur s'en eſt troublé, la frayeur l'a ſurpris.
Mais, pour en détourner les funeſtes auſpices,
Ma main va l'expier par de prompts ſacrifices.

SCÈNE XI.

IPHIANASSE, MÉLITE.

IPHIANASSE.

Mélite, plût au Ciel qu'en proie à tant d'ennuis,
Un ſonge ſeul eût part à l'état où je ſuis!

Plût au Ciel que le ſort, dont la rigueur m'outrage,
N'eût fait que menacer !

MÉLITE.

Madame, quel langage !
Quel malheur de vos jours a troublé la douceur,
Et la conſtante paix que goûtoit votre cœur ?

IPHIANASSE.

Tes ſoins n'ont pas toujours conduit Iphianaſſe ;
Et ce calme ſi doux a bien changé de face.
Quelques jours malheureux, écoulés ſans te voir,
D'un cœur qui s'ouvre à toi font tout le déſeſpoir.

MÉLITE.

A finir nos malheurs, quoi ! lorſque tout conſpire,
Qu'un Roi jeune & puiſſant à votre hymen aſpire,
Votre cœur déſolé ſe conſume en regrets !
Quels ſont vos déplaiſirs ? ou quels ſont vos ſouhaits ?
Corinthe, avec la paix, vous demande pour Reine :
Ce grand jour doit former une ſi belle chaîne.

IPHIANASSE.

Plût aux Dieux que ce jour, qui te paroît ſi beau,
Dût des miens, à tes yeux, éteindre le flambeau !
Mais lorſque tu ſauras mes mortelles allarmes,
N'irrite point mes maux, & fais grâce à mes larmes.
Il te ſouvient encor de ces temps où, ſans toi,

Nous fortîmes d'Argos à la fuite du Roi.
Tout fembloit menacer le trône de Mycènes,
Tout cédoit aux deux Rois de Corinthe & d'Athènes.
Pour retarder, du moins, un fi cruel malheur,
Mon frère, fans fuccès, fit briller fa valeur;
Égifthe fut défait, & trop heureux encore
De pouvoir fe jetter dans les murs d'Epidaure.
Tu fais tout ce qu'alors fit pour nous ce Héros,
Qu'Itys avoit fauvé de la fureur des flots.
Peins-toi le Dieu terrible adoré dans la Thrace;
Il en avoit du moins & les traits & l'audace.
Quels exploits! Non, jamais, avec plus de valeur,
Un mortel n'a fait voir ce que peut un grand cœur:
Je le vis; & le mien, illuftrant fa victoire,
Vaincu, quoiqu'en fecret, mit le comble à fa gloire.
Heureufe, fi mon âme, en proie à tant d'ardeur,
Du crime de fes feux faifoit tout fon malheur!
Mais hier je revis ce vainqueur redoutable
A peine s'honorer d'un accueil favorable.
De mon coupable amour l'art déguifant la voix,
En vain fur fa valeur je le louai cent fois;
En vain, de mon amour flattant la violence,
Je fis parler mes yeux & ma reconnoiffance.
Il foupire, Mélite; inquiet & diftrait,
Son cœur paroît frappé d'un déplaifir fecret.
Sans doute, il aime ailleurs; &, loin de fe contraindre....
Que dis-je, malheureufe! eft-ce à moi de m'en plaindre?

Efclave d'un haut rang, victime du devoir,
De mon indigne amour quel peut être l'efpoir?
Ai-je donc oublié tout ce qui nous fépare?
N'importe! détournons l'hymen qu'on me prépare;
Je ne puis y foufcrire. Allons trouver le Roi :
Faifons tout pour l'amour, s'il ne fait rien pour moi.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

TYDÉE, ANTÉNOR.

TYDÉE.

EMBRASSE-MOI, reviens de ta surprise extrême.
Oui, mon cher Anténor, c'est Tydée, oui, lui-même;
Tu ne te trompes point.

ANTÉNOR.

Vous, Seigneur, en ces lieux,
Parmi des ennemis défians, furieux!
Au plaisir de vous voir, Ciel! quel trouble succède!
Dans le palais d'Argos, le fils de Palamède,
D'une pompeuse Cour attirant les regards,
Et de vœux & d'honneurs comblé de toutes parts!
Je sais jusques où va la valeur de Tydée;
D'un heureux sort toujours qu'elle fut secondée:
Mais ce n'est pas ici qu'on doit la couronner.
A la Cour d'un Tyran....

TYDÉE.

Cesse de t'étonner.

Le vainqueur des deux Rois de Corinthe & d'Athènes,
Le guerrier défenſeur d'Égiſthe & de Mycènes,
N'eſt autre que Tydée.

ANTÉNOR.

Et quel eſt votre eſpoir?

TYDÉE.

Avant que d'éclaircir ce que tu veux ſavoir,
Dans ce fatal ſéjour dis-moi ce qui t'amène?
Que dit-on à Samos? que fait l'heureux Thyrrhène?

ANTÉNOR.

Ce grand Roi, qui chérit Oreſte avec tranſport,
Depuis plus de ſix mois, incertain de ſon ſort,
Allarmé chaque jour & du ſien & du vôtre,
M'envoie en ces climats vous chercher l'un & l'autre.
Mais puiſque je vous vois, tous mes vœux ſont comblés.
Le fils d'Agamemnon.... Seigneur, vous vous troublez!
Malgré tous les honneurs qu'ici l'on vous adreſſe,
Vos yeux ſemblent voilés d'une ſombre triſteſſe.
De tout ce que je vois mon eſprit éperdu....

TYDÉE.

Anténor, c'en eſt fait! Tydée a tout perdu.

ANTÉNOR.

Seigneur, éclairciſſez ce terrible myſtère.

TYDÉE.

Oreste est mort.

ANTÉNOR.

Grands Dieux!

TYDÉE.

Et je n'ai plus de père.

ANTÉNOR.

Palamede n'est plus? Ah! Destins rigoureux!
Et qui vous l'a ravi? Par quel malheur affreux....

TYDÉE.

Tu sais ce qu'en ces lieux nous venions entreprendre;
Tu sais que Palamede, avant que de s'y rendre,
Ne voulut point tenter son retour dans Argos,
Qu'il n'eût interrogé l'Oracle de Délos.
A de si justes soins on souscrivit sans peine :
Nous partîmes, comblés des bienfaits de Thyrrhène;
Tout nous favorisoit, nous voguâmes long-temps
Au gré de nos desirs, bien plus qu'au gré des vents :
Mais signalant bientôt toute son inconstance,
La mer, en un moment, se mutine & s'élance.
L'air mugit, le jour fuit, une épaisse vapeur
Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur;
La foudre, éclairant seule une nuit si profonde,
A sillons redoublés ouvre le Ciel & l'onde,

Et, comme un tourbillon, embrassant nos vaisseaux,
Semble, en source de feu, bouillonner sur les eaux.
Les vagues, quelquefois, nous portant sur leurs cîmes,
Nous font rouler après sous de vastes abîmes,
Où les éclairs pressés pénétrant avec nous,
Dans des gouffres de feux sembloient nous plonger tous.
Le Pilote effrayé, que la flamme environne,
Aux rochers qu'il fuyoit lui-même s'abandonne.
A travers les écueils notre vaisseau poussé,
Se brise, & nâge enfin sur les eaux dispersé.
Dieux! que ne fis-je point, dans ce moment funeste,
Pour sauver Palamede, & pour sauver Oreste?
Vains efforts! la lueur qui partoit des éclairs
Ne m'offrit que des flots de nos débris couverts;
Tout périt.

ANTÉNOR.

Eh! comment, dans ce péril extrême,
Pûtes-vous au péril vous dérober vous-même?

TYDÉE.

Tout offroit à mes yeux l'inévitable mort:
Mais j'y courois en vain: la rigueur de mon sort
A de plus grands malheurs me réservoit encore,
Et me jetta mourant vers les murs d'Epidaure.
Itys me secourut, & de mes tristes jours,
Malgré mon désespoir, il prolongea le cours.
Juge de ma douleur, quand je sus que ma vie

Etoit le prix des ſoins d'une main ennemie.
Des périls de la mer Tydée enfin remis,
Une nuit, alloit fuir loin de ſes ennemis,
Lorſque, la même nuit, d'un vainqueur en furie
Epidaure éprouva toute la barbarie.
Figure-toi les cris, le tumulte & l'horreur.
Dans ce trouble, ſoudain, je m'arme avec fureur;
Incertain du parti que mon bras devoit prendre,
S'il faut preſſer Égiſthe, ou s'il faut le défendre.
L'ennemi cependant occupoit les remparts,
Et ſur nous, à grands cris, fondoit de toutes parts.
Le ſort m'offrit alors l'aimable Iphianaſſe,
Et ma haîne bientôt à d'autres ſoins fit place.
Ses pleurs, ſon déſeſpoir, Itys près de périr,
Quels objets pour un cœur facile à s'attendrir!
Oreſte ne vit plus : mais, pour la ſœur d'Oreſte,
Il faut de ſes États conſerver ce qui reſte,
Me diſois-je à moi-même; &, loin de l'accabler,
Secourir le Tyran qu'on devoit immoler.
Je chaſſerai plutôt Égiſthe de Mycènes,
Que d'en chaſſer les Rois de Corinthe & d'Athènes.
Par ce motif ſecret mon cœur déterminé,
Ou par des pleurs touchans bien plutôt entraîné,
Du ſoldat qui fuyoit ranimant le courage,
A combattre, du moins, mon exemple l'engage;
Et le vainqueur preſſé, pâliſſant à ſon tour,
Vers ſon camp à grands pas médite ſon retour.

Que ne peut la valeur où le cœur s'intéresse?
J'en fis trop, Anténor, je revis la Princesse.
C'est t'en apprendre assez, le reste t'est connu.
D'un péril si pressant Égisthe revenu
Me comble de bienfaits, me charge de poursuivre
Deux Rois épouvantés, dont mon bras le délivre.
Je porte la terreur chez des peuples heureux;
Et la paix va se faire aux dépens de mes vœux.

ANTÉNOR.

Ah, Seigneur! falloit-il, à l'amour trop sensible,
Armer pour un Tyran votre bras invincible?
Et que prétendez-vous d'un succès si honteux?

TYDÉE.

Anténor, que veux-tu? Prends pitié de mes feux,
Plains mon sort: non, jamais on ne fut plus à plaindre.
Il est encor pour moi des maux bien plus à craindre:
Mais apprends des malheurs qui te feront frémir,
Des malheurs dont Tydée à jamais doit gémir.
Entraîné, malgré moi, dans ce palais funeste,
Par un desir secret de voir la sœur d'Oreste,
Hier, avant la nuit, j'arrive dans ces lieux;
La superbe Mycène offre un temple à mes yeux:
Je cours y consulter le Dieu qu'on y révère,
Sur mon sort, sur celui d'Oreste & de mon père.
Mais à peine aux Autels je me fus prosterné,

Qu'à mon abord fatal tout parut consterné :
Le temple retentit d'un funèbre murmure ;
(Je ne suis cependant meurtrier, ni parjure.)
J'embrasse les Autels, rempli d'un saint respect ;
Le Prêtre épouvanté recule à mon aspect,
Et, sourd à mes souhaits, refuse de répondre :
Sous ses pieds & les miens tout semble se confondre.
L'Autel tremble ; le Dieu se voile à nos regards,
Et de pâles éclairs s'arme de toutes parts.
L'antre ne nous répond qu'à grands coups de tonnerre,
Que le Ciel en courroux fait gronder sous la terre.
Je l'avoue, Anténor, je sentis la frayeur,
Pour la première fois, s'emparer de mon cœur.
A tant d'horreurs enfin succède un long silence ;
Du Dieu qui se voiloit j'implore l'assistance.
« Écoute-moi, grand Dieu, sois sensible à mes cris ;
» D'un ami malheureux, d'un plus malheureux fils,
» Dieu puissant, m'écriai-je, exauce la prière ;
» Daigne, sur ce qu'il craint, lui prêter ta lumière ».
Alors, parmi les pleurs & parmi les sanglots,
Une lugubre voix fit entendre ces mots :
« Cesse de me presser sur le destin d'Oreste ;
» Pour en être éclairci, tu m'implores en vain :
» Jamais destin ne fut plus triste & plus funeste.
» Redoute pour toi-même un semblable destin.
» Appaise cependant les mânes de ton père ;
» Ton bras seul doit venger ce Héros malheureux

» D'une main qui lui fut bien fatale & bien chère :
» Mais crains, en le vengeant, le ſort le plus affreux »
Une main qui lui fut bien fatale & bien chère !
Ma mère ne vit plus, & je n'ai point de frère.
Juſte Ciel ! & ſur qui doit tomber mon courroux ?
De ces lieux cependant fuyons, arrachons-nous.
Allons trouver le Roi.... Mais je vois la Princeſſe.
Ah ! fuyons ; mes malheurs, mon devoir, tout m'en preſſe.
Partons, dérobons-nous la douceur d'un adieu.

SCÈNE II.

IPHIANASSE, TYDÉE, MÉLITE, ANTÉNOR.

IPHIANASSE.

(*à Mélite.*) (*à Tydée.*)

AH ! Mélite, que vois-je ? On diſoit qu'en ce lieu,
En ce moment, Seigneur, mon père devoit être.
Je croyois....

TYDÉE.

En effet, il y devoit paroître.
Madame, même ſoin nous conduiſoit ici ;
Vous y cherchez le Roi, je l'y cherchois auſſi.

Pénétré des bienfaits qu'Egisthe me dispense,
Je venois, plein de zèle & de reconnoissance,
Rendre grâce à la main qui les répand sur moi,
Et, dans le même temps, prendre congé du Roi.

IPHIANASSE.

Ce départ aura lieu, Seigneur, de le surprendre :
Moi-même, en ce moment, j'ai peine à le comprendre.
Et pourquoi de ces lieux vous bannir aujourd'hui,
Et dépouiller l'État de son plus ferme appui ?
Vous le savez, la paix n'est pas encor jurée :
La victoire, sans vous, seroit-elle assurée ?

TYDÉE.

Oui, Madame; & vos yeux n'ont-ils pas tout soumis ?
Le Roi peut-il encor craindre des ennemis ?
Que ne vaincrez-vous point? quelle haîne obstinée
Tiendroit contre l'espoir d'un illustre hyménée ?
Du bonheur qui l'attend Téléphonte charmé,
Sur cet espoir flatteur, a déjà désarmé ;
Et, si j'en crois la Cour, cette grande journée
Doit voir Iphianasse à son lit destinée.

IPHIANASSE.

Non, le Roi de Corinthe en est en vain épris,
Si la tête d'Oreste en doit être le prix.

TYDÉE.

Quoi! la tête d'Oreste! Ah! la paix est conclue,
Madame, & de ces lieux ma fuite est résolue ;

Vous n'avez plus besoin du secours de mon bras.
Ah! quel indigne prix met-on à vos appas?
Juste Ciel! se peut-il qu'une loi si cruelle,
Fasse, de vous, le prix d'une main criminelle?
Ainsi, dans sa fureur, le plus vil assassin
Pourra donc, à son gré, prétendre à votre main;
Lorsqu'avec tout l'amour qu'un doux espoir anime,
Un Héros ne pourroit l'obtenir sans un crime?
Ah! si, pour se flatter de plaire à vos beaux yeux,
Il suffisoit d'un bras toujours victorieux,
Peut-être à ce bonheur aurois-je pu prétendre.
Avec quelque valeur & le cœur le plus tendre,
Quels efforts, quels travaux, quels illustres projets,
N'eût point tenté ce cœur charmé de vos attraits?

IPHIANASSE.

Seigneur!

TYDÉE.

Je le vois bien, ce discours vous offense.
Je n'ai pu vous revoir & garder le silence;
Mais je vais m'en punir par un exil affreux,
Et cacher loin de vous un amant malheureux,
Qui, trop plein d'un amour qu'Iphianasse inspire,
En dit moins qu'il ne sent, mais plus qu'il n'en doit dire.

IPHIANASSE.

J'ignore quel dessein vous a fait révéler
Un amour que l'espoir semble avoir fait parler.

Mais, Seigneur, je ne puis recevoir ſans colère
Ce téméraire aveu que vous oſez me faire.
Songez qu'on n'ôſe ici ſe déclarer pour moi,
Sans la tête d'Oreſte, ou le titre de Roi;
Qu'un amant comme vous, quelque feu qui l'inſpire,
Doit ſoupirer, du moins, ſans oſer me le dire.

SCÈNE III.

TYDÉE, ANTÉNOR.

TYDÉE.

Qu'ai-je dit? où laiſſé-je égarer mes eſprits?
Moi parler, pour me voir accabler de mépris!
Les ai-je mérités, cruelle Iphianaſſe?
Mais quel étoit l'eſpoir de ma coupable audace?
Que venois-je chercher dans ce cruel ſéjour?
Moi, dans la Cour d'Argos entraîné par l'amour!
Rappelons ma fureur. Oreſte, Palamède....
Ah! contre tant d'amour, inutile remède!
Que ſervent ces grands noms, dans l'état où je ſuis,
Qu'à me couvrir de honte, & m'accabler d'ennuis?
Ah! fuyons, Anténor; &, loin d'une cruelle,
Courons où mon devoir, où l'Oracle m'appelle.
Ne laiſſons point jouïr de tout mon déſeſpoir
Des yeux indifférens que je ne dois plus voir.

SCÈNE IV.

ÉGISTHE, TYDÉE, ANTENOR.

TYDÉE.

LE Roi vient; dans mon trouble il faut que je l'évite.

ÉGISTHE, *à Tydée.*

Demeurez, & souffrez qu'envers vous je m'acquitte.
Ainsi que le Héros brille par ses exploits,
La grandeur des bienfaits doit signaler les Rois.
Tout parle du Guerrier qui prit notre défense;
Mais rien ne parle encor de ma reconnoissance.
Il est temps cependant que mes heureux sujets,
Témoins de sa valeur, le soient de mes bienfaits.
Que pourriez-vous penser, & que diroit la Grèce?
Mais quoi! vous soupirez; quelle douleur vous presse?
Malgré tous vos efforts, elle éclate, Seigneur;
Un déplaisir secret trouble votre grand cœur:
Même ici mon abord a paru vous surprendre.
Avez-vous des secrets que je ne puisse apprendre?

TYDÉE.

De tels secrets, Seigneur, sont peu dignes de vous;
Je crains peu qu'un grand Roi puisse en être jaloux.

Permettez cependant qu'à mon devoir fidèle,
Je retourne en des lieux où ce devoir m'appelle.
J'ai fait peu pour Égisthe ; & de quelque succès
Sa bonté chaque jour s'acquitte avec excès.
S'il est vrai que mon bras eut part à la victoire,
Il suffit à mon cœur d'en partager la gloire.
Ne m'arrêtez donc plus sur l'espoir des bienfaits ;
Les vôtres n'ont-ils pas surpassé mes souhaits ?
J'en suis comblé, Seigneur, mon âme est satisfaite ;
Je ne demande plus qu'une libre retraite.

ÉGISTHE.

Un intérêt trop cher s'oppose à ce départ :
Argos perdroit en vous son plus ferme rempart.
Des Héros tels que vous, si-tôt qu'on les possède,
Sont, pour les plus grands Rois, d'un prix à qui tout cède.
Heureux, si je pouvois, par les plus forts liens,
Attacher pour jamais vos intérêts aux miens !
Je vous dois le salut de toute ma famille ;
Et ne veux point, sans vous, disposer de ma fille.

TYDÉE, *à part.*

Ciel ! où tend ce discours ?

ÉGISTHE.

Oui, Seigneur, c'est en vain
Qu'avec la paix un Roi me demande sa main :
Quelqu'éclatant que soit un pareil hyménée,

Au ſort d'un autre époux ma fille eſt deſtinée.
Sûr de vaincre avec vous, je crains peu déſormais
Tout le péril que ſuit le refus de la paix.
Il ne tient plus qu'à vous d'affermir ma puiſſance.
J'ai beſoin d'une main qui ſerve ma vengeance,
Et qui faſſe tomber dans l'éternelle nuit
L'ennemi déclaré que ma haîne pourſuit;
Qui me pourſuit moi-même, & que mon cœur déteſte.
Point d'hymen, quel qu'il ſoit, ſans la tête d'Oreſte:
Ma fille eſt à ce prix; & cet effort ſi grand,
Ce n'eſt que de vous ſeul que ma haîne l'attend.

TYDÉE.

De moi, Seigneur? de moi! juſte Ciel!

ÉGISTHE.

De vous-même.

Calmez de ce tranſport la violence extrême.
Quelle horreur vous inſpire un ſi juſte deſſein?
Je demande un vengeur, & non un aſſaſſin.
Lorſque, pour détourner ma mort qu'il a jurée,
J'exige tout le ſang du petit-fils d'Atrée,
Je n'ai point prétendu, Seigneur, que votre bras
Le fît couler ailleurs qu'au milieu des combats.
Oreſte voit par-tout vôler ſa renommée;
La Grèce en eſt remplie, & l'Aſie allarmée;
Ses exploits ſeuls devroient vous en rendre jaloux;
C'eſt le ſeul ennemi qui ſoit digne de vous.

Courez donc l'immoler ; c'eſt la ſeule victoire,
Parmi tant de lauriers, qui manque à votre gloire.
Dites un mot, Seigneur ; Soldats & Matelots
Seront prêts, avec vous, à traverſer les flots.
Si ma fille eſt un bien qui vous paroiſſe digne
De porter votre cœur à cet effort inſigne,
Pour vous aſſocier à ce rang glorieux,
Je ne conſulte point quels furent vos ayeux.
Lorſqu'on a les vertus que vous faites paroître,
On eſt du ſang des Dieux, ou digne au moins d'en être.
Quoi qu'il en ſoit, Seigneur, pour ſervir mon courroux,
Je ne veux qu'un Héros, & je le trouve en vous.
Me ſerois-je flatté d'une vaine eſpérance,
Quand j'ai fondé ſur vous l'eſpoir de ma vengeance ?
Vous ne répondez point. Ah ! qu'eſt-ce que je voi ?

TYDÉE.

La juſte horreur du coup qu'on exige de moi.
Mais il faut aujourd'hui, par plus de confiance,
Payer de votre cœur l'affreuſe confidence.
Votre fille, Seigneur, eſt d'un prix, à mes yeux,
Au-deſſus des mortels, digne même des Dieux.
Je vous dirai bien plus, j'adore Iphianaſſe ;
Tout mon reſpect n'a pu ſurmonter mon audace ;
Je l'aime avec tranſport, mon trop ſenſible cœur
Peut à peine ſuffire à cette vive ardeur :
Mais quand, avec l'eſpoir d'obtenir ce que j'aime,

L'Univers m'offriroit la puiſſance ſuprême,
Contre votre ennemi bien loin d'armer mon bras,
Je ne ſais point quel ſang je ne répandrois pas.
Revenez d'une erreur à tous les deux funeſte.
Qui? moi, grands Dieux! qui? moi vous immoler Oreſte!
Ah! quand vous le croyez ſeul digne de mes coups,
Savez-vous qui je ſuis, & me connoiſſez-vous?
Quand même ma vertu n'auroit pu l'en défendre,
N'eût-il pas eu pour lui l'amitié la plus tendre?
Ah! plût aux Dieux cruels, jaloux de ce Héros,
Aux dépens de mes jours, l'avoir ſauvé des flots!
Mais hélas! c'en eſt fait; Oreſte & Palamède....

ÉGISTHE.

Ils ſont morts? Quelle joie à mes craintes ſuccède!
Grands Dieux, qui me rendez le plus heureux des Rois,
Qui pourra m'acquitter de ce que je vous dois?
Mon ennemi n'eſt plus! ce que je viens d'entendre
Eſt-il bien vrai, Seigneur? Daignez au moins m'apprendre
Comment le juſte Ciel a terminé ſon ſort,
En quels lieux, quels témoins vous avez de ſa mort.

TYDÉE.

Mes pleurs. Mais, au tranſport dont votre âme eſt épriſe,
Je me repens déjà de vous l'avoir appriſe.
Vous voulez de ſon ſort en vain vous éclaircir,
Il me fait trop d'horreur, à vous trop de plaiſir;

Je ne reſſens que trop ſa perte déplorable,
Sans m'impoſer encore un récit qui m'accable.

ÉGISTHE.

Je ne vous preſſe plus, Seigneur, ſur ce récit;
Oreſte ne vit plus: ſon trépas me ſuffit:
Votre pitié pour lui n'a rien dont je m'offenſe;
Et quand le Ciel, ſans vous, a rempli ma vengeance,
Puiſque c'eſt vous du moins qui me l'avez appris,
Je crois vous en devoir toujours le même prix.
Je vous l'offre, acceptez-le; aimons-nous l'un & l'autre:
Vous fîtes mon bonheur, je veux faire le vôtre.
Sur le trône d'Argos déſormais affermi,
Qu'Égiſthe en vous, Seigneur, trouve un gendre, un ami.
Si ſur ce choix votre âme eſt encore incertaine,
Je vous laiſſe y penſer, & je cours chez la Reine.

SCÈNE V.

TYDÉE, ANTÉNOR.

TYDÉE.

Et moi, de toutes parts, de remords combattu,
Je vais, ſur mon amour, conſulter ma vertu.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

TYDÉE, *seul.*

ELECTRE veut me voir! Ah! mon âme éperdue
Ne soutiendra jamais ni ses pleurs, ni sa vue.
Trop infidèle ami du fils d'Agamemnon,
Oserai-je en ces lieux lui déclarer mon nom;
Lui dire que je suis le fils de Palamède;
Qu'aux devoirs les plus saints un lâche amour succède;
Qu'Oreste me fut cher; que, de tant d'amitié,
L'amour me laisse à peine un reste de pitié;
Que, loin de secourir une triste victime,
J'abandonne sa sœur au Tyran qui l'opprime;
Que cette même main, qui dut trancher ses jours,
Par un coupable effort en prolonge le cours;
Et que, prête à former des nœuds illégitimes,
Peut-être cette main va combler tous mes crimes;
Qu'elle n'a désormais qu'à répandre en ces lieux
Le reste infortuné d'un sang si précieux?
Mais seroit-ce trahir les mânes de son frère,
Que de vouloir d'Électre adoucir la misère?

D'Iphianasse enfin si je deviens l'époux,
Je puis, dans ses malheurs, lui faire un sort plus doux.
D'ailleurs, un Roi puissant m'offre son alliance;
Je n'ai, pour l'obtenir, dignité ni naissance.
Que me sert ma valeur, étant ce que je suis,
Si ce n'est pour jouïr d'un sort....? Lâche, poursuis.
Je ne m'étonne plus si les Dieux te punissent;
A ton fatal aspect si les Autels frémissent.
Ah! cesse sur l'amour d'excuser le devoir:
Pour être vertueux, on n'a qu'à le vouloir.
D'Électre, en ce moment, foible cœur, cours l'apprendre:
Qu'attends-tu? que l'amour vienne encor te surprendre?
Qu'un feu,...

SCÈNE II.

ÉLECTRE, TYDÉE.

TYDÉE, *à lui-même.*

MAIS quel objet se présente à mes yeux?
Dieux! quels tristes accens font retentir ces lieux!
C'est une Esclave en pleurs; hélas! qu'elle a de charmes!
Que mon âme en secret s'attendrit à ses larmes!
Que je me sens touché de ses gémissemens!
Ah! que les malheureux éprouvent de tourmens!

ÉLECTRE, *à part.*

Dieux puissans, qui l'avez si long-temps poursuivie,
Epargnez-vous encore une mourante vie?
Je ne le verrai plus, inexorables Dieux!
D'une éternelle nuit couvrez mes tristes yeux.

TYDÉE, *à Électre.*

Je sens qu'à votre sort la pitié m'intéresse.
Ne pourrai-je savoir quelle douleur vous presse?

ÉLECTRE.

Hélas! qui ne connoît mon nom & mes malheurs?
Et qui peut ignorer le sujet de mes pleurs?
Un désespoir affreux est tout ce qui me reste.
O déplorable sang! ô malheureux Oreste!

TYDÉE.

Ah! juste Ciel! quel nom avez-vous prononcé!
A vos pleurs, à ce nom que mon cœur est pressé!
Qu'il porte à ma pitié de sensibles atteintes!
Ah! je vous reconnois à de si tendres plaintes.
Malheureuse Princesse, est-ce vous que je voi?
Électre, en quel état vous offrez-vous à moi?

ÉLECTRE.

Et qui donc s'attendrit pour une infortunée,
A la fureur d'Égisthe, aux fers abandonnée?
Mais Oreste, Seigneur, vous étoit-il connu?
A mes pleurs, à son nom, votre cœur s'est ému.

TYDÉE.

Dieux! s'il m'étoit connu! Mais dois-je vous l'apprendre,
Après avoir trahi l'amitié la plus tendre ?
Dieux ! s'il m'étoit connu ce Prince généreux!
Ah, Madame! c'eſt moi qui de ſon ſort affreux
Viens de répandre ici la funeſte nouvelle.

ÉLECTRE.

Il eſt donc vrai, Seigneur? & la Parque cruelle
M'a ravi de mes vœux & l'eſpoir & le prix ?
Mais, quel étonnement vient frapper mes eſprits !
Vous, qui montrez un cœur à mes pleurs ſi ſenſible,
N'êtes-vous pas, Seigneur, ce guerrier invincible,
D'un Tyran odieux trop zélé défenſeur ?
Qui peut donc, pour Électre, attendrir votre cœur ?
Pouvez-vous bien encor plaindre ma deſtinée,
Tout rempli de l'eſpoir d'un fatal hyménée ?

TYDÉE.

Eh! que diriez-vous donc ſi mon indigne cœur
De ſes coupables feux vous découvroit l'horreur?
De quel œil verriez-vous l'ardeur qui me poſsède,
Si vous voyiez en moi le fils de Palamede ?

ÉLECTRE.

De Palamede! vous? qu'ai-je entendu, grands Dieux!
Mais vous ne l'êtes point, Tydée eſt vertueux :
Il n'eût point fait rougir les mânes de ſon père;

Il n'auroit point trahi l'amitié de mon frère,
Ma vengeance, mes pleurs, ni le ſang dont il ſort.
Si vous étiez Tydée, Égiſthe ſeroit mort;
Bien loin de conſentir à l'hymen de ſa fille,
Il eût de ce Tyran immolé la famille.
De Tydée, il eſt vrai, vous avez la valeur;
Mais vous n'en avez pas la vertu ni le cœur.

TYDÉE.

A mes remords, du moins, faites grâce, Madame.
Il eſt vrai, j'ai brûlé d'une coupable flamme;
Il n'eſt point de devoirs plus ſacrés que les miens;
Mais l'Amour connoît-il d'autres droits que les ſiens?
Ne me reprochez point le feu qui me dévore,
Ni tout ce que mon bras a fait dans Epidaure.
J'ai dû tout immoler à votre inimitié;
Mais que ne peut l'amour, que ne peut l'amitié?
Itys alloit périr, je lui devois la vie;
Sa mort bientôt d'une autre auroit été ſuivie.
L'amour & la pitié confondirent mes coups;
Tydée, en ce moment, crut combattre pour vous.
D'ailleurs, à la fureur de Corinthe & d'Athènes
Pouvois-je abandonner le trône de Mycènes?

ÉLECTRE.

Juſte Ciel! & pour qui l'avez-vous conſervé?
Cruel! ſi c'eſt pour moi que vous l'avez ſauvé,
Venez donc, de ce pas, immoler un barbare;

Il n'eſt point de forfaits que ce coup ne répare.
Oreſte ne vit plus; achevez aujourd'hui
Tout ce qu'il auroit fait pour ſa ſœur & pour lui.
A l'aſpect de mes fers êtes-vous ſans colère?
Eſt-ce ainſi que vos ſoins me rappellent mon frère?
Ne m'offrirez-vous plus, pour eſſuyer mes pleurs,
Que la main qui combat pour mes perſécuteurs?
Ceſſez de m'oppoſer une funeſte flamme.
Si je vous laiſſois voir juſqu'au fond de mon âme,
Votre cœur, excité par l'exemple du mien,
Déteſteroit bientôt un indigne lien;
D'un cœur que, malgré lui, l'amour a pu ſéduire,
Il apprendroit, du moins, comme un grand cœur ſoupire.
Vous y verriez l'amour, eſclave du devoir,
Languir parmi les pleurs, ſans force & ſans pouvoir.
Occupé, comme moi, d'un ſoin plus légitime,
Faites-vous des vertus de votre propre crime.
Du ſort qui me pourſuit pour détourner les coups,
Non, je n'ai plus ici d'autre frère que vous.
Mon frère eſt mort, c'eſt vous qui devez me le rendre,
Vous qu'un ſerment affreux engage à me défendre.
Ah, cruel! cette main, ſi vous m'abandonnez,
Va trancher, à vos yeux, mes jours infortunés.

TYDÉE.

Moi, vous abandonner! ah! quel âme endurcie
Par des pleurs ſi touchans ne ſeroit adoucie!

Moi,

Moi, vous abandonner! plutôt mourir cent fois.
Jugez mieux d'un ami dont Oreſte fit choix.
Je conçois, quand je vois les yeux de ma Princeſſe,
Juſqu'où peut d'un amant s'étendre la foibleſſe.
Mais, quand je vois vos pleurs, je conçois encor mieux
Ce que peut le devoir ſur un cœur vertueux.
Pourvu que votre haîne épargne Iphianaſſe,
Il n'eſt rien que pour vous ne tente mon audace.
Je ne ſais, mais je ſens qu'à l'aſpect de ces lieux
Égiſthe, à chaque inſtant, me devient odieux.

ÉLECTRE.

A l'ardeur dont enfin ma haîne eſt ſecondée,
A ce noble tranſport, je reconnois Tydée.
Malgré tous mes malheurs, que ce moment m'eſt doux!
Je pourrai donc venger..... Mais quelqu'un vient à nous.
Il faut que je vous quitte; on pourroit nous ſurprendre.
En ſecret chez Arcas, Seigneur, daignez vous rendre.
Seul eſpoir que le Ciel m'ait laiſſé dans mes maux,
Courez, en me vengeant, ſignaler un Héros,
Pour peu qu'à ma douleur votre cœur s'intéreſſe.

SCÈNE III.

TYDÉE, *ſeul.*

MAIS qui venoit à nous?

SCÈNE IV.

TYDÉE, IPHIANASSE, MÉLITE.

TYDÉE, *à lui-même.*

AH ! Dieux ! c'eſt la Princeſſe.
Quel deſſein en ce lieu peut conduire ſes pas ?
Dans le trouble où je ſuis, que lui dirai-je, hélas !
Que je crains les tranſports où mon âme s'égare

IPHIANASSE.

Quel trouble, à mon aſpect, de votre cœur s'empare ?
Vous ne répondez point, Seigneur ; je le vois bien,
J'ai troublé la douceur d'un ſecret entretien.
Électre, comme vous, s'offenſera peut-être
Qu'ici, ſans ſon aveu, quelqu'un ôſe paroître.
Elle ſemble, à regret, s'éloigner de ces lieux ;
La douleur qu'elle éprouve eſt peinte dans vos yeux.
Interdit & confus.... Quel eſt donc ce myſtère ?

TYDÉE.

Madame, vous ſavez qu'elle a perdu ſon frère,
Que c'eſt moi ſeul qui viens d'en informer le Roi :
Électre a ſouhaité s'en inſtruire par moi.
Mon cœur, toujours ſenſible au ſort des miſérables,



N'a pu, ſans s'attendrir à ſes maux déplorables,
Après le coup affreux qui vient de la frapper....

IPHIANASSE.

N'eſt-il que ſa douleur qui vous doive occuper?
Ce n'eſt pas que mon cœur veuille vous faire un crime
D'un ſoin que ſes malheurs rendent ſi légitime.
Mais, Seigneur, je ne ſais ſi ce ſoin généreux
A dû ſeul vous toucher, quand tout flatte vos vœux.

TYDÉE.

Non, des bontés du Roi mon âme enorgueillie
Ne ſe méconnoît point, quand lui-même il s'oublie.
S'il deſcend juſqu'à moi pour le choix d'un époux,
Mon reſpect me défend l'eſpoir d'un bien ſi doux;
Et telle eſt de mon ſort la rigueur infinie,
Que, lorſqu'à mon deſtin vous devez être unie,
Votre rang, ma naiſſance, un barbare devoir,
Tout défend à mon cœur un ſi charmant eſpoir.

IPHIANASSE.

Je comprends la rigueur d'un devoir ſi barbare,
Et conçois mieux que vous tout ce qui nous ſépare:
Plus que vous ne voulez, j'entrevois vos raiſons.
Si ma fierté pouvoit deſcendre à des ſoupçons....
Mais non, ſur votre amour que rien ne vous contraigne;
Je ne vois rien en lui que mon cœur ne dédaigne.
Cependant à mes yeux, fier de cet attentat,
Gardez-vous, pour jamais, de montrer un ingrat.

SCÈNE V.

TYDÉE, *seul.*

QU'AI-JE fait, malheureux! y pourrai-je survivre?
Mais quoi! l'abandonner! Non, non, il faut la suivre.
Allons. Qui peut encor m'arrêter en ces lieux?
Courons où mon amour....

SCÈNE VI.

PALAMEDE, TYDÉE.

TYDÉE.

QUE vois-je? justes Dieux!
O sort, à tes rigueurs quelle douceur succède!
O mon père, est-ce vous? est-ce vous, Palamède?

PALAMEDE.

Embrassez-moi, mon fils: après tant de malheurs,
Qu'il m'est doux de revoir l'objet de tant de pleurs?

TYDÉE.

S'il est vrai que les biens qui nous coûtent des larmes,
Doivent, pour un cœur tendre, avoir le plus de charmes,
Hélas! après les pleurs que j'ai versés pour vous,
Que cet heureux instant me doit être bien doux!

Ah! Seigneur, qui m'eût dit qu'au moment qu'un Oracle
Sembloit mettre à mes vœux un éternel obstacle,
Palamede à mes yeux s'offriroit aujourd'hui,
Malgré le sort affreux dont j'ai tremblé pour lui?
Est-ce ainsi que des Dieux la suprême sagesse
Doit braver des mortels la crédule foiblesse?
Mais puisqu'enfin ici j'ai pu vous retrouver,
Je vois bien que le Ciel ne veut que m'éprouver;
Qu'avec vous sa bonté va désormais me rendre
Un ami qu'avec vous je n'osois plus attendre.
Mais vous versez des pleurs! Ah! n'est-ce que pour lui,
Que les Dieux sans détour s'expliquent aujourd'hui?

PALAMEDE.

N'accusons point des Dieux la sagesse suprême;
Croyez, mon fils, croyez qu'elle est toujours la même:
Gardons-nous de vouloir, foibles & curieux,
Pénétrer des secrets qu'ils voilent à nos yeux.
Ils ont du moins parlé sans détour sur Oreste;
Un triste souvenir est tout ce qui m'en reste.
J'ai vu ses yeux couverts des horreurs du trépas;
Je l'ai tenu long-temps mourant entre mes bras.
Sa perte de la mienne alloit être suivie,
Si l'intérêt d'un fils n'eût conservé ma vie;
Si j'eusse, dans l'horreur d'un transport furieux,
Soupçonné, comme vous, la sagesse des Dieux.
Conduit par elle seule au sein de la Phocide,

Cette même ſageſſe auprès de vous me guide;
Trop heureux déſormais ſi le ſort moins jaloux
M'eût rendu tout entier mon eſpoir le plus doux!
Mais hélas! que le Ciel, qui vers vous me renvoie,
Mêle dans ce moment d'amertume à ma joie!
D'un fils que j'admirois que mon fils eſt changé!
Tydée, Oreſte eſt mort; Oreſte eſt-il vengé?
Depuis quel temps, ſi près de l'objet de ma haîne,
Arrêtez-vous vos pas à la Cour de Mycène?
Arcas ne m'a point dit que vous fuſſiez ici;
Mon fils, d'où vient qu'Arcas n'en eſt point *éclairci*?
Pourquoi ne le point voir? Vous connoiſſez ſon zèle;
Deviez-vous vous cacher à cet ami fidèle?
Parlez enfin, quel ſoin vous retient en des lieux
Où vous n'oſez punir un Tyran odieux?

TYDÉE.

Prévenu des malheurs d'une tête ſi chère,
Ma première vengeance étoit dûe à mon père.
Mais, Seigneur, n'eſt-ce point dans ces funeſtes lieux,
Trop expoſer des jours qu'ont reſpecté les Dieux?
N'eſt-ce point trop compter ſur une longue abſence,
Que d'oſer s'y montrer avec tant d'aſſurance?

PALAMEDE.

Mon fils, j'ai tout prévu; calmez ce vain effroi:
C'eſt à mes ennemis à trembler, non à moi.

Eh! comment en ces lieux craindrois-je de paroître,
Moi que d'abord Arcas a paru méconnoître,
Moi que devance ici le bruit de mon trépas,
Moi dont enfin le Ciel semble guider les pas?
D'ailleurs, un sang si cher m'appelle à sa défense:
Que tout cède en mon cœur au soin de sa vengeance;
La sœur d'Oreste, en proie à ses persécuteurs,
Doit, ce jour, éprouver le comble des horreurs.
Je viens, contre un Tyran prêt à tout entreprendre,
Reconnoître les lieux où je veux le surprendre.
Puisqu'il faut l'immoler, ou périr cette nuit,
Qu'importe à mes desseins le péril qui me suit?
Mon fils, si même ardeur eût guidé votre audace,
Vous n'auriez pas pour moi ce souci qui vous glace.
Comment dois-je expliquer vos regards interdits!
Je ne trouve par-tout que des cœurs attiédis;
Que des amis troublés, sans force & sans courage,
Accoutumés au joug d'un honteux esclavage.
Par ma présence en vain j'ai cru les rassembler,
Un Guerrier les retient & les fait tous trembler.
Mais moi, seul au-dessus d'une crainte si vaine,
Je prétends immoler ce Guerrier à ma haîne;
C'est par-là que je veux signaler mon retour.
Un défenseur d'Égisthe est indigne du jour.
Parlez, connoissez-vous ce Guerrier redoutable,
Pour le Tyran d'Argos rempart impénétrable?
Pourquoi sous vos efforts n'a-t-il pas succombé?

Parlez, mon fils; qui peut vous l'avoir dérobé ?
Votre haute valeur, déſormais ralentie,
Pour lui ſeul aujourd'hui s'eſt-elle démentie?
Vous rougiſſez, Tydée! Ah, quel eſt mon effroi!
Je vous l'ordonne enfin, parlez, répondez-moi.
D'un déſordre ſi grand que faut-il que je penſe?

TYDÉE.

Ne pénétrez-vous point un ſi triſte ſilence?

PALAMEDE.

Qu'entends-je? quel ſoupçon vient s'offrir à mon cœur!
Quoi! mon fils!... Dieux puiſſans, *laiſſez*-moi mon erreur.
Ah, Tydée! eſt-ce vous qui prenez la défenſe
De l'indigne ennemi que pourſuit ma vengeance?
Puis-je croire qu'un fils ait prolongé les jours
Du cruel qui des miens cherche à trancher le cours?
Falloit-il vous revoir, pour vous voir ſi coupable?

TYDÉE.

N'irritez point, Seigneur, la douleur qui m'accable.
Votre vertu, toujours conſtante en ſes projets,
Ne fait que redoubler l'horreur de mes forfaits.
Il ſuffit qu'à vos yeux la honte m'en puniſſe;
Ne m'en ſouhaitez pas un plus cruel ſupplice.
D'un malheureux amour ayez pitié, Seigneur;
Le Ciel, qui m'en punit avec tant de rigueur,
Sait les tourmens affreux où mon âme eſt en proie.

Mais vainement ſur moi ſon courroux ſe déploie ;
Je ſens que les remords d'un cœur né vertueux
Souvent, pour le punir, vont plus loin que les Dieux.

PALAMEDE.

Qu'importe à mes deſſeins le remords qui l'agite ?
Croyez-vous qu'envers moi le remords vous acquitte ?
Perfide, il eſt donc vrai, je n'en puis plus douter,
Ni de votre innocence un moment me flatter.
Quoi ! pour le ſang d'Égiſthe, aux yeux de Palamede,
Tydée ôſe avouer l'amour qui le poſsède,
S'il vous rend, malgré moi, criminel aujourd'hui,
Cette main vous rendra vertueux malgré lui.
Fils ingrat, c'eſt du ſang de votre indigne amante
Qu'à vos yeux trop charmés je veux l'offrir fumante.

TYDÉE.

Il faudra donc, avant que de verſer le ſien,
Commencer aujourd'hui par répandre le mien.
Puiſqu'à votre courroux il faut une victime,
Frappez, Seigneur, frappez : voilà l'auteur du crime.

PALAMEDE.

Juſte Ciel ! ſe peut-il qu'à l'aſpect de ces lieux,
Fumans encor d'un ſang pour lui ſi précieux,
Dans le fond de ſon cœur la voix de la Nature
N'excite en ce moment ni trouble ni murmure ?

TYDÉE.

Et que m'importe à moi le ſang d'Agamemnon ?
Quel intérêt ſi ſaint m'attache à ce grand nom,
Pour lui ſacrifier les tranſports de mon âme,
Et le prix glorieux qu'on propoſe à ma flamme ?
Et pourquoi votre fils lui doit-il immoler.....

PALAMEDE.

Si je diſois un mot, je vous ferois trembler.
Vous n'êtes point mon fils, ni digne encor de l'être ;
Par d'autres ſentimens vous le feriez connoître.
Mon fils infortuné, ſoumis, reſpectueux,
N'offroit à mon amour qu'un Héros vertueux.
Il n'auroit point brûlé pour le ſang de Thyeſte ;
Un ſi coupable amour n'eſt digne que d'Oreſte ?
Mon fils de ſon devoir eût été plus jaloux.

TYDÉE.

Et quel eſt donc, Seigneur, cet Oreſte ?

PALAMEDE.

C'eſt vous.

ORESTE.

Oreſte, moi, Seigneur ! Dieux ! qu'entends-je ?

PALAMEDE.

Oui, vous-même,
Qui ne devez vos jours qu'à ma tendreſſe extrême.

Le traître, dont ici vous protégez le ſang,
Auroit ſans moi, du vôtre, épuiſé votre flanc.
Ingrat, ſi déſormais ma foi vous paroît vaine,
Retournez à Samos interroger Thyrrhène.
Inſtruit de votre ſort, ſa conſtante amitié
A ſecondé pour vous mes ſoins & ma pitié.
Il ſait, pour conſerver une ſi chère vie
Par le Tyran d'Argos ſans ceſſe pourſuivie,
Que, ſous le nom d'Oreſte, à des traits ennemis,
J'offris, ſans balancer, la tête de mon fils.
C'eſt ſous un nom ſi grand, que, de vengeance avide,
Il venoit en ces lieux punir un parricide.
Je l'ai vu, ce cher fils, triſte objet de mes vœux,
Mourir entre les bras d'un père malheureux.
J'ai perdu, pour vous ſeul, cette unique eſpérance;
Il eſt mort, j'en attends la même récompenſe.
Sacrifiez ma vie au Tyran odieux,
A qui vous immolez des noms plus précieux.
Qu'à votre lâche amour tout autre intérêt cède;
Il ne vous reſte plus qu'à livrer Palamède:
Il vivoit pour vous ſeul, il ſeroit mort pour vous;
C'en eſt aſſez, cruel, pour exciter vos coups.

ORESTE.

Pourſuivez, ce tranſport n'eſt que trop légitime;
Egalez, s'il ſe peut, le reproche à mon crime.
Accablez-en, Seigneur, un amour odieux,

Trop digne du courroux des hommes & des Dieux.
Qui? moi, j'ai pu brûler pour le ſang de Thyeſte!
A quels forfaits, grands Dieux, réſervez-vous Oreſte?
Ah! Seigneur, je frémis d'une ſecrette horreur;
Je ne ſais quelle voix crie au fond de mon cœur.
Hélas! malgré l'amour, qui cherche à le ſurprendre,
Mon père, mieux que vous, a ſu s'y faire entendre.
Courons, pour appaiſer ſon Ombre & mes remords,
Dans le ſang d'un barbare éteindre mes tranſports.
Honteux de voir encor le jour qui nous éclaire,
Je m'abandonne à vous; parlez, que faut-il faire?

PALAMEDE.

Arracher votre ſœur à mille indignités;
Appaiſer d'un grand Roi les mânes irrités,
Les venger des fureurs d'une barbare mère;
Venir ſur ſon tombeau, jurer à votre père
D'immoler ſon bourreau, d'expier aujourd'hui
Tout ce que votre bras oſa tenter pour lui;
Raſſurer votre ſœur, mais lui cacher ſon frère:
Ses craintes, ſes tranſports trahiroient ce myſtère;
Vous offrir à ſes yeux ſous le nom de mon fils;
Sous le vôtre, Seigneur, aſſembler nos amis;
Que vous dirai-je enfin? contre un amour funeſte
Reprendre, avec le nom, des ſoins dignes d'Oreſte.

ORESTE.

Ne craignez point qu'Oreſte, indigne de ce nom,



Démente la fierté du ſang d'Agamemnon.
Venez, ſi vous doutez qu'il méritât d'en être,
Voir couler tout le mien, pour le mieux reconnoître.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLECTRE, *seule.*

OU laissé-je égarer mes vœux & mes esprits?
Juste Ciel! qu'ai-je vu? mais, hélas! qu'ai-je appris?
Oreste ne vit plus; tout veut que je le croie,
Le trouble de mon cœur, les pleurs où je me noie.
Il est mort : cependant, si j'en crois à mes yeux,
Oreste vit encore, Oreste est en ces lieux.
Ma douleur m'entraînoit au tombeau de mon père,
Pleurer auprès de lui mes malheurs & mon frère.
Qu'ai-je vu! quel spectacle à mes yeux s'est offert!
Son tombeau de présens & de larmes couvert;
Un fer, signe certain qu'un main se prépare
A venger ce grand Roi des fureurs d'un barbare.
Quelle main s'arme encor contre ses ennemis?
Qui jure ainsi leur mort, si ce n'est pas son fils?
Ah! je le reconnoîs à sa noble colère;
Et c'est du moins ainsi qu'auroit juré mon frère.
Quelqu'ardent qu'il paroisse à venger nos malheurs,
Tydée eût-il couvert ce tombeau de ses pleurs?

Ce ne ſont point non plus les pleurs d'une adultère
Qui ne veut qu'inſulter aux mânes de mon père :
Ce n'eſt que pour braver ſon époux & les Dieux,
Qu'elle élève à ſa cendre un tombeau dans ces lieux.
Non, elle n'a dreſſé ce monument ſi triſte,
Que pour mieux ſignaler ſon amour pour Égiſthe,
Pour lui rendre plus chers ſon crime & ſes fureurs,
Et pour mettre le comble à mes vives douleurs.
Qu'ils tremblent cependant, ces meurtriers impies,
Qu'il ſemble que déjà pourſuivent les Furies.
J'ai vu le fer vengeur, Égiſthe va périr;
Mon frère ne revient que pour me ſecourir.
Flatteuſe illuſion, à qui l'effroi ſuccède,
Puis-je encor ſoupçonner le fils de Palamède?
Un témoin ſi ſacré peut-il m'être ſuſpect?
On vient : c'eſt lui; mon cœur s'émeut à ſon aſpect.
Mon frère.... Quel tranſport s'empare de mon âme?

SCÈNE II.

ÉLECTRE, ORESTE.

ÉLECTRE, *à part.*

MAIS, hélas! il eſt ſeul.

ORESTE.

Je vous cherche, Madame.

Tout ſemble déſormais ſervir votre courroux;
Votre indigne ennemi va tomber ſous nos coups.
Savez-vous quel Héros vient à votre défenſe?
Quelle main avec nous frappe d'intelligence?
Le Ciel à vos amis vient de joindre un vengeur
Que nous n'attendions plus.

ÉLECTRE.

Et quel eſt-il, Seigneur?
Que dis-je? puis-je encor méconnoître mon frère?
N'en doutons plus, c'eſt lui.

ORESTE.

Madame, c'eſt mon père.

ÉLECTRE.

Votre père, Seigneur! & d'où vient qu'aujourd'hui
Oreſte à mon ſecours ne vient point avec lui?
Peut-il abandonner une triſte Princeſſe?
Eſt-ce ainſi qu'à me voir ſon amitié s'empreſſe?

ORESTE.

Vous le ſavez, Oreſte a vu les ſombres bords;
Et l'on ne revient point de l'empire des morts.

ÉLECTRE.

Et n'avez-vous pas cru, Seigneur, qu'avec Oreſte
Palamede avoit vu cet empire funeſte?
Il revoit cependant la clarté qui nous luit:

Mon

Mon frère est-il le seul que le Destin poursuit?
Vous-même, sans espoir de revoir le rivage,
Ne trouvâtes-vous pas un port dans le naufrage?
Oreste, comme vous, peut en être échappé.
Il n'est point mort, Seigneur; vous vous êtes trompé.
J'ai vu dans ce palais une marque assurée,
Que ces lieux ont revu le petit-fils d'Atrée;
Le tombeau de mon père encor mouillé de pleurs.
Qui les auroit versés? Qui l'eût couvert de fleurs?
Qui l'eût orné d'un fer? Quel autre que mon frère
L'eût osé consacrer aux mânes de mon père?
Mais quoi! vous vous troublez! Ah! mon frère est ici.
Hélas! qui mieux que vous en doit être éclairci?
Ne me le cachez point, Oreste vit encore.
Pourquoi me fuir? pourquoi vouloir que je l'ignore?
J'aime Oreste, Seigneur; un malheureux amour
N'a pu de mon esprit le bannir un seul jour;
Rien n'égale l'ardeur qui pour lui m'intéresse.
Si vous saviez pour lui jusqu'où va ma tendresse,
Votre cœur frémiroit de l'état où je suis,
Et vous termineriez mon trouble & mes ennuis.
Hélas! depuis vingt ans que j'ai perdu mon père,
N'ai-je donc pas assez éprouvé de misère?
Esclave dans des lieux d'où le plus grand des Rois
A l'Univers entier sembloit donner des loix,
Qu'a fait aux Dieux cruels sa malheureuse fille?
Quel crime contre Électre arme enfin sa famille?

Une mère en fureur la hait & la pourſuit ;
Ou ſon frère n'eſt plus, ou le cruel la fuit.
Ah ! donnez-moi la mort, ou me rendez Oreſte ;
Rendez-moi, par pitié, le ſeul bien qui me reſte.

ORESTE.

Eh bien ! il vit encore, il eſt même en ces lieux.
Gardez-vous cependant.....

ÉLECTRE.

Qu'il paroiſſe à mes yeux.
Oreſte, ſe peut-il qu'Électre te revoie ?
Montrez-le-moi, duſſé-je en expirer de joie.
Mais, hélas ! n'eſt-ce point lui-même que je voi ?
C'eſt Oreſte, c'eſt lui, c'eſt mon frère & mon Roi.
Aux tranſports qu'en mon cœur ſon aſpect a fait naître,
Ah ! comment ſi long-temps l'ai-je pu méconnoître ?
Je vous revois enfin, cher objet de mes vœux !
Momens tant ſouhaités ! ô jour trois fois heureux !
Vous vous attendriſſez, je vois couler vos larmes.
Ah ! Seigneur, que ces pleurs pour Électre ont de charmes !
Que ces traits, ces regards, pour elle ont de douceur !
C'eſt donc vous que j'embraſſe, ô mon frère !

ORESTE.

Ah, ma ſœur !
Mon amitié trahit un important myſtère :
Mais, hélas ! que ne peut Électre ſur ſon frère ?

ÉLECTRE.

Eſt-ce de moi, cruel, qu'il faut vous défier,
D'une ſœur qui voudroit tout vous ſacrifier?
Et quelle autre amitié fut jamais ſi parfaite?

ORESTE.

Je n'ai craint que l'ardeur d'une joie indiſcrette.
Diſſimulez des ſoins, quoique pour moi ſi doux:
Ma ſœur, à me cacher j'ai plus ſouffert que vous.
D'ailleurs, juſqu'à ce jour je m'ignorois moi-même.
Palamede, pour moi rempli d'un zèle extrême,
Pour conſerver des jours à ſa garde commis,
M'élevoit à Samos ſous le nom de ſon fils.
Le ſien eſt mort, ma ſœur; la colère céleſte
A fait périr l'ami le plus chéri d'Oreſte;
Et peut-être, ſans vous, moins ſenſible à vos maux,
Envîrois-je le ſort qu'il trouva dans les flots.

ÉLECTRE.

Se peut-il qu'en regrets votre cœur ſe conſume?
Ah, Seigneur! laiſſez-moi jouïr ſans amertume
Du plaiſir de revoir un frère tant aimé.
Quel entretien pour moi! Que mon cœur eſt charmé!
J'oublie, en vous voyant, qu'ailleurs peut-être on m'aime;
J'oublie auprès de vous juſques à l'amant même:
Surmontez, comme moi, ce penchant trop flatteur,
Qui ſemble, malgré vous, entraîner votre cœur.

Quel que ſoit votre amour, les traits d'Iphianaſſe
N'ont rien de ſi charmant que la vertu n'efface.

ORESTE.

La vertu ſur mon cœur n'a que trop de pouvoir,
Ma ſœur; & mon nom ſeul ſuffit à mon devoir.
Non, ne redoutez rien du feu qui me poſsède.
On vient: ſéparons-nous.

SCÈNE III.

ORESTE, ÉLECTRE, PALAMEDE, ANTÉNOR.

ORESTE, *à Électre.*

Mais non, c'eſt Palamede.

PALAMEDE.

Anténor; demeurez; obſervez avec ſoin
Que de notre entretien quelqu'un ne ſoit témoin.



SCÈNE IV.

ÉLECTRE, PALAMEDE, ORESTE.

ORESTE.

Vous revoyez, ma ſœur, cet ami ſi fidèle,
Dont nos malheurs, les temps n'ont pu laſſer le zèle.

ÉLECTRE, *à Palamede.*

Qu'avec plaiſir, Seigneur, je revois aujourd'hui
D'un ſang infortuné le généreux appui !
Ne ſoyez point ſurpris; attendri par mes larmes,
Mon frère a diſſipé mes mortelles allarmes :
De cet heureux ſecret mon cœur eſt éclairci.

PALAMEDE.

Je rends grâces au Ciel qui vous rejoint ici.
Oreſte m'eſt témoin avec quelle tendreſſe
J'ai déploré le ſort d'une illuſtre Princeſſe,
Avec combien d'ardeur j'ai toujours ſouhaité
Le bienheureux inſtant de votre liberté.
Je vous raſſemble enfin, famille infortunée,
A des malheurs ſi grands trop long-temps condamnée,
Qu'il m'eſt doux de vous voir où régnoit autrefois
Ce père vertueux, ce Chef de tant de Rois,
Que fit périr le ſort trop jaloux de ſa gloire !

O jour, que tout ici rappelle à ma mémoire,
Jour cruel, qu'ont ſuivi tant de jours malheureux,
Lieux terribles, témoins d'un parricide affreux!
Retracez-nous ſans ceſſe un ſpectacle ſi triſte.
Oreſte, c'eſt ici que le barbare Égiſthe,
Ce monſtre déteſté, ſouillé de tant d'horreurs,
Immola votre père à ſes noires fureurs.
Là, plus cruelle encor, pleine des Euménides,
Son épouſe ſur lui porta ſes mains perfides.
C'eſt ici que, ſans force & baigné dans ſon ſang,
Il fut long-temps traîné le couteau dans le flanc.
Mais c'eſt-là que, du ſort laſſant la barbarie,
Il finit dans mes bras ſes malheurs & ſa vie.
C'eſt-là que je reçus, impitoyables Dieux!
Et ſes derniers ſoupirs, & ſes derniers adieux.
« A mon triſte deſtin puiſqu'il faut que je cède,
» Adieu, prends ſoin de toi; fuis, mon cher Palamède;
» Ceſſe de m'immoler d'odieux ennemis:
» Je ſuis aſſez vengé, ſi tu ſauves mon fils.
» Va, de ces inhumains ſauve mon cher Oreſte:
» C'eſt à lui de venger une mort ſi funeſte ».
Vos amis ſont tout prêts, il ne tient plus qu'à vous,
Une indigne terreur ne ſuſpend plus leurs coups;
Chacun, à votre nom, & s'excite & s'anime;
On n'attend, pour frapper, que vous & la victime.
(à Électre.)
De votre part, Madame, on croit que votre cœur

Voudra bien ſeconder une ſi noble ardeur.
C'eſt parmi les flambeaux d'un coupable hyménée,
Que le Tyran doit voir trancher ſa deſtinée.
Princeſſe, c'eſt à vous d'aſſurer nos projets :
Flattez-le d'un hymen ſi doux à ſes ſouhaits.
C'eſt ſous ce faux eſpoir qu'il faut que votre haîne,
Au Temple où je l'attends, ce jour même l'entraîne.
Mais, en flattant ſes vœux, diſſimulez ſi bien,
Que de tous nos deſſeins il ne ſoupçonne rien.

ÉLECTRE.

L'entraîner aux Autels! Ah! projet qui m'accable!
Itys y périroit; Itys n'eſt point coupable.

PALAMEDE.

Il ne l'eſt point, grands Dieux! Né du ſang dont il ſort,
Il l'eſt plus qu'il ne faut pour mériter la mort.
Juſte Ciel! eſt-ce ainſi que vous vengez un père?
L'un tremble pour la ſœur & l'autre pour le frère.
L'amour triomphe ici! quoi! dans ces lieux cruels,
Il fera donc toujours d'illuſtres criminels?
Eſt-ce donc ſur des cœurs livrés à la vengeance
Qu'il doit, un ſeul moment, ſignaler ſa puiſſance?
Rompez l'indigne joug qui vous tient enchaînés;
Eh! l'amour eſt-il fait pour les infortunés?
Il a fait les malheurs de toute votre race;
Jugez ſi c'eſt à vous d'oſer lui faire grâce.

Songez, pour mieux dompter le feu qui vous ſurprend,
Que le crime qui plaît eſt toujours le plus grand.
Faites voir qu'un grand cœur que l'amour peut ſéduire,
Ne manque à ſon devoir que pour mieux s'en inſtruire.
Ne vous attirez point le reproche honteux
D'avoir pu mériter d'être ſi malheureux.
Peut-être, ſans l'amour, ſeriez-vous plus ſévères.
Vous ſavez, ſur les fils, ſi l'on pourſuit les pères.
Songez, ſi le ſupplice en eſt trop odieux,
Que c'eſt du moins punir à l'exemple des Dieux.
Mais je vois que l'honneur, qui vous en ſollicite,
De nos amis en vain raſſemble ici l'*élite*.
C'en eſt fait! de ce pas je vais les diſperſer,
Et conſerver ce ſang que vous n'oſez verſer.
En effet, que m'importe à moi de le répandre?
Ce n'eſt point malgré vous que je dois l'entreprendre.
Pour venger vos affronts, j'ai fait ce que j'ai pu;
Mais vous n'avez point fait ce que vous avez dû.

ÉLECTRE.

Ah! Seigneur, arrêtez, rempliſſez ma vengeance:
Je ſens, de vos ſoupçons, que ma vertu s'offenſe.
Percez le cœur d'Itys; mais reſpectez le mien:
Il n'eſt point retenu par un honteux lien:
Et quoique ma pitié faſſe, pour le défendre,
Tout ce qu'eût fait l'amour ſur le cœur le plus tendre,

Ce feu, ce même feu dont vous me ſoupçonnez,
Loin d'arrêter, Seigneur....

PALAMEDE.

Madame, pardonnez.
J'ai peut-être à vos yeux pouſſé trop loin mon zèle;
Mais tel eſt de mon cœur l'empreſſement fidèle.
Je ne hais point Itys; & ſa fière valeur
Pourra ſeule aujourd'hui faire tout ſon malheur.
Oreſte eſt généreux, il peut lui faire grâce,
J'y conſens: mais d'Itys vous connoiſſez l'audace,
Il défendra le ſang qu'on va faire couler;
Cependant il nous faut périr, ou l'immoler;
Et ce n'eſt qu'aux Autels qu'avec quelqu'avantage
On peut juſqu'au Tyran eſpérer un paſſage.
La garde qui le ſuit, trop forte en ce Palais,
Rend le combat douteux, encor plus le ſuccès,
Puiſque votre ennemi pourroit encor ſans peine,
Quoique vaincu, ſauver ſes jours de votre haîne.
Mais ailleurs, malgré lui, par la foule preſſé,
Vous le verrez bientôt à vos pieds renverſé.

ORESTE.

Venez, Seigneur, venez: ſi l'amour eſt un crime,
Vous verrez que mon cœur en eſt ſeul la victime;
Qu'il peut bien quelquefois toucher les malheureux,
Mais qu'il eſt ſans pouvoir ſur les cœurs généreux.

PALAMEDE.

Il eſt vrai, j'ai tout craint du feu qui vous anime;
Mais j'ai tout eſpéré d'un cœur ſi magnanime,
Et je connois trop bien le ſang d'Agamemnon,
Pour ſoupçonner qu'Oreſte en démente le nom.
Mon cœur, quoiqu'allarmé des ſentimens du vôtre,
N'en préſumoit pas moins & de l'un & de l'autre.
Si de votre vertu ce cœur a pu douter,
Mes ſoupçons n'ont ſervi qu'à la faire éclater.
Mais, pour mieux ſignaler ce que j'en dois attendre,
Après moi chez Arcas, Seigneur, daignez vous rendre:
Vous me verrez bientôt expirer à *vos yeux*,
Ou venger d'un cruel, vous, Électre & les Dieux.

SCÈNE V.

ORESTE, ÉLECTRE.

ORESTE.

ADIEU, ma ſœur; calmez la douleur qui vous preſſe:
Vous ſavez à vos pleurs ſi mon cœur s'intéreſſe.

ÉLECTRE.

Allez, Seigneur, allez; vengez tous nos malheurs,
Et que bientôt le Ciel vous redonne à mes pleurs.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLECTRE, *seule.*

TANDIS qu'en ce Palais mon hymen se prépare,
Dieux! quel trouble secret de mon âme s'empare!
Le sévère devoir qui m'y fait consentir,
Est-il si-tôt suivi d'un honteux repentir?
Croirai-je qu'un amour proscrit par tant de larmes,
Puisse encor me causer de si vives allarmes?
Non, ce n'est point l'amour; l'amour seul dans un cœur
Ne pourroit exciter tant de trouble & d'horreur.
Non, ce n'est point un feu dont ma fierté s'irrite.
Ah! si ce n'est l'amour, qu'est-ce donc qui m'agite?
Un amour si long-tems sans succès combattu
Voudroit-il d'aujourd'hui respecter ma vertu?
Festins cruels, & vous, criminelles ténèbres,
Plaintes d'Agamemnon, cris perçans, cris funèbres,
Sang que j'ai vu couler, pitoyables adieux,
Soyez à ma fureur plus qu'Oreste & les Dieux.
Echauffez des transports que mon devoir anime;
Peignez à mon amour un Héros magnanime....

Non, ne me peignez rien; effacez ſeulement
Les traits trop bien gravés d'un malheureux amant,
D'une injuſte fierté trop conſtante victime,
Dont un père inhumain fait ici tout le crime,
Toujours prêt à défendre un ſang infortuné
Aux caprices du ſort long-temps abandonné.
On vient. Hélas! c'eſt lui: que mon âme éperdue
S'attendrit & s'émeut à cette chère vue!
Dieux, qui voyez mon cœur dans ce triſte moment,
Ai-je aſſez de vertu pour perdre mon amant?

SCÈNE II.

ÉLECTRE, ITYS.

ITYS.

Pénétré d'un malheur où mon cœur s'intéreſſe,
M'eſt-il enfin permis de revoir ma Princeſſe?
Si j'en crois les apprêts qui ſe font en ces lieux,
Je puis donc, ſans l'aigrir, m'offrir à ſes beaux yeux!
Quelque prix qu'on prépare au feu qui me dévore,
Malgré tout mon eſpoir, que je les crains encore?
Dieux! ſe peut-il qu'Électre, après tant de rigueurs,
Daigne choiſir ma main pour eſſuyer ſes pleurs?
Eſt-ce elle qui m'élève à ce comble de gloire?
Mon bonheur eſt ſi grand, que je ne le puis croire.

Ah! Madame, à qui dois-je un bien ſi doux pour moi?
Amour, fais, s'il ſe peut, qu'il ne ſoit dû qu'à toi!
Électre, s'il eſt vrai que tant d'ardeur vous touche,
Confirmez notre hymen d'un mot de votre bouche;
Laiſſez-moi, dans ces yeux, de mon bonheur jaloux,
Lire, au moins, un aveu qui me fait votre époux.
Quoi! vous les détournez! Dieux! quel affreux ſilence!
Ma Princeſſe, parlez: vous fait-on violence?
De tout ce que je vois que je me ſens troubler!
Ah! ne me cachez point vos pleurs prêts à couler.
Confiez à ma foi le ſecret de vos larmes,
N'en craignez rien: ce cœur, quoiqu'épris de vos charmes,
N'abuſera jamais d'un pouvoir odieux.
Madame, par pitié, tournez vers moi les yeux.
C'en eſt trop: je pénètre un myſtère funeſte;
Vous cédez au deſtin qui vous enlève Oreſte:
Vous croyez déſormais que, pour vous, aujourd'hui,
L'Univers tout entier doit périr avec lui.
Votre cœur, cependant, à ſa haîne fidèle,
Accablé des rigueurs d'une mère cruelle,
Au moment que je crois qu'il s'attendrit pour moi,
M'abhorre, & ne ſe rend qu'aux menaces du Roi.

ÉLECTRE.

Fils d'Égiſthe, reviens d'un ſoupçon qui me bleſſe:
Électre ne connoît ni crainte ni foibleſſe;
Son cœur, dont rien ne peut abbaiſſer la fierté,

Même au milieu des fers agit en liberté.
Quelqu'appui que le ſort m'enlève dans mon frère,
Je crains plus tes vertus que les fers ni ton père.
Ne crois pas qu'un Tyran, pour toi, puiſſe, en ce jour,
Ce que ne pourroit pas ou l'eſtime, ou l'amour.
Non, quel que ſoit le ſang qui coule dans tes veines,
Je ne t'impute rien de l'horreur de mes peines.
Je ne puis voir en toi qu'un Prince généreux,
Que, de tout mon pouvoir, je voudrois rendre heureux.
Non, je ne te hais point: je ſerois inhumaine,
Si je pouvois payer tant d'amour, de ma haîne.

ITYS.

Je ne ſuis point haï! comblez donc tous les vœux
Du cœur le plus fidèle & le plus amoureux.
Vous n'avez plus de haîne! Eh bien! qui vous arrête?
Les Autels ſont parés, & la victime eſt prête.
Venez, ſans différer, par des nœuds éternels,
Vous unir à mon ſort aux pieds des Immortels.
Égiſthe doit bientôt y conduire la Reine;
Souffrez que ſur leurs pas mon amour vous entraîne:
On n'attend plus que vous.

ÉLECTRE, *à part.*

On n'attend plus que moi!
Dieux cruels! que ce mot redouble mon effroi!

(*haut.*)

Quoi ! tout eſt prêt, Seigneur ?

ITYS.

Oui, ma chère Princeſſe *.

ÉLECTRE.

Hélas !

ITYS.

Ah ! diſſipez cette ſombre triſteſſe.
Vos yeux d'aſſez de pleurs ont arroſé ces lieux :
Livrez-vous à l'époux que vous offrent les Dieux.
Songez que cet hymen va finir vos misères ;
Qu'il vous fait remonter au trône de vos pères ;
Que lui ſeul peut briſer vos indignes liens,
Et terminer les maux qui redoublent les miens.
Le plus grand de mes ſoins, dans l'ardeur qui m'anime,
Eſt de vous arracher au ſort qui vous opprime.
Mycènes vous déplaît : eh bien ! j'en ſortirai ;
Content du nom d'époux, par-tout je vous ſuivrai.
Trop heureux, pour tout prix du feu qui me conſume,
Si je puis de vos pleurs adoucir l'amertume !
Auſſi touché que vous du deſtin d'un Héros....

* Oui, ma chère Princeſſe, *eſt conforme au Manuſcrit de la Comédie Françoiſe. On trouve dans l'Édition du Louvre*, 1750, *in*-4°. Oui, divine Princeſſe.

ÉLECTRE.

Hélas! que ne fait-il le plus grand de mes maux!
Et que ce triste hymen où ton amour aspire....
Cet hymen.... Non, Itys, je ne puis y souscrire.
J'ai promis ; cependant je ne puis l'achever.
Ton père est aux Autels, je m'en vais l'y trouver;
Attends-moi dans ces lieux.

ITYS.

Et vous êtes sans haîne !
Aux Autels, quoi, sans moi! Demeurez, inhumaine:
Demeurez; ou bientôt d'un amant odieux
Ma main fera couler tout le sang à vos yeux.
Vous gardiez donc ce prix à ma persévérance?

ÉLECTRE.

Ah! plus tu m'attendris, moins notre hymen s'avance.

ITYS, *se jettant à ses genoux.*

Quoi! vous m'abandonnez à mes cruels transports!

ÉLECTRE.

Que fais-tu, malheureux? Laisse-moi mes remords;
Leve-toi: ce n'est point la haîne qui me guide.



SCÈNE III.

SCÈNE III.

ÉLECTRE, ITYS, IPHIANASSE.

IPHIANASSE.

Que faites-vous, mon frère, aux pieds d'une perfide?
On aſſaſſine Égiſthe; &, ſans un prompt ſecours,
D'une ſi chère vie on va trancher le cours.

ITYS.

On aſſaſſine Égiſthe! Ah! cruelle Princeſſe!

SCÈNE IV.

ÉLECTRE, IPHIANASSE.

ÉLECTRE, *à elle-même.*

Quoi! malgré la pitié qui pour toi m'intéreſſe,
Ta mort de tant d'amour va donc être le fruit!
Je n'ai pu t'arracher au ſort qui te pourſuit,
Prince trop généreux!

IPHIANASSE.

Ceſſez, ceſſez de feindre,

Ingrate ; c'eſt plutôt l'inſulter que le plaindre.
La pitié vous ſied bien, au moment que c'eſt vous
Qui le faites tomber ſous vos barbares coups !
J'entends par-tout vôler le nom de votre frère.
Quel autre que ce traître, ennemi de mon père....

ÉLECTRE.

Reſpectez un Héros qui ne fait en ces lieux
Que ſon devoir, le mien, & que celui des Dieux.
Le crime n'a que trop triomphé dans Mycène.
Il eſt temps qu'un barbare en reçoive la peine ;
Qu'il éprouve ces Dieux qu'il bravoit, l'*inhumain* !
Quoique lents à punir, ils *puniſſent* enfin.
Si le Ciel indigné n'eût hâté ſon ſupplice,
Il eût fait à la fin ſoupçonner ſa juſtice.
Entendez-vous ces cris, & ce tumulte affreux,
Ce bruit confus de voix de tant de malheureux ?
Tels furent les apprêts de ce feſtin impie,
Qu'Égiſthe par ſa mort dans ce moment expie.
Mais ce que j'ai ſouffert de nos cruels malheurs
M'apprend, en les vengeant, à reſpecter vos pleurs.
Je ne vous offre point une pitié ſuſpecte ;
Un intérêt ſacré veut que je les reſpecte.
Vous inſultiez mon frère, & ma juſte fierté
Avec trop de rigueur a peut-être éclaté.
D'ailleurs, c'eſt un Héros que vous devez connoître ;
A vos yeux, comme aux miens, tel il a dû paroître.

SCÈNE V.

ÉLECTRE, IPHIANASSE, ARCAS.

ARCAS.

MADAME, c'en eſt fait ! tout cède à nos efforts ;
Ce Palais ſe remplit de mourans & de morts.
Vous ſavez qu'aux Autels notre Chef intrépide
Devoit d'Agamemnon punir le parricide :
Mais les ſoupçons d'Égiſthe, & des avis ſecrets,
Ont hâté ce grand jour ſi cher à nos ſouhaits.
Oreſte règne enfin ; ce Héros invincible
Semble armé de la foudre en ce moment terrible.
Tout fuit à ſon aſpect, ou tombe ſous ſes coups :
De longs ruiſſeaux de ſang ſignalent ſon courroux.
J'ai vu prêt à périr le fier Itys lui-même,
Déſarmé par Oreſte en ce déſordre extrême.
Ce Prince au déſeſpoir cherchant le ſeul trépas,
Portant par-tout la mort, & ne la trouvant pas,
A ſon père peut-être eût ouvert un paſſage ;
Mais ſa main déſarmée a trompé ſon courage.
Ainſi, de ſes exploits interrompant le cours,
Le ſort, malgré lui-même, a pris ſoin de ſes jours.
Oreſte, qu'irritoit une fureur ſi vaine,
A ſa valeur bientôt fait tout céder ſans peine.

J'ai cru de ce ſuccès devoir vous avertir.
De ces lieux cependant gardez-vous de ſortir,
Madame; la retraite eſt pour vous aſſurée,
Des amis affidés en défendent l'entrée.
Votre ennemi d'ailleurs, au gré de vos deſirs,
Aux pieds de ſon vainqueur, rend les derniers ſoupirs.

IPHIANASSE.

O mon père! à ta mort je ne veux point ſurvivre.
Je ne puis la venger, je vais du moins te ſuivre.
(*à Électre.*)
Cruelle, redoutez, malgré *tout* mon malheur,
Que l'amour n'arme encor pour moi plus d'un vengeur.

SCÈNE VI.

ORESTE, ÉLECTRE, IPHIANASSE, ARCAS, GARDES.

ORESTE.

AMIS, c'en eſt aſſez; qu'on épargne le reſte.
Laiſſez, laiſſez agir la clémence d'Oreſte:
Je ſuis aſſez vengé.

IPHIANASSE.

Dieux ! queſt-ce que je voi ?
Sort cruel, c'en eſt fait ! tout eſt perdu pour moi ;
Celui que j'implorois eſt Oreſte.

ORESTE.

Oui, Madame,
C'eſt lui ; c'eſt ce Guerrier, que la plus vive flamme
Vouloit enfin ſouſtraire aux devoirs de ce nom,
Et qui vient de venger le ſang d'Agamemnon.
Quel que ſoit le courroux que ce nom vous inſpire,
Mon devoir parle aſſez, je n'ai rien à vous dire ;
Votre père en ces lieux m'avoit ravi le mien.

IPHIANASSE.

Oui ; mais je n'eus point part à la perte du tien.
(*Elle ſort.*)



SCÈNE VII.

ORESTE, ÉLECTRE, PALAMEDE, ARCAS, GARDES.

ORESTE, *à ses Gardes.*

Suivez-la. Dieux! quels cris se font encore entendre!
D'un trouble affreux mon cœur a peine à se défendre.
Palamede, venez rassurer mes esprits.
Que vous calmez l'horreur qui les avoit surpris!
Ami trop généreux, mon défenseur, mon père,
Ah! que votre présence en ce moment m'est chére!
Quel triste & sombre accueil! Seigneur, qu'ai-je donc fait?
Vos yeux semblent sur moi ne s'ouvrir qu'à regret.
N'ai-je pas assez loin étendu la vengeance?

PALAMEDE.

On la porte souvent bien plus loin qu'on ne pense.
Oui, vous êtes vengé, les Dieux le sont aussi;
Mais, si vous m'en croyez, éloignez-vous d'ici.
Ce Palais n'offre plus qu'un spectacle funeste;
Ces lieux souillés de sang sont peu dignes d'Oreste;
Suivez-moi l'un & l'autre.

ORESTE.

Ah! que vous me troublez!

Pourquoi nous éloigner? Palamede, parlez.
Craint-on quelque transport de la part de la Reine?

PALAMEDE.

Non, vous n'avez plus rien à craindre de sa haîne.
De son triste destin laissez le soin aux Dieux:
Mais, pour quelques momens, abandonnez ces lieux;
Venez.

ORESTE.

Non, non, ce soin cache trop de mystère;
Je veux en être instruit; parlez; que fait ma mère?

PALAMEDE.

Eh bien! un coup affreux....

ORESTE.

Ah! Dieux! quel inhumain
A donc jusques sur elle osé porter la main?
Qu'a donc fait Anténor chargé de la défendre?
Et comment, & par qui s'est-il laissé surprendre?
Ah! j'atteste les Dieux que mon juste courroux...,

PALAMEDE.

Ne faites point, Seigneur, de serment contre vous.

ORESTE.

Qui, moi, j'aurois commis une action si noire!
Oreste parricide! Ah! pourriez-vous le croire?

De mille coups plutôt j'aurois percé mon ſein.
Juſte Ciel! Et qui peut imputer à ma main.....

PALAMEDE.

J'ai vu, Seigneur, jai vu; ce n'eſt point l'impoſture
Qui vous charge d'un coup dont frémit la Nature.
De vos ſoins généreux plus irritée encor,
Clytemneſtre a trompé le fidèle Anténor;
Et rempliſſant ces lieux & de cris & de larmes,
S'eſt jettée à travers le péril & les armes.
Au moment qu'à vos pieds ſon parricide époux
Etoit près d'éprouver un trop juſte courroux,
Votre main redoutable alloit trancher ſa vie:
Dans ce fatal inſtant la Reine l'a ſaiſie.
Vous, ſans conſidérer qui pouvoit retenir
Une main que les Dieux armoient pour le punir,
Vous avez d'un ſeul coup, qu'ils conduiſoient peut-être,
Fait couler tout le ſang dont ils vous firent naître.

ORESTE.

Sort, ne m'as-tu tiré de l'abîme des flots,
Que pour me replonger dans ce gouffre de maux,
Pour me faire attenter ſur les jours de ma mère!

SCÈNE VIII.

CLYTEMNESTRE, ORESTE, ÉLECTRE, PALAMEDE, ARCAS, ANTÉNOR, MÉLITE, GARDES.

ORESTE.

Elle vient; quel objet! où fuirai-je?

ÉLECTRE.

Ah, mon frère!

CLYTEMNESTRE.

Ton frère! quoi! je meurs de la main de mon fils!
Dieux juſtes! mes forfaits ſont-ils aſſez punis?
Je ne te revois donc, fils digne des Atrides,
Que pour trouver la mort dans tes mains parricides?
Jouis de tes fureurs, vois couler tout ce ſang,
Dont le Ciel irrité t'a formé dans mon flanc.
Monſtre, que bien plutôt forma quelque Furie,
Puiſſe un deſtin pareil payer ta barbarie!
Frappe encor, je reſpire, & j'ai trop à ſouffrir

De voir qui je fis naître, & qui me fait mourir.
Achève, épargne-moi le tourment qui m'accable.

ORESTE.

Ma mère!

CLYTEMNESTRE.

Quoi! ce nom qui te rend si coupable,
Tu l'ôses prononcer! N'affecte rien, cruel;
La douleur que tu feins te rend plus criminel.
Triomphe, Agamemnon, jouïs de ta vengeance;
Ton fils ne démènt pas ton nom, ni sa naissance.
Pour l'en voir digne, au gré de mes vœux & des tiens,
Je lui laisse un forfait qui passe tous les miens.



SCÈNE IX ET DERNIÈRE.

ORESTE, ÉLECTRE, PALAMEDE, ANTÉNOR, ARCAS, GARDES.

ORESTE.

Frappez, Dieux tout-puiſſans que ma fureur implore ;
Dieux vengeurs, s'il en eſt, puiſque je vis encore,
Frappez ; mon crime affreux ne regarde que vous.
Le Ciel n'a-t-il pour moi que des tourmens trop doux ?
Je vois ce qui retient un courroux légitime ;
Dieux, vous ne ſavez point comme on punit mon crime.

ÉLECTRE.

Ah ! mon frère, calmez cette aveugle fureur.
N'ai-je donc pas aſſez de ma propre douleur ?
Voulez-vous me donner la mort, mon cher Oreſte !

ORESTE.

Ah ! ne prononcez plus ce nom que je déteſte.
Et toi, que fait frémir mon aſpect odieux,
Nature, tant de fois outragée en ces lieux,
Je viens de te venger du meurtre de mon père ;
Mais qui me vengera du meurtre de ma mère ?
Ah ! ſi pour m'en punir le Ciel eſt ſans pouvoir,

Prêtons-lui les fureurs d'un juste désespoir.
O Dieux, que mes remords, s'il se peut, vous fléchissent.
Que mon sang, que mes pleurs, s'il se peut, t'attendrissent:
Ma mère; vois couler.....

(Il veut se tuer.)

PALAMEDE, *le désarmant.*

Ah, Seigneur!

ORESTE.

Laisse-moi.
Je ne veux rien, cruel, d'Électre, ni de toi:
Votre cœur, affamé de sang & de victimes,
M'a fait souiller ma main du plus affreux des crimes.
Mais quoi! quelle vapeur vient obscurcir les airs?
Grâce au Ciel, on m'entrouvre un chemin aux Enfers;
Descendons, les Enfers n'ont rien qui m'épouvante,
Suivons le noir sentier que le sort me présente;
Cachons-nous dans l'horreur de l'éternelle nuit.
Quelle triste clarté dans ce moment me luit?
Qui ramène le jour dans ces retraites sombres?
Que vois-je? mon aspect épouvante les Ombres!
Que de gémissemens! que de cris douloureux!
» Oreste »! Qui m'appelle en ce séjour affreux?
Égisthe! Ah! c'en est trop, il faut qu'à ma colère....
Que vois-je? dans ses mains la tête de ma mère!
Quels regards! Où fuirai-je? Ah! monstre furieux,
Quel spectacle ôses-tu présenter à mes yeux!

Je ne souffre que trop, monstre cruel; arrête,
A mes yeux effrayés dérobe cette tête.
Ah, ma mère! épargnez votre malheureux fils.
Ombre d'Agamemnon, sois sensible à mes cris;
J'implore ton secours, chère Ombre de mon père;
Viens défendre ton fils des fureurs de sa mère;
Prends pitié de l'état où tu me vois réduit.
Quoi! jusques dans tes bras la barbare me suit.
C'en est fait! je succombe à cet affreux supplice:
Du crime de ma main mon cœur n'est point complice;
J'éprouve cependant des tourmens infinis.
Dieux! les plus criminels seroient-ils plus punis?

Fin du Tome premier.

